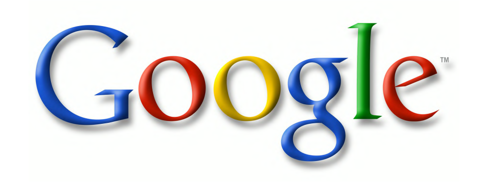



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

SIX

NOUVELLES

NOUVELLES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS
DU CHINOIS

par

LE MARQUIS D'HERVEY-SAINT-DENYS

De l'Institut de France
Et de l'Académie de Saint-Pétersbourg



PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1892



AVERTISSEMENT

Ce recueil de nouvelles est le troisième que je publie pour l'étude des mœurs de la vieille Chine qui, à vrai dire, ne diffèrent pas beaucoup de celles de la Chine contemporaine. Il est tiré de la même source à laquelle j'ai puisé précédemment, c'est-à-dire du *Kin kou ki kouan*, ouvrage connu de tous les sinologues.

Ce que j'ai déjà exposé, en deux courtes préfaces, de l'intérêt de cet ouvrage, tant

pour la variété de ses récits que pour leur caractère de vérité, je ne saurais y revenir ici ; mais un point sur lequel je ne crains pas d'insister, afin d'écarter tout malentendu de la part de quelques purs linguistes qui voudraient chercher dans ce livre autre chose que ce qu'on y doit trouver, c'est comment j'ai compris mon rôle de traducteur.

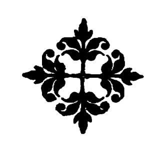
En reproduisant ces peintures de mœurs, je m'attache à conserver leur couleur, à n'altérer aucune physionomie, à n'omettre aucun trait significatif; mais je me garde soigneusement du mot à mot servile, fort dangereux en chinois par le défaut d'équivalences, et qui, loin de fournir toujours une version fidèle, donne souvent à certaines phrases un tour grotesque ou grossier qui n'est point dans l'esprit du contexte original. Je ne me fais, non plus, aucun scrupule

de retrancher çà et là tantôt des répétitions fatigantes, tantôt des citations poétiques banales, incomplètes ou remplies d'allégories qui exigeraient de longs commentaires pour le lecteur européen.

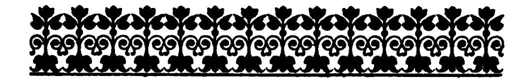
En un mot, je m'adresse surtout au grand public, curieux d'ethnographie orientale, et je désire être lu par lui sans trop d'effort.

Les nouvelles que ce volume renferme portent, dans mon édition du *Kin kou ki kouan*, les numéros d'ordre 32, 38, 4, 11, 37 et 24. Leurs titres simplifiés indiquent les sujets qu'elles traitent. Mes premières traductions furent celles des numéros 39, 10, 27, 23, 25, 33, où l'on voit les Chinois désabusés de la pierre philosophale alors que sa recherche était le plus en honneur parmi nous, leurs idées sur la transmigration des âmes, leurs théories sur les conditions d'un ma-

riage bien assorti, la vie galante d'un riche marchand, l'état de l'homme en puissance d'autrui, le romantisme sentimental tel que l'entendent les délicats de l'Empire du Milieu.



FEMME ET MARI INGRATS



FEMME ET MARI INGRATS

D'un côté du mur est la branche et, de l'autre, la fleur qui
[s'en est détachée ;
Depuis que la fleur est tombée, elle est devenue le jouet du
[vent.
A la branche qui n'a plus de fleurs, avec le temps, quelque
[nouvelle fleur poussera peut-être ;
Mais la fleur qui a quitté la branche doit perdre l'espoir d'y
[remonter.

Ces quatre vers ont été inspirés à un vieux poète par l'aventure d'une femme qui avait abandonné son mari. Ils comparent la femme attachée au mari à la fleur qui adhère à la branche. La branche privée de fleurs peut attendre du printemps une floraison nouvelle ; mais la fleur qui a quitté la branche ne saurait plus s'y rattacher. Le poète exhorte ainsi les femmes à remplir fidèlement les devoirs du mariage, dans la mauvaise fortune autant que dans la bonne et jusqu'à la fin de

leurs jours. Qu'elles se gardent de mesurer l'affection pour le mari au bien-être qu'il procure, l'aimant s'il est riche ou le méprisant s'il est pauvre. C'est ce qu'on appelle avoir le cœur double et c'est une perversité que le Ciel punit.

Sous la dynastie des Han, il y eut l'exemple d'un ministre célèbre que sa femme se repentit cruellement d'avoir méconnu et abandonné, au temps où il traversait encore des jours difficiles. Si tu demandes quel fut ce ministre célèbre, je te répondrai Tchu Maitchin surnommé Ong-tse, et je te rappellerai son histoire.

Natif du pays de Hoei-ki[1], il était d'une famille obscure et pauvre. Il habitait avec sa femme une étroite maisonnette mal close, gagnant sa vie à couper, dans la montagne, du bois qu'il chargeait sur ses épaules et allait vendre au marché. Il avait la passion de l'étude et, tout en pliant sous le poids des

1. Ancienne province qui comprenait le *Tche-kiang*, le sud du *Kiang-nan* et le nord du *Fo-kien*. La dynastie des Han nous reporte à deux siècles avant notre ère.

fagots, il ne cessait de feuilleter un livre. Il lisait en marchant, il chantonnait en lisant et les gens du marché, qui tous le connaissaient, étaient avertis de l'arrivée du marchand de bois par la musique de ce chantonnement continuel[1].

Les acheteurs ne lui manquaient pas, car il leur laissait le soin de fixer eux-mêmes la juste rémunération de ses peines, ne disputant jamais sur le prix offert, pressé qu'il était de se débarrasser de son fardeau. Il ne manquait pas non plus d'oisifs et de gamins pour s'attrouper bruyamment autour du bûcheron ami des livres. Mai-tchin n'avait cure de leurs moqueries; mais sa femme prit les choses d'une autre façon. Étant allée puiser

1. La prose littéraire aussi bien que la versification chinoises sont soumises, pour l'agencement des mots et pour la chute des phrases, aux lois d'une certaine cadence résultant des intonations diverses affectées à la prononciation des caractères. Les textes n'étant presque jamais ponctués, l'étudiant chinois chantonne ce qu'il lit, tout d'abord afin de saisir par l'oreille comment le texte doit être coupé pour être entendu, et ensuite de manière à se pénétrer de cette musique qui fait le charme des lettrés.

de l'eau à la fontaine du marché et voyant son mari entouré, escorté, salué d'applaudissements ironiques, elle eut honte de ce spectacle et, dès qu'il rentra dans sa demeure, elle interpella en termes très vifs celui dont elle venait de rougir :

— Si tu veux étudier les livres, il faut cesser de vendre du bois, lui dit-elle, et si tu continues ce métier, il faut renoncer aux livres. Comment se peut-il qu'un homme de ton âge, sans avoir la tête dérangée, se fasse ainsi la risée de tous les polissons du marché ! à ta place, je mourrais de confusion.

— Je vends du bois pour me défendre de la misère et me garder de la mendicité. Je m'instruis pour acquérir la fortune et les honneurs. Ce sont là deux occupations qui n'ont rien de contradictoire ; quant aux moqueries, le mieux est de n'y faire aucune attention.

— S'il était dans ta destinée d'arriver aux honneurs et à la richesse, est-ce que tu couperais du bois ? riposta dédaigneusement la femme. A-t-on jamais vu des bûcherons devenir mandarins ? Tu parles comme un insensé.

— Il est un temps de misère à passer et il est à venir des temps prospères. Mon horoscope a été tiré. Il me promet un changement d'état après l'accomplissement de ma cinquantième année. Le proverbe dit que l'eau de la mer ne saurait être mesurée, et toi tu ne saurais mesurer non plus la destinée qui m'attend.

— Ce grand tireur d'horoscopes, qui t'a prédit tant de merveilles, voyant ta figure niaise et crédule a voulu s'amuser à tes dépens. Ton sort, après l'âge de cinquante ans, ce sera de ne plus pouvoir charger du bois sur tes épaules et de mourir de faim. Si tu dois obtenir un mandarinat, ce sera dans l'autre monde, au cas où le juge des enfers aurait besoin d'un assesseur et te réserverait ce poste éminent.

— Kiang Taï-kong avait quatre-vingts ans et, pour se nourrir, pêchait à la ligne des petits poissons dans la rivière de Oueï, lorsqu'il rencontra Ou-ouang, des Tcheou, qui le prit avec lui et qui en fit son ministre. Sous la présente dynastie, nous avons l'exemple de Kong Seng-kong, que l'Empereur éleva aux plus hautes dignités, comme il atteignait la soixantaine,

et bien qu'à l'âge de cinquante-neuf ans il ne fût encore qu'un humble gardeur de porcs. Si la cinquantaine est le terme où doit se produire pour moi une heureuse transformation d'existence, quelque tardif que cela paraisse, j'aurai cependant de l'avance sur les deux personnages que je viens de citer. Montre donc un cœur patient et attends avec confiance.

— Laisse là tes citations de l'ancien et du moderne. Ton pêcheur à la ligne et ton gardeur de porcs étaient des hommes de talent, oubliés sans doute. Quant à toi, qui ne peux que lire machinalement sans rien comprendre, tu étudierais jusqu'à cent ans que tu n'en serais pas plus avancé. J'ai ma part d'humiliation dans ces honteux attroupements qui se forment autour de toi. Si tu ne m'écoutes pas, si tu continues à marcher le nez dans tes livres, certes je te quitterai. Chacun ira de son côté, cherchant le moyen de vivre sans que l'un ait à souffrir de l'autre.

— J'ai aujourd'hui quarante-trois ans, répliqua tranquillement Mai-tchin : Encore sept années et j'en aurai cinquante. Le temps déjà écoulé est long ; celui qui reste à parcourir

est court. Il ne te faut plus qu'un peu de patience. Si tu m'abandonnes, tu feras preuve d'un mince attachement et, plus tard, tu en auras du repentir.

— Et de quoi me repentirais-je? s'écria la femme avec colère. Est-ce chose rare en ce monde qu'un homme capable de porter sur ses épaules une charge de bois ? Si je passe encore avec toi sept ans, ne sera-ce point pour finir ensuite mes jours dans la misère ? Au contraire, rends-moi ma liberté et je saurai moi-même pourvoir à ce qu'il me faudra.

Mai-tchin voyant sa femme si résolue dans son désir de le quitter, n'essaya plus de la retenir et lui dit simplement :

— Qu'il en soit selon ta volonté. Je te souhaite de rencontrer un second mari qui ressemble au premier [1].

— Que j'en rencontre un bon ou un mauvais, il te ressemblera toujours en quelque chose, répondit la femme en saluant deux fois, et, con-

1. Un mariage rompu si facilement a quelque chose de surprenant dans les mœurs chinoises. Il faut supposer que le consentement du mari équivaut ici à un acte de répudiation.

tente de partir, sans même jeter un regard en arrière, elle s'éloigna.

Mai-tchin eut le cœur serré par un sentiment profond de tristesse. Sur la muraille, il écrivit ces quatre vers :

> Le chien et la chienne se séparent après s'être rapprochés ;
> Le coq et la poule font de même.
> De même aussi, ma femme et moi nous nous séparons ;
> Mais c'est elle qui me quitte et non pas moi qui l'abandonne.

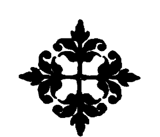
Juste à l'époque où Mai-tchin atteignait ses cinquante ans, l'empereur Ou-ti, des Han, rendit ce décret fameux, ordonnant que dans chaque pays on lui signalât les hommes de mérite. Les compatriotes du pauvre bûcheron avaient fini par apprécier son courage et son caractère. Ils le signalèrent à l'attention du maître et Mai-tchin attendit, plein de confiance, que le maître jetât les yeux sur lui. En effet, l'évènement se réalisa. Avisé que Mai-tchin connaissait à fond tout ce qui concernait le Hoei-ki, ses voies fluviales, son commerce, les dispositions de ses habitants, l'Empereur le nomma gouverneur de cette province.

Mai-tchin partit sans retard pour prendre

possession de sa charge, voyageant avec tout le cérémonial prescrit. Sur le parcours qu'il avait à suivre, les mandarins en fonction s'empressèrent de rassembler des ouvriers qui durent réparer les routes et les remettre en parfait état. Le second mari de celle qui avait été la femme du nouveau gouverneur était parmi ces ouvriers qui maniaient la pioche. Tête couverte et pieds nus, elle-même était sur la route, lui apportant un bol de riz, lorsque les cris des courriers qui ouvraient la marche d'un nombreux cortège annoncèrent le passage du haut mandarin. Elle lève les yeux, elle reconnaît l'homme qu'elle a quitté. Mai-tchin aussi l'a reconnue ; il donne l'ordre qu'on la fasse monter dans un des chars de sa suite.

On arrive au palais du gouverneur, et bientôt les anciens époux sont en présence. La femme se prosterne ; elle se repent d'avoir eu des yeux sans prunelle ; elle voudrait bien rompre son second mariage et reprendre place aux côtés de son premier seigneur et maître, ne serait-ce qu'à titre de femme de rang inférieur. Elle implore son pardon. Mai-tchin ordonne qu'on apporte un seau rempli d'eau,

riage bien assorti, la vie galante d'un riche marchand, l'état de l'homme en puissance d'autrui, le romantisme sentimental tel que l'entendent les délicats de l'Empire du Milieu.



FEMME ET MARI INGRATS

qu'il fait répandre sur les degrés du grand escalier par lequel on montait à l'audience.

— Si cette eau pouvait rentrer dans le vase qui l'a contenue, dit-il, toi aussi tu pourrais rentrer dans ma demeure; mais à ce qui est impossible on ne doit pas songer. En souvenir du passé et de notre jeunesse, je vous concède, à toi et à celui qui m'a remplacé, la jouissance des terres cultivables attenant à ce palais. Vos moyens d'existence seront assurés.

La femme alla rejoindre son second mari et reprit avec lui la vie commune ; mais les gens qui la voyaient passer, se la montrant du doigt, disaient entre eux : voilà l'ancienne compagne du gouverneur et, dans sa confusion, elle ne savait où se cacher. Une rivière bordait les champs qui lui avaient été concédés. Elle s'y précipita et se noya.

Nous venons de raconter l'histoire d'une femme qui avait abandonné son mari ; nous parlerons maintenant d'un mari qui voulût se débarrasser de sa femme, et toujours par ce mobile détestable qui porte à dédaigner les humbles, quand on n'a dans le cœur ni attachement ni générosité. C'est cependant un mau-

vais moyen pour se rendre le destin favorable, et le mépris des hommes est assuré.

Dans la chronique de la dynastie des Song, qui tinrent leur cour à Lin-ngan, nous lisons qu'à l'époque des années *chao-hing*[1], en même temps que cette ville capitale renfermait les familles les plus opulentes de l'Empire, on y comptait un nombre de mendiants qui n'était pas petit. La chronique dit que ces mendiants avaient un chef appelé *touan-teou,* et nous fournit à ce sujet d'intéressants détails.

Quand la saison était favorable, quand les plaintes et les cris importuns produisaient de bonnes recettes quotidiennes, le *touan-teou* prélevait régulièrement quelques sapèques sur la récolte de chacun ; quand venaient ensuite la pluie et la neige, chassant les promeneurs et tarissant les aumônes, il faisait cuire du riz dans de grandes marmites, prenant soin de nourrir les affamés. Fallait-il remplacer des loques qui ne tenaient plus, couvrir de vieux habits ouatés les misérables qui tremblaient de froid, le *touan-teou* y pourvoyait encore.

1. 1131-1163 de notre ère.

Il était la tête et l'âme de la corporation. Tous les mendiants grands et petits s'inclinaient devant lui comme des esclaves devant le maître, le servant d'un cœur attentif, cherchant toujours à lui complaire et redoutant surtout de l'offenser.

Le *touan-teou* était généralement industrieux et économe ; il ne laissait pas dormir les fonds de réserve placés entre ses mains. Il pratiquait fructueusement à son profit le prêt sur gage ; il amassait ainsi peu à peu un pécule privé considérable et trouvait sa profession trop lucrative pour avoir envie de la changer. Quelque chose pourtant lui manquait au milieu de sa prospérité matérielle ; cette chose était la considération. Il pouvait acquérir des terres, il pouvait jouir d'un bien-être inconnu de ses ancêtres ; mais il n'en demeurait pas moins le chef des mendiants, ce qui le classait au-dessous des derniers rangs du peuple et portait les plus humbles à le mépriser. S'il voulait du respect, il fallait qu'il fermât sa porte, n'en devant attendre que de ses serviteurs et dans sa propre maison. Cependant, si l'on pèse bien la valeur de ces deux termes, condition

honorable et condition vile, on jugera peut-être que le dernier, justement appliqué aux prostituées, aux acteurs, aux satellites, ne saurait convenir aux mendiants d'une manière absolue. Il est des mendiants par circonstance qui ne sont pas contaminés. Aux siècles dont le *Tchun-tsieou* renferme l'histoire, ne vit-on pas Ou Tse-siu, fugitif, jouer de la flûte et tendre la main dans les marchés[1] ?

Sous les Tang, n'avons-nous pas Tching Youen-ho, qui chanta dans les rues avant de parvenir aux honneurs ? Ce sont là de belles couvertures pour les quémandeurs de sapèques, et de quoi les relever un peu dans l'opinion.

Disons donc que, sous cette même dynastie des Tang, il y eut un *touan-teou* dont le nom de famille était Kin et le nom personnel Leou-ta. Depuis sept générations, l'office qu'il exerçait s'était transmis de père en fils dans sa lignée. De gros bénéfices s'étaient, de la sorte, héréditairement accumulés. Kin Leou-

1. Le *Tchun-tsieou*, ouvrage de Confucius, comprend l'histoire de 242 années et commence en l'an 722 avant notre ère. Ou-tse-siu, était un ministre qui, tombé en disgrâce et menacé de mort, s'enfuit dans un royaume voisin.

ta avait une bonne maison pour se loger, de vastes jardins à cultiver, le confort parfait dans son intérieur, un grenier toujours rempli de riz et, pour les dépenses courantes, un sac où l'argent ne manquait jamais. On ne pouvait le citer comme un homme en possession de richesses extraordinaires ; mais entre ceux qui jouissaient d'une large aisance il était justement compté. Ajoutons qu'il avait un esprit cultivé et que, bien que l'appellation de *touan-teou* lui fut demeurée par la force de l'habitude, il n'était plus le chef des mendiants au temps où les faits que nous allons raconter s'accomplirent, ayant cédé sa charge à l'un de ses parents consanguins surnommé le lépreux. Il était alors âgé de près de cinquante ans ; il avait perdu sa femme et concentrait toutes ses affections sur sa fille unique, appelée Yu-nou, belle jusqu'à l'idéal.

Les vers d'un vieux poète en portent témoignage :

Plus pure que le jade sans tache,
Elle ne craint le voisinage d'aucune fleur.
C'est dans la gloire du cortège impérial
Qu'une beauté si parfaite devrait resplendir.

Leou-ta aimait sa fille, comme un avare aime son trésor. Il n'avait rien négligé pour la faire instruire et pour cultiver ses dons naturels. A quinze ans, elle pénétrait déjà le style littéraire, elle entendait la poésie, elle savait composer en prose et en vers. Habile à exécuter les ouvrages de femme les plus délicats, elle était encore bonne musicienne ; elle se montrait, en un mot, adroite autant qu'intelligente dans tout ce qu'elle entreprenait.

Orgueilleux de posséder une fille si charmante et si heureusement douée, Leou-ta nourrissait l'ambition de la marier à un lettré; mais quel obstacle se dressait devant ses espérances ! Cette fille née dans la maison du chef des mendiants, nul ne la demandait de ceux à qui son grand désir eût été de la donner, tandis que des prétendants affluaient dont la seule recherche le faisait rougir. Entre la montée difficile et la descente escarpée, il demeurait perplexe; et c'est ainsi que, sans être promise encore, Yu-nou venait d'atteindre sa dix-huitième année, quand Leou-ta reçut la visite d'un vieux voisin qui lui tint ce discours :

Sous le pont de Taï-ping, demeure un jeune lettré appelé Mo-ki, âgé de vingt ans, étudiant avec ardeur et qui paraît de grand avenir. Orphelin de père et de mère, très pauvre, il n'a pas eu jusqu'à présent l'occasion de se fiancer. Tout récemment il a passé des examens qui lui ont ouvert les portes du Collège d'État. Je pense qu'il s'allierait volontiers à une famille riche. Ne serait-ce pas un parti convenable pour votre fille ? Pourquoi n'en feriez-vous pas votre gendre ?

— Assurément c'est un mariage qui me plairait. Voulez-vous entreprendre de le négocier ? Mon consentement vous est acquis par avance.

Fort d'une réponse aussi nette, l'obligeant intermédiaire alla trouver, sous le pont de Taï-ping, l'étudiant Mo-ki et lui exposa le projet qu'il avait conçu, sans rien dissimuler de ce qui pouvait peser dans le mauvais côté de la balance :

— Les ancêtres, il faut l'avouer, ont été des chefs de mendiants ; mais le père s'est dépouillé depuis longtemps de cette charge humiliante. La jeune fille est charmante, la

fortune est considérable. Si, malgré votre titre de bachelier [1], cette union ne vous inspire pas de répugnance, je me charge de l'accomplir.

Mo-ki demeura pensif durant quelques instants. Il envisageait la situation dans le miroir de son cœur. Je n'ai aucuns moyens d'existence assurés ; aucun moyen non plus de songer au mariage s'il me faut subvenir aux frais inévitables des fiançailles. Pourquoi repousserai-je des offres qui viennent si à propos ? Qui me blâmerait de les accepter ?

Et, rompant le silence :

— Ce que vous me proposez est bien séduisant, mais vous n'ignorez pas que je suis très pauvre. Comment pourrais-je envoyer les présents de noces ?

— Donnez seulement votre consentement. Le reste me regarde. On ne vous demandera même pas une feuille de papier.

1. Les élèves admis au Collège d'État, appelé *Koue-tse-kien*, en sortaient bacheliers comme les élèves de Saint-Cyr sortent officiers. Donné ici par courtoisie, ce titre de bachelier est anticipé.

Ainsi posée, la question fut bientôt résolue. Il y eut parfait accord et l'on choisit un jour heureux pour l'union des époux. Le bachelier n'eut pas à supporter la plus petite dépense. Son beau-père poussa l'attention jusqu'à lui fournir les habits de noces et, le mariage accompli, prit avec lui dans sa maison le nouveau ménage défrayé de tout. En voyant la beauté de Yu-nou, Mo-ki avait ressenti la joie pénétrante d'un homme servi par le destin au delà de ses plus chères espérances. Son orgueil de lettré fut même exempt de blessure, car il n'essuya point de moqueries. Il n'était pas un de ses compagnons d'études à qui son dénuement ne fût connu, et qui ne l'approuvât d'avoir saisi une si favorable occasion d'en sortir.

Lorsqu'un mois se fut écoulé depuis les noces, Kin Leou-ta donna un grand festin en l'honneur de son gendre, l'invitant à convier ses condisciples et ses bons camarades de promotion. Il glorifiait ainsi sa propre demeure. La réunion fut très gaie. On ne cessa de boire, de manger et de se divertir, durant six à sept jours ; mais un malheureux inci-

dent vint alors à se produire, que Leou-ta n'avait pas su prévoir. Ce fut l'apparition de son parent Kin Lai-tse, offensé, non sans quelque raison, d'avoir été mis en oubli.

— Si je suis aujourd'hui le chef des mendiants, proféra-t-il à haute voix, toi aussi tu l'as été, par descendance héréditaire, et cet argent que tu as dans les mains, ce sont les chefs de mendiants, nos ancêtres communs, qui l'ont amassé. Tu n'es pas d'un autre sang que moi et quand Yu-nou, qui est ma nièce, prend un époux, je devais être invité tout au moins à venir boire un verre de vin joyeux. Au lieu de cela, tu as table ouverte pour célébrer le premier mois écoulé depuis son mariage, et pas le plus petit billet d'invitation ne m'a été envoyé. Est-ce donc parce que ton gendre est bachelier ? mais fût-il ministre d'État, est-ce que cela m'empêcherait d'être son grand oncle et d'avoir ma place ici ? Ta manière d'agir est mauvaise et tu vas en être récompensé par une manifestation que tu auras méritée.

Ayant ainsi parlé, il se retira pour revenir bientôt accompagné de cinquante à soixante

loqueteux ses clients. Alors on vit apparaître :

> Des vieux bonnets à fleurs, fanés et déchirés ; des tuniques rapiécées ; de vieux morceaux de nattes, cousus à de vieux morceaux de tapis ; des écuelles fêlées, ébréchées et de grossiers batonnets portés en sautoir. Ces gens crient le Père, crient la Mère, crient le Maître des richesses [1]. Devant les portes ils font un tapage effroyable, imitant le sifflement des serpents, le cri des singes, l'aboiement des chiens. De leurs bouches partent aussi des insolences de toute sorte. Ils chantent en frappant sur des planches, avec des voix féroces qui écorchent les oreilles. Leur visage est barbouillé de poudre rougeâtre. Leur laideur est repoussante. C'est une légion de diables échappés, dont Tchong-kouei [2] lui-même ne viendrait pas à bout.

Au bruit de cet affreux charivari, Leou-ta ouvrit sa porte, voulant juger par ses yeux de ce qui se passait. Aussitôt Kin Lai-tse fit irruption à la tête des mendiants qu'il avait ameutés. En un instant, la salle du festin fut

1. Cris des mendiants.
2. Chef des démons.

tumultueusement envahie. Kin Lai-tse se mit à table, accaparant les meilleurs plats, se versant le meilleur vin et vociférant à pleine tête : qu'on appelle mon neveu et ma nièce ! qu'ils se hâtent de venir saluer le grand-oncle ! Les bacheliers n'eurent qu'à céder la table à de pareils hôtes ; ils se retirèrent précipitamment et Mo-ki s'enfuit avec eux.

Cette scène terrible avait jeté Leou-ta dans un grand désordre d'esprit. Au parent qui se disait offensé, il répéta plusieurs fois que, ce jour-là, c'était son gendre qui traitait ses propres amis, tandis que lui-même n'était pour rien dans les invitations qui avaient été faites ; et qu'un autre jour il l'engagerait à venir boire et causer en famille. Afin de se débarrasser des mendiants, il leur distribua force sapèques, il leur livra deux tonneaux de vin, avec une respectable quantité de poules, d'oies et de canards, en leur recommandant de porter tout cela chez leur chef et d'y festoyer à leur aise. Le tumulte avait duré jusqu'à la nuit.

Yu-nou s'était renfermée dans sa chambre pour y pleurer. Mo-ki accepta l'hospitalité que lui offrait un ami et ne rentra que le jour

suivant. Le beau-père se sentit plein de confusion en présence du gendre et le gendre, de son côté, n'aborda pas le beau-père d'un cœur content. Chacun cependant garda le silence sur les événements de la veille.

> Le muet qui mord à la graine de cyprès ne dit à personne [qu'elle est amère;
> Il en ressent pourtant l'amertume, autant que celui qui s'en [plaindrait.

Cruellement humiliée de sa parenté, souffrant désormais de son origine, la jeune femme du bachelier Mo-ki comprit qu'il fallait s'élever pour sortir de cette détresse et résolut d'encourager son mari dans ses études, par tous les moyens que permettrait le secours de l'argent. Elle s'ingénia elle-même à lui procurer les livres les plus précieux, à le mettre en rapports avec les lettrés les plus instruits, capables de perfectionner son goût et ses connaissances, et à lui créer ainsi d'utiles amitiés. Tant d'assistance porta ses fruits. Mo-ki passa de brillants examens. A vingt-trois ans, il fut proclamé *kiai-youen*. Bien-

tôt après, il obtint le grade de docteur [1].

Quand il eut dîné avec les académiciens, quand les cérémonies de sa réception furent terminées, il reprit la route de Hang-tcheou. Comme il traversait la ville à cheval, revêtu de la robe de docteur et coiffé du bonnet de gaze noire, pour rentrer dans la maison de son beau-père, il vit les curieux se presser sur son passage et les oisifs lui faire cortège en se disant les uns aux autres : voilà le gendre de *touan-teou* devenu mandarin. Ces paroles arrivèrent à ses oreilles. Il ne put que dévorer l'affront. Lorsqu'il fut en présence de son beau-père, il ne laissa pas de le saluer respectueusement selon les rites; mais la colère grandissait dans sa poitrine et d'amères réflexions lui troublaient l'esprit. S'il avait su prévoir les succès éclatants qui l'attendaient, quel mariage autre que celui qu'il avait fait n'eût-il pas été en droit d'espérer! De nobles et puissantes familles n'au-

1. Le *kiai-youen* est le premier reçu dans une promotion de licenciés, et le grade de docteur est le plus élevé dans la hiérarchie littéraire.

raient-elles pas recherché son alliance! Quel contraste avec cette abjection devant laquelle il n'avait pas reculé, qui serait une tache ineffaçable durant sa vie entière, qui s'étendrait à ses enfants et petits-enfants et dont on ne cesserait jamais de jaser ou de rire! Enfin, concluait-il intérieurement, c'est chose faite et sans remède. Ma femme est intelligente et sage. Elle ne me donne aucun sujet de plainte qui m'autorise à la répudier; mais j'apprends à connaître la profonde vérité de cet axiome qu'il faut réfléchir trois fois avant de prendre une décision grave, sous peine d'avoir à compter plus tard avec de cuisants regrets et de longs repentirs. De telles pensées rendaient Mo-ki sombre et taciturne; en vain Yu-nou le pressait de questions sur les motifs de sa tristesse. Il ne répondait rien.

Cet homme n'envisageait que l'état présent de sa situation acquise. Il oubliait qui l'avait tiré de la misère impuissante, qui lui avait ouvert le chemin des honneurs et de la fortune. Au lieu de reconnaissance, c'était un morceau de glace qu'il avait dans le cœur.

Bientôt le nouveau gradué fut appelé à des

fonctions en rapport avec le rang qu'il avait conquis. Il reçut l'avis officiel de sa nomination au poste de *sse-hou*[1] du gouvernement de Ou-ouei. Son beau-père Leou-ta donna, cette fois, un grand dîner de félicitations et d'adieux, que les mendiants se gardèrent bien d'interrompre. Se jouer à un fonctionnaire de l'Empire eût été trop dangereux.

La route pour se rendre de Hang-tcheou à Ou-ouei est une route d'eau, agréable et sans fatigue. Mo-ki monta en bateau avec sa femme et vogua tranquillement vers le siège de son mandarinat. Au bout de quelques jours, on entra dans le fleuve Tsai-chi, et le bateau fut amarré pour passer la nuit. La lune brillait d'une lumière à rivaliser avec celle du jour. Cette vive clarté empêchant Mo-ki de dormir, il quitta la cabine et s'installa sur l'avant du bateau; tout était silence; tout paraissait solitude. Il tomba dans cette rêverie, qui le hantait souvent, d'un chef de mendiants pesant sur son existence, et tout à coup une affreuse

1. Mandarin qui exerçait des fonctions administratives de l'ordre militaire.

pensée lui vint à l'esprit : si la mort m'enlevait ma femme, je pourrais en épouser une autre de naissance distinguée; et je serais délivré pour toujours de la honte qui me poursuit. En un instant, cette pensée détestable le domina. Il retourna dans la cabine, il invita Yu-nou à venir admirer avec lui le beau spectacle du clair de lune. Déjà la jeune femme était couchée; mais sur les instances de son mari, à qui elle savait difficilement résister, elle se leva, s'habilla hâtivement et se laissa conduire jusqu'à cette extrémité de la proue d'où le regard se porte au loin.

Dès qu'elle se fut rapprochée du bordage, sans balustrade en cet endroit, et comme elle se penchait un peu pour mieux voir, Mo-ki la poussa brusquement, la précipita dans le fleuve et aussitôt réveilla les bateliers, donnant l'ordre d'un prompt départ avec promesse de gratifier les plus actifs. Les bateliers inconscients détachèrent donc immédiatement les amarres, mirent en mouvement les longues perches et les rames, et ne durent s'arrêter qu'après une course de dix *li*, lorsque Mo-ki leur dit :

— Madame vient de tomber dans l'eau en s'amusant à regarder la lune. Impossible de la retrouver et de la sauver.

Un pourboire de trois taëls accompagnant ces paroles, les bateliers comprirent bien ce qui s'était passé; mais qui d'entre eux aurait osé ouvrir la bouche? Quant aux servantes, quelque niaises ou quelque naïves, elles crurent fermement que leur maîtresse était tombée dans l'eau par accident et se lamentèrent sans plus songer.

Parce que le nom de *touan-teou* n'est pas en bonne odeur,
Il rejette la compagne de sa vie, au jour où il tient le succès ;
Mais les liens que le Ciel a formés sont difficiles à rompre.
Tout ce qu'il obtiendra, c'est de faire exécrer sa mémoire
[par les gens de bien.

Les rencontres providentielles sont dans l'ordre de la destinée.

Tandis que Mo-ki fuyait l'endroit où les flots avaient englouti Yu-nou, un autre mandarin récemment investi du titre de censeur provincial [1], Hou Te-heou, se rendait, par

1. Je rends ici par à peu près un titre d'anciennes fonctions, assez difficile à définir. Peut-être pourrait-on dire *intendant*.

la même route, au siège de ses nouvelles fonctions et arrivait avec son bateau, dans ce petit port que le traître venait de quitter. Le mandarin Hou Te-heou n'était pas encore couché; il buvait lentement du vin chaud en compagnie de sa femme. Tous deux contemplaient aussi, par les fenêtres aux stores levés, le beau spectacle du clair de lune, quand ils entendirent des cris plaintifs du côté du rivage, paraissant l'appel douloureux d'une voix féminine. Hou Te-heou se hâta d'envoyer à la découverte et bientôt ses gens lui amenèrent une jeune femme qu'ils avaient trouvée défaillante, seule et abandonnée sur le bord du fleuve.

Cette jeune femme, on le devine, n'était autre que Yu-nou. Saisie d'effroi en tombant dans le fleuve, elle s'était évanouie; mais une force invisible l'avait soutenue et portée au rivage. Quand elle avait repris connaissance, ses yeux n'avaient vu que l'immensité des eaux profondes; du bateau et de son époux, pas la moindre trace, et le jour s'était fait dans son esprit. Mon mari, se dit-elle, est ébloui par sa haute fortune. Il ne se souvient

pas de la détresse dont on l'a sorti ; nul doute qu'il n'ait voulut noyer sa femme, afin de contracter un nouveau mariage qui réponde mieux à son orgueil et à son ambition. Le Ciel m'a conservé la vie ; mais je n'ai plus d'asile ; je n'ai plus d'appui. Ses larmes avaient coulé et ses gémissements avaient retenti.

Pressée de question par le seigneur Hou, elle lui exposa l'entière vérité, sans rien cacher, entrecoupant son récit de pleurs et de sanglots. Le mandarin et sa femme se sentirent émus jusqu'à partager le trouble de l'abandonnée. Ils s'efforcèrent de la calmer et le seigneur Hou lui dit :

— Ne te désespère pas de la sorte. Si tu veux être notre fille adoptive, nous te ferons encore une existence heureuse.

Yu-nou salua aussitôt Hou Te-heou comme un père, en le remerciant avec effusion. Partageant les sentiments généreux de son mari, la dame Hou alla chercher des vêtements secs pour l'adoptée, qu'elle installa dans l'arrière chambre de la cabine. Tous les serviteurs reçurent l'ordre de lui donner le nom de

siao-tsie [1], et les hommes du bateau furent prévenus de garder un silence absolu sur l'évènement de la nuit.

Quelques jours plus tard, le conseur Hou Te-heou arrivait à destination et prenait possession de sa charge. En sa qualité de sse-hou de Ou-ouei, le mari de Yu-nou se trouvait précisément sous ses ordres; il ne manqua pas de venir lui rendre visite avec tous les fonctionnaires de sa propre dépendance. En voyant la belle mine du jeune docteur, le seigneur Hou eut une vive impression de surprise. Il n'aurait pas imaginé qu'une si agréable figure pût appartenir à un homme aussi criminel.

Après plusieurs mois écoulés, dans une réunion de mandarins ses confrères, Hou Teheou lança ce propos :

— J'ai une fille vraiment jolie et qui est en âge de se marier. Je voudrais un gendre bien assorti. Mes confrères pourraient-ils m'indiquer ce que je cherche.

Tous les assistants pensèrent à la fois au sse-hou Mo-ki, jeune, beau, privé prématuré-

1. Mademoiselle. Littéralement : petite sœur aînée.

ment de sa compagne, et le désignèrent d'une seule voix.

— Comme vous, je l'ai déjà remarqué, repartit Hou Te-heou ; mais ce jeune et brillant docteur a de hautes visées. Ne dédaignera-t-il pas d'entrer dans mon humble famille ?

L'assistance se récria :

— Il était de maison pauvre ; vous seriez l'arbre de jade auquel le lierre s'appuierait. Comment supposer qu'il n'acueillît pas avec bonheur une proposition d'alliance aussi flatteuse pour lui !

— Si tel est votre avis à tous, reprit le seigneur Hou, veuillez donc sonder ses dispositions en lui parlant de ce projet. Je vous prie seulement de faire ces ouvertures comme de vous-mêmes, sans qu'il soupçonne que l'idée vient de moi. Cela sera mieux.

Tous les mandarins qui avaient pris part à cette conversation voulurent marquer leur empressement ; tous offrirent au sse-hou de lui servir d'intermédiaire. Quant à l'orgueilleux Mo-ki, l'idée d'épouser la fille de son supérieur hiérarchique le transporta de joie. Il témoigna que son ardent désir serait de voir cette

union réalisée le plus promptement possible, et qu'il aurait une reconnaissance infinie à qui mènerait l'affaire à bien.

Instruit par les négociateurs du résultat de leurs démarches et bientôt en possession d'une demande officielle, Hou Te-heou feignit d'éprouver quelque hésitation. Il fit répondre que sa femme et lui aimaient tendrement leur fille, qu'ils l'avaient élevée avec de grands soins et qu'ils ne voudraient pas la marier sans être certains d'avoir trouvé pour elle toutes les garanties de bonheur ; qu'ils étaient assurément très honorés de la voir recherchée par un prétendant tel que le sse-hou ; mais qu'il faudrait que le sse-hou, fier de ses succès rapides et justement ambitieux, ne mît pas de précipitation dans une affaire de cette importance, de crainte de ressentir plus tard des regrets, dont sa femme aurait à souffrir et dont les père et mère souffriraient aussi ; qu'il prît donc le temps de bien réfléchir et qu'ensuite l'alliance serait conclue, s'il persistait à la souhaiter.

Mo-ki rejeta ces atermoiements : il protesta contre la pensée qu'il pût retirer sa demande

et se hâta d'envoyer les présents de fiançailles. Il n'était plus le pauvre étudiant, embarrassé de pourvoir à cette dépense. Il offrit des fleurs d'or et d'argent et des soieries de la plus belle qualité. Il choisit un jour heureux pour les cérémonies du mariage et s'agita comme un homme dévoré de la fièvre, dans son impatience de se voir le gendre du censeur.

De son côté, le seigneur Hou chargeait sa femme de préparer Yu-nou à ce qu'il avait décidé. La dame alla trouver Yu-nou et lui dit :

— Le vieux mandarin s'afflige de ton veuvage. Il veut te donner un nouvel époux, qui est aussi un jeune docteur. Tu ne devras pas le contrarier dans ses plans.

— Bien qu'issue d'une famille très humble, je n'ignore pas l'étendue de mes devoirs, répondit la jeune femme. Celui pour qui j'ai noué mes cheveux demeurera l'unique époux de toute ma vie. Si le seigneur Mo-ki a d'autres sentiments que les miens, si son cœur le conduit dans la mauvaise voie, je ne saurais pour cela renoncer au respect de moi-même ni changer mes résolutions.

Une pluie de larmes accompagnait ces paroles. La dame Hou en fut émue et se hâta d'ajouter :

— Ce jeune docteur, que le vieux mandarin désire te donner pour époux, n'est autre que celui auquel tu veux rester fidèle. Le vieux mandarin entend réparer le crime de Mo-ki, commis avec tant d'ingratitude ; il a résolu de vous unir une seconde fois. Par quelques-uns de ses amis, il a fait dire à Mo-ki que nous avions une fille à marier et qu'il pourrait aspirer à devenir notre gendre. C'est ainsi que l'affaire s'est engagée. Aussitôt Mo-ki a fait sa demande. Quand il se présentera aux portes et quand il voudra pénétrer dans la chambre nuptiale, des surprises l'attendront qui seront pour calmer ton juste ressentiment.

Écoute-moi bien, dit-elle encore, et elle lui expliqua, sans rien omettre, comment les choses devraient se passer. Alors Yu-nou sécha ses larmes. Elle ne songea plus qu'à farder comme il faut son visage et à revêtir la toilette de noces, afin de recevoir le nouvel époux.

Le soir même, Mo-ki arrivait monté sur un beau cheval richement caparaçonné, des fleurs d'or à son bonnet, l'écharpe de soie rouge à l'épaule, musique et tambours en avant. De nombreux mandarins faisaient escorte à leur confrère. Qui n'aurait admiré ce cortège pompeux !

Au bruit des flûtes et des tambours, on voit s'avancer un [cheval blanc.
Le gendre paraît ; il est charmant de distinction et d'élé- [gance.
Naguère aussi, le chef des mendiants se réjouissait de marier [sa fille en haut lieu ;
Mais ensuite que de larmes ont coulé sur les bords du fleuve [Tsai-chi !

Le censeur n'avait rien négligé, de son côté, afin de recevoir dignement l'hôte attendu. Des tapis étaient déroulés, des étendards flottaient, des musiciens étaient là pour répondre à ceux qui conduisaient le fiancé.

Mo-ki met pied à terre devant la maison du seigneur Hou ; en costume officiel, celui-ci marche à sa rencontre et l'invite à entrer. Au milieu de la grande salle, l'épousée se tient debout entre deux matrones, la tête enveloppée

d'un voile épais. Le maître des cérémonies transmet à haute voix ses commandements. Les deux époux saluent d'abord le Ciel et la Terre, puis ils saluent le père et la mère et enfin se saluent mutuellement. Ces rites accomplis, la mariée se retire dans la chambre nuptiale, où les bougies fleuries sont allumées, où le mari ne tardera pas à pénétrer.

En ce moment, Mo-ki étouffait véritablement d'orgueil et de joie. Ses pensées planaient au plus haut des nuages. Ce fut la tête haute qu'il se dirigea vers l'appartement intérieur. A peine en avait-il franchi le seuil que huit robustes servantes, armées de bambous les uns durs et les autres flexibles, faisaient tomber sur lui une grêle de coups qui jetaient par terre son bonnet de soie, martelaient sa tête, son dos, ses épaules, et lui arrachaient des cris de douleur. Il se pelotonnait, il bondissait à droite et à gauche ; il appelait ses beaux parents à son secours.

Alors, du fond de l'alcôve, une voix féminine se fit entendre qui disait :

— Ne tuez pas cet ingrat. Amenez-le seulement, afin qu'il me voie.

Aussitôt les bambous s'arrêtèrent et Mo-ki, brusquement saisi, fut traîné, presque porté, jusqu'à l'alcôve. Dans son trouble, il répétait sans cesse : quel crime ai-je donc commis ! lorsque, levant les yeux vers la nouvelle mariée, qui l'attendait, modestement assise sous la vive lumière des bougies fleuries, il reconnut en elle Kin Yu-nou. D'une voix étranglée, il s'écria : Le diable est là dedans ! ce qui, malgré le sérieux de la situation, ne laissa pas d'éveiller quelques rires. Au même instant, arrivait le seigneur Hou.

— Mon sage gendre est dans l'erreur, dit-il. Devant lui est ma fille adoptive. Je l'ai reçue du fleuve Tsai-chi ; mais elle n'a rien qui tienne du diable.

Mo-ki est écrasé ; il a tout compris. Il se jette aux pieds du seigneur Hou, les mains croisées sur la poitrine, avouant humblement son crime et implorant son pardon.

— C'est ma fille que cela regarde, répond le vieux mandarin. Qu'elle vous pardonne et je vous pardonne aussi.

Alors Yu-nou interpelle le coupable, lui jetant l'injure à la face et le couvrant de son mépris.

— Homme de peu de cœur, tu ne t'es pas souvenu des paroles de Song-hong : « Ceux qui furent nos amis, quand nous étions pauvres, nous ne devons pas les oublier. La femme qui, avec nous, partagea les mauvais jours, nous ne devons pas l'abandonner [1]. » Jadis, tu es entré dans la maison de mon père les mains vides. Si tu as pu étudier les livres, te faire connaître et t'élever aux fonctions que tu occupes aujourd'hui, c'est grâce à l'assistance que nous t'avons prêtée. J'espérais m'anoblir avec toi, et je me croyais digne de partager ton heureuse fortune. Qui m'aurait dit qu'oublieux du passé, oublieux des tendresses échangées au temps où je nouai mes cheveux pour devenir ta femme, tu ne

1. Song-hong fut le premier ministre de l'empereur Ming-ti, des Han. L'Empereur désirait lui faire épouser sa tante, la princesse de Hou-yaug, qui était veuve ; il sonda son ministre à ce sujet, en présence de la princesse. Aux questions de Ming-ti, si ce n'était pas son avis qu'un homme devenu puissant devait changer ses anciennes relations d'amitié, et qu'un homme élevé aux plus hautes dignités doit contracter un nouveau mariage, Song-hong fit la réponse que cite Yu-nou. Et l'Empereur se tournant vers sa tante, lui dit : notre plan est détruit.

songerais qu'à nourrir des pensées mauvaises et pousserais l'ingratitude jusqu'à désirer ma mort. Par bonheur le Ciel eut compassion de moi. Il m'envoya un sauveur ; il me donna un second père. Quant à toi, de quels yeux pourrais-je te voir ? Comment reprendrais-je un pareil époux ?

Cruel ! ingrat ! répétait-elle, et sa voix était coupée par des sanglots.

Rouge de confusion, Mo-ki, prosterné, s'humiliait devant cette juste indignation, sans trouver un mot à répondre. Le seigneur Hou jugea que le moment était venu de lui venir en aide. Il le releva et dit à Yu-nou :

— Calme ta colère, ma fille. Mon sage gendre se repent maintenant de son crime. Il s'efforcera sincèrement de le racheter. Bien qu'en réalité vous soyez d'anciens époux, en devenant ma fille adoptive, tu es devenue une personne nouvelle. A la lumière de ces bougies fleuries, vous entrez dans une nouvelle union. Le pinceau qui ratifie le contrat d'aujourd'hui doit effacer toute trace du passé.

Puis, se tournant vers Mo-ki :

— Vous étiez bien coupable, mon sage

gendre. Soyez donc sans rancune pour ce qui vient de se passer. Je vais appeler votre belle-mère, afin qu'elle achève de tout apaiser.

Quelques instants après, la dame Hou faisait son entrée. Elle prononçait de bonnes paroles et la réconciliation était accomplie.

Le repas des noces eut lieu le lendemain chez le père adoptif, qui rendit à son gendre les fleurs d'or et les pièces de soie offertes par lui la veille, disant qu'il serait excessif de faire double dépense de fiançailles pour la même femme, et qu'il suffisait que les présents d'usage eussent été reçus jadis par la famille Kin.

— L'humble condition de cette famille Kin, ajouta-t-il, a été la cause des sentiments de répulsion qui ont germé, malgré lui, dans le cœur de mon sage gendre, qui ont détruit l'amour du mari et troublé sa droite raison; ne dois-je pas avoir quelque inquiétude en songeant que je ne suis qu'un mandarin de rang modeste ? Mon sage gendre n'aurait-il pas souhaité de rencontrer mieux ?

Cette fois, Mo-ki passa du rouge à la couleur violette. Il quitta la table en priant son beau-père de l'épargner.

Dans son stupide orgueil, il pensait contracter une haute
[alliance,
Et voilà que l'ancienne et la nouvelle épouse ne sont qu'une
[seule personne, à elles deux.
Il a récolté des coups et des injures; son visage est cou-
[vert de honte;
Tels sont les avantages qu'un changement de beau-père
[lui a procurés.

Il faut rapporter cependant qu'à compter de cette époque, Mo-ki et Yu-nou vécurent dans une parfaite union. Le seigneur Hou et sa femme les traitaient comme une propre fille et comme un véritable gendre. Les sentiments d'affection étaient réciproques.

Mo-ki s'était réellement transformé. Il engagea Kin Leou-ta, l'ancien chef des mendiants, à venir habiter le lieu où il exerçait son mandarinat. Il le traita honorablement dans sa maison, tant qu'il vécut, et à sa mort, conduisit le deuil.

Yu-nou, de son côté, ne manqua pas, lorsque le seigneur Hou et sa femme quittèrent la vie, de les faire placer dans un double cercueil, en reconnaissance des bienfaits qu'elle en avait reçus.

Mo-ki ne dépassa pas l'âge de cinquante ans et Yu-nou lui survécut. Quelques jours avant sa fin, il vit en songe des esprits qui lui dirent : « Le terme de ton existence devait être plus long ; mais parce qu'injustement et inhumainement tu as voulu faire périr ta femme, tu as attiré sur toi la colère des esprits qui ont diminué tes nombres. Au contraire, et par une compensation équitable, ils ont prolongé les jours de Yu-nou. »

Le malade en se réveillant dit à ceux qui l'entouraient :

— Les esprits m'ont apparu et m'ont révélé ma destinée. Le mal dont je souffre, ils me l'ont envoyé et c'est le mal qui doit m'emporter.

Tout désir qui s'élève dans ton cœur, toute pensée qui se forme dans ton esprit, le Ciel les connaît. Tes actions, bonnes ou mauvaises, il les rétribue selon son invariable équité.

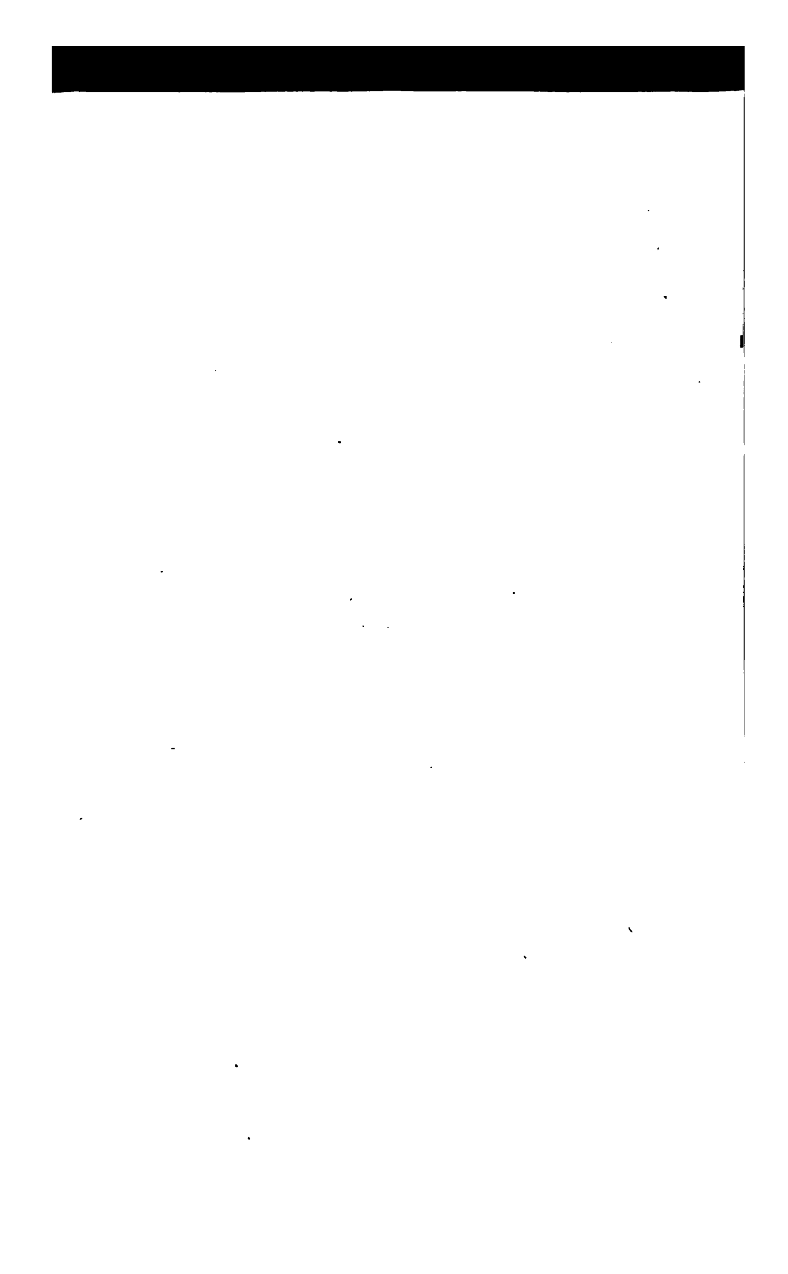
Hou Te-heou et Mo-ki eurent chacun une nombreuse descendance qui, de génération en génération, se distingua dans les emplois.

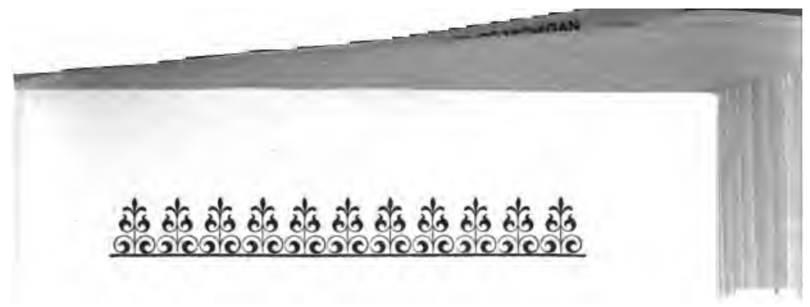
Les vers disent :

Song-hong, pénétré de l'amour de la justice, est appelé [l'homme droit par excellence.
Hoang-yun, en répudiant sa femme, fit voir que l'ingra- [titude doit être punie.
Quant à Mo-ki, voulant contracter une nouvelle alliance,
Il a montré que la prédestination du mariage n'est pas du [nombre des choses que l'homme peut changer.



CHANTAGE





CHANTAGE

—

Que l'amour entre dans le cœur par les yeux, c'est la loi de
[l'humaine nature ;
Mais que l'impression soit réciproque, c'est un heureux
[accomplissement qui ne se réalise pas toujours.
Parfois le faux est pris pour le vrai ;
Et des pièges sont tendus, que l'on est loin de soupçonner.
La jeunesse impétueuse recherche aveuglement le plaisir.
Tour à tour, chaque jeune homme entre dans le bataillon
[des viveurs.
Il en est qui, sans cueillir le fruit, se déchirent aux épines [1] ;
Le vulgaire appelle cela le jeu de la cage ardente [2].

En général, dans ce monde, l'homme désire, la femme aime, et de là naît ce souffle de sensualité qu'on appelle la galanterie. Le nombre des hommes qui en souffrent de grands dommages n'est pas mince et le nombre

1. J'ai cru devoir traduire ce vers un peu librement.

2. En certaines provinces du nord, on entretient des brasiers entourés d'un fin grillage qui permet de voir le feu sans l'approcher de trop près ; de là l'expression *ho tun*, la cage ardente.

de ceux qui en meurent n'est pas non plus petit ; d'autant qu'il existe une classe de dangereux coquins habiles à exploiter la faiblesse humaine, lesquels se servent de leurs propres femmes pour tendre des pièges aux jeunes gens de bonne famille et pour les ruiner. C'est ce qu'ils nomment *le jeu de la cage ardente*. De temps en temps, un vigoureux compagnon leur échappe ; mais neuf sur dix se trouvent pris.

Il y eut jadis à la capitale, on s'en souvient, un vilain personnage bien connu pour exercer cette industrie. Sa femme se parait, se fardait et savait à merveille attirer de riches amoureux. Le mari apparaissait à l'instant propice ; il faisait mine de vouloir venger son injure dans le sang, amenait la victime à offrir une lourde somme afin de racheter sa vie et réalisait ainsi de gros bénéfices. Cette comédie réussit maintes fois. Il fut joué pourtant d'une façon plaisante par un jeune expert en libertinage, qui connaissait le truc et qui résolut de s'en amuser. L'expert alla lui-même au-devant des séductions de la belle dame, et gagna ses bonnes grâces assez promptement.

Comme il était chez elle, au milieu de la conversation la plus animée, l'époux ne manqua pas d'arriver et de frapper à la porte bruyamment. Tout autre se serait précipité vers une issue ou aurait cherché quelque coin pour se cacher. Lui, au contraire, ne s'émeut point; il se montre plus tendre et plus entreprenant que jamais; serrant la femme entre ses bras, il la prie de ne pas s'émouvoir et de ne point troubler sa joie. Vainement elle feint la terreur, vainement elle pousse des cris, vainement elle cherche à lui échapper. Le mari, cependant, enfonce la porte, il écarte les rideaux du lit, pousse des exclamations de fureur et met le poignard sur la gorge du galant.

— Allons! courage! dit tranquillement celui-ci; si vous avez envie de tuer, il ne faut pas s'arrêter à la menace. Seulement, il faut nous tuer tous deux, car enfin nous sommes tous deux coupables. Nous achèverons ainsi notre entretien dans l'autre monde. Ne tuer que moi, ce ne serait pas bien.

Le mari, déconcerté, avait jeté son poignard pour se saisir d'un gros bâton.

— Tiens bien cet âne par le cou, crie-t-il à

de ceux qui en meurent n'est pas non plus petit ; d'autant qu'il existe une classe de dangereux coquins habiles à exploiter la faiblesse humaine, lesquels se servent de leurs propres femmes pour tendre des pièges aux jeunes gens de bonne famille et pour les ruiner. C'est ce qu'ils nomment *le jeu de la cage ardente*. De temps en temps, un vigoureux compagnon leur échappe ; mais neuf sur dix se trouvent pris.

Il y eut jadis à la capitale, on s'en souvient, un vilain personnage bien connu pour exercer cette industrie. Sa femme se parait, se fardait et savait à merveille attirer de riches amoureux. Le mari apparaissait à l'instant propice; il faisait mine de vouloir venger son injure dans le sang, amenait la victime à offrir une lourde somme afin de racheter sa vie et réalisait ainsi de gros bénéfices. Cette comédie réussit maintes fois. Il fut joué pourtant d'une façon plaisante par un jeune expert en libertinage, qui connaissait le truc et qui résolut de s'en amuser. L'expert alla lui-même au-devant des séductions de la belle dame, et gagna ses bonnes grâces assez promptement.

Comme il était chez elle, au milieu de la conversation la plus animée, l'époux ne manqua pas d'arriver et de frapper à la porte bruyamment. Tout autre se serait précipité vers une issue ou aurait cherché quelque coin pour se cacher. Lui, au contraire, ne s'émeut point; il se montre plus tendre et plus entreprenant que jamais; serrant la femme entre ses bras, il la prie de ne pas s'émouvoir et de ne point troubler sa joie. Vainement elle feint la terreur, vainement elle pousse des cris, vainement elle cherche à lui échapper. Le mari, cependant, enfonce la porte, il écarte les rideaux du lit, pousse des exclamations de fureur et met le poignard sur la gorge du galant.

— Allons! courage! dit tranquillement celui-ci; si vous avez envie de tuer, il ne faut pas s'arrêter à la menace. Seulement, il faut nous tuer tous deux, car enfin nous sommes tous deux coupables. Nous achèverons ainsi notre entretien dans l'autre monde. Ne tuer que moi, ce ne serait pas bien.

Le mari, déconcerté, avait jeté son poignard pour se saisir d'un gros bâton.

— Tiens bien cet âne par le cou, crie-t-il à

sa femme; je vais du moins lui faire sentir la vigueur de mon bras.

Il lève son bâton; mais non moins agile que raisonneur, l'expert s'est retourné vivement sans lâcher la dame. Elle reçoit le coup en pleine chair et se fâche à son tour.

— C'est moi que vous frappez. Prenez donc garde à ce que vous faites.

— Très bien, très bien, poursuit le railleur imperturbable; elle mérite des coups autant que moi.

L'homme au bâton était vaincu; il demeurait inerte. L'expert lui dit encore :

— Respectable frère aîné, je t'engage à déposer ta colère. Ne parle plus de tuer personne. Il vaut mieux nous entendre convenablement. Ta femme est un arbre de rapport; ce serait grand dommage pour toi de la perdre. Le ressort de ton commerce serait brisé; la source de tes revenus serait tarie. Laisse-moi cueillir en paix quelques fruits à l'arbre; je te les paierai un prix raisonnable; mais s'il s'agit du jeu de la cage ardente, adresse-toi à d'autres que moi.

Un pareil sang-froid acheva de démonter

le mari terrible. Il se retira honteusement en roulant des yeux hébétés. Quant à l'expert, il se leva, remit tout doucement de l'ordre dans sa toilette, eut encore quelques paroles aimables pour sa compagne et opéra sa retraite sans se presser. C'est ainsi que le meilleur joueur n'a pas toujours la chance favorable et que le fort peut rencontrer parfois un plus fort que lui.

Les jouvenceaux de famille riche, à peine sortis du nid paternel, sont pour la plupart naïfs et timides. Quel est celui d'entre eux qui aurait assez de clairvoyance et assez d'audace pour se tirer des embûches habilement dressées sur son chemin ?

Au temps de Song[1], un président de la cour de justice de Lin-ngan, nommé Hiang, ayant quelques visites à rendre, était sorti en compagnie de deux de ses assesseurs. Comme il allait traverser le pont de Kiun tsiang, il fit la rencontre d'un cortège qui appela vivement son attention. Une jeune femme tout en pleurs, remarquable par la

1. Du xe au xiiie siècle de notre ère.

beauté de ses cheveux épars, était montée sur un âne que conduisait par la bride un homme de haute taille, vêtu comme un chef militaire, avec le sabre au côté. De sa main libre l'homme tenait un fouet de cuir, avec lequel de temps en temps il frappait la femme, en l'accablant d'injures et de malédictions. Une dizaine de soldats, ou du moins de gens paraissant tels, suivaient gravement, chargés de coffres et autres bagages. Les passants s'arrêtaient, les uns discutant et les autres riant. Le président témoigna sa surprise et demanda l'explication de ce qu'il voyait.

— Le truc a réussi, lui dirent les hommes de sa suite, qui étaient au nombre des rieurs. Tous ces curieux le devinent bien et c'est le sujet de leurs conversations animées. S'il plaît à Votre Excellence d'ordonner une enquête, il lui sera facile de connaître la vérité jusque dans ses détails. Le président Hiang approuva cet avis; l'enquête fut soigneusement faite et voici ce qu'elle apprit :

Un jeune mandarin de l'occident du Tche-kiang, qui se rendait à Lin-ngan pour y passer des examens au ministère du person-

nel, s'était logé au second étage de l'hôtel de Hoang, situé dans le quartier des trois ponts. Chaque fois qu'il montait à sa chambre ou qu'il en descendait, il apercevait une très belle personne, habitant l'étage inférieur et laissant constamment le store de son appartement relevé[1]. Peu à peu, il devint par les yeux très amoureux de cette belle personne, et il interrogea sur son compte le garçon de l'hôtel qui servait le thé.

— Que le mandarin se garde bien de tourner son attention vers cette femme, répondit le garçon en prenant un air réfléchi. C'est une étoile qui éblouit ; mais ce n'est pas une étoile d'heureux augure. Elle nous cause depuis trois ans, de grands ennuis.

— Comment cela ? fit le jeune homme.

— Nous avons vu, un jour, dans notre hôtel, arriver un mandarin militaire avec sa femme, qui est la dame dont nous parlons. Ils ont pris l'une de nos meilleures chambres et sont demeurés ensemble ici pendant huit ou dix jours. Ensuite, le mari est parti sans

1. Dans les provinces méridionales, des stores de jonc tiennent lieu des portes.

emmener sa femme, disant que son absence ne serait pas longue ; mais il n'est pas revenu et ne donne point de ses nouvelles. Au commencement la dame payait la dépense ; bientôt il s'est trouvé qu'elle n'avait plus d'argent. Alors elle pria le maître de la nourrir à crédit, jusqu'au retour de son mari. Le maître n'osa pas refuser et, pendant longtemps, il lui a fourni deux repas par jour. Cependant cela ne pouvait pas toujours durer ; il a dû l'en avertir, et maintenant tout ce qu'il peut faire, c'est d'implorer pour elle la charité des voyageurs. Il en est qui consentent à lui envoyer quelques aliments ; mais la question est de savoir comment cela finira.

— Je voudrais bien lui rendre visite. Est-ce possible ? demanda le questionneur que ces détails avaient fortement intéressé.

— C'est une femme mariée et de bonne famille. Comment pourrait-elle recevoir un homme en l'absence de son mari ?

— Du moins, puisqu'elle accepte des vivres, je pourrais, ce me semble, lui en offrir.

— Oh ! pour cela, c'est très facile, se hâta de répondre le garçon.

Aussitôt l'amoureux courut acheter deux espèces de gâteaux, qu'il fit mettre dans deux boîtes et qu'il chargea l'officieux garçon de porter à la dame, avec un joli compliment. La dame accepta de très bonne grâce et, le lendemain, rendit la politesse par quatre soucoupes de friandises, avec un petit vase rempli de vin. Tel fut le point de départ d'une série d'attentions réciproques, qui se continuèrent durant plusieurs jours. Le galant mandarin eut alors l'idée de tirer de son nécessaire de voyage une tasse d'or, dans laquelle il versa d'excellent vin et, toujours grâce à l'entremise du garçon d'hôtel, d'inviter la belle voisine à boire ce vin, puis à vouloir bien remplir de nouveau la tasse, afin qu'il l'approchât de ses lèvres à son tour.

Ce message ayant été favorablement accueilli, fut bientôt suivi d'une requête plus hardie. L'habitant du second étage n'oserait pas descendre pour pénétrer dans l'appartement de la femme mariée; mais il la suppliait de monter et d'entrer chez lui, afin qu'il pût la remercier de son amabilité et lui exprimer de vive voix les sentiments dont il était péné-

tré. Cette fois la dame, après quelques hésitations, opposa nettement un refus.

Le soupirant fut loin de se décourager ; cette résistance même l'enflamma davantage. Il eut recours aux grands moyens, qui étaient de promettre au garçon d'hôtel une somme d'argent s'il parvenait à lui procurer l'entrevue souhaitée. Celui-ci n'eut garde de négliger une pareille aubaine. Il retourna près de la locataire du premier étage, lui représenta qu'après avoir accepté tant de libations, elle n'avait vraiment plus le droit de refuser la petite satisfaction qui lui était demandée et, moitié de gré, moitié de force, il l'entraîna jusqu'à la chambre de l'étage supérieur.

La joie de l'amoureux se traduisit tout d'abord par un empressement plein de fougue et par une explosion de paroles tendres. Ensuite, il remplit de vin la tasse d'or en récitant des vers allégoriques et, des deux mains, la présenta. Ses yeux dévoraient la jolie buveuse tandis qu'elle vidait la tasse et, quand elle la posa sur la table, quelques gouttes de vin y demeurant encore, il les aspira délicieusement et longuement. Il ne pouvait détacher sa

bouche de la place qu'une bouche charmante venait de quitter. A ce spectacle, la dame eut un petit rire sonore ; mais aussitôt elle s'échappa.

Le médiateur reçut de nouveaux subsides, afin d'apprivoiser et de ramener la beauté farouche. Les visites devinrent fréquentes, le mandarin fut éloquent, le vin capiteux exerça son influence, des deux côtés la jeunesse parla. Peu à peu les derniers obstacles s'aplanirent et deux mois s'écoulèrent dans un parfait contentement.

Un jour la jeune femme dit à l'heureux triomphateur :

— Sans cesse je suis dans l'escalier pour venir près de vous. Malgré mille précautions, on finira par me surprendre à votre porte et nos relations seront connues. Pourquoi ne prendriez-vous pas, au premier étage, un logement qui se trouve vacant à côté du mien. De cette façon les nuits nous appartiendraient, sans que nous ayons rien à redouter.

Cette proposition, qui comblait ses vœux, fut accueillie par le jeune homme avec enthousiasme. Il prétexta que le vent sifflait à sa

fenêtre et l'empêchait de dormir. Il fit transporter immédiatement ses bagages dans la chambre libre et prit possession, dès le soir même, de la plus attachante intimité.

Hélas! ce bonheur complet fut de courte durée. Deux nuits seulement se succédèrent, pleines d'enchantements. Le troisième jour, au matin, avant que les amants ne fussent levés, et comme ils se tenaient étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre, ne songeant qu'à se répéter mille choses tendres, tout-à-coup des pas lourds se firent entendre sur les marches de l'escalier. Une voix forte retentit, interrogeant l'hôtelier d'un ton de maître. La femme parut saisie d'une terreur affreuse. « Nous sommes perdus! murmura-t-elle; c'est mon mari qui revient! » Au même instant, la porte s'ouvrait; un grand gaillard à mine sombre apparaissait et, quelque précipitation que mît le mandarin à s'esquiver, il ne pouvait éviter d'être aperçu. Le grand gaillard, sans demander d'explication, avait saisi la femme par les cheveux, vomissait bruyamment un flot d'injures et levait ses gros poings, pareils à des assommoirs.

L'amant surpris, éperdu, à peine couvert, n'avait fait que traverser son propre logis et s'était sauvé par l'autre issue. Explorant alors la chambre abandonnée, le mari offensé s'empara de tout ce qu'elle contenait : effets, bijoux, malles, coffres, valises, et avec ses propres bagages, il chargea ceux du fugitif sur les épaules des nombreux porteurs qu'il avait amenés. Lui-même, poursuivant son rôle de mari furieux afin de détourner les soupçons qui auraient pu naître, injuriait et feignait de frapper sa femme, en opérant sa retraite par le pont de Kiun-tsiang, ainsi qu'il a été dit. En réalité, la femme, le mari, l'hôtelier et le garçon d'hôtel n'étaient, tous ensemble, qu'une association de voleurs.

Ayant écouté le rapport qui lui était fait, le président Hiang s'étonna de l'aveuglement de la victime et déplora ces pièges détestables si habilement machinés. Dans la suite, il racontait volontiers cette aventure dont lui-même avait constaté la vérité ; mais, en résumé, ce n'était là qu'une aventure pour rire. Si ce galant mandarin perdit ses bagages, il récolta du moins, par compensation, quelques impres-

sions agréables. Ce qui fera réfléchir davantage, c'est l'histoire non moins vraie d'un autre infortuné jeune homme plus aveugle encore que celui-ci et qui, sans avoir goûté la moindre douceur, vit sa carrière brisée, en même temps qu'il était dépouillé de tout son avoir.

> **Chacun reçoit en ce monde, la part de volupté que sa destinée lui assigne.**
> **Pourquoi envier follement ce qui est tombé dans la part du voisin?**
> **Contentez-vous du riz préparé dans votre maison ;**
> **Vous n'aurez pas de tourments, et vous ne perdrez pas votre argent.**

Tout jeune encore, Ou-yo, natif du Tao-tcheou, avait obtenu dans les grades littéraires un avancement rapide. Sa famille était riche; il avait habité le Midi; il y avait amassé, en grande quantité, des perles, des plumes, des parfums, de l'ivoire et autres marchandises précieuses qu'il transportait avec lui, désirant se voir pourvu d'un bon poste et pouvoir, au besoin, distribuer de beaux présents. Le ministre de l'intérieur lui ayant promis de le présenter à l'Empereur, il était descendu à

Lin-ngan, dans l'hôtel de la Rivière-Claire, attendant qu'on l'appelât. Chaque jour il se promenait; il visitait les maisons de plaisir et se faisait remarquer par son élégance naturelle, comme par la somptuosité de ses habits.

En face de l'hôtel de la Rivière-Claire, il y avait une petite maison dont un store vert fermait l'entrée. Derrière ce store vert, une femme se tenait constamment, regardant sans être vue, à travers l'obstacle transparent. Ce manège attira l'attention du jeune homme et bientôt l'absorba du matin au soir. Quelquefois il entendait une voix douce qui parlait à l'intérieur; quelquefois il voyait passer sous le store un petit pied d'une exquise gentillesse. Il eût bien voulu connaître le visage de la dame à qui ce pied appartenait; il était bien tenté d'écarter doucement le rideau, mais ce n'était pas dans les choses possibles. Parfois, la voix douce chantait; souvent elle revenait à ce refrain :

Les filaments du saule s'agitent caressés par le vent;
Celui qui les regarde en subit l'influence; il s'émeut et [s'agite à son tour.

Ou-yo jugea que le retour fréquent de ce refrain décelait une intention marquée. Il en eut un vif sentiment de joie. « Voilà, pensa-t-il, une personne fine et très aimable. Assurément elle doit être jolie. Quelle privation de ne pas la voir ! » Son cœur était attaqué et, peu à peu, sa tête se montait.

Un jour que, selon l'habitude prise, il s'était assis à la porte de son hôtel, regardant stupidement le store vert de la maison qui faisait face, il vint à passer un marchand d'oranges, de ceux qui pour leur commerce tiennent des jeux de hasard. Enchanté de cette occasion de se donner une contenance, il arrêta le marchand et se mit à jouer, à deux sapèques le coup. Le marchand comptait les coups, debout près de son panier d'oranges, tandis que, préoccupé de tout autre chose que de son jeu, le mandarin distrait jetait machinalement les dés, sans jamais rien gagner. Cet exercice ayant duré pendant plus d'une heure, il se trouva qu'il devait 10.000 sapèques et que pas un quartier du fruit convoité n'était entré dans sa bouche. Sortant alors de sa rêverie, il ne laissa pas de regretter tant d'argent si sotte-

ment perdu, et d'en témoigner sa mauvaise humeur par quelques paroles. Comme le marchand le pressait de risquer encore un ou deux coups pour se rattraper et comme il était hésitant sur ce qu'il allait faire, il vit s'avancer un jeune garçon d'une charmante figure et d'une physionomie intelligente, qui tenait une boîte entre ses mains. Le jeune garçon l'aborda, le pria d'entrer avec lui dans l'hôtel, afin d'éviter les témoins gênants, et lui remit ce qu'il apportait en disant :

— Je suis chargé par ma maîtresse d'offrir ceci au mandarin.

Ne comprenant rien à ce message et pensant qu'il y avait erreur, Ou-yo ouvrit tout d'abord la boîte pour savoir ce qu'elle contenait. Or c'était une douzaine d'oranges de Jong-kia, fines et savoureuses entre toutes.

— Qui est ta maîtresse ? demanda-t-il. Suis-je donc connu d'elle ? Pourquoi m'envoie-t-elle cela ?

— Ma maîtresse est la femme du mandarin Tchao, qui habite en face d'ici, répondit le messager en indiquant du doigt la maison située de l'autre côté de la rue. A travers le

store, elle a vu Votre Seigneurie jouer aux oranges, perdre beaucoup d'argent sans en gagner une seule, et marquer un dépit dont elle prenait sincèrement sa part. Alors elle a mis ces fruits dans une boîte, regrettant seulement de ne pas en avoir davantage et désirant que Votre Seigneurie ne se moque pas d'un si mince présent.

— Je suis très touché d'une pareille attention ; tu ne manqueras pas de remercier beaucoup pour moi ta maîtresse. Le mandarin Tchao est-il ici ?

— Le mandarin, mon maître, est allé à Kien-kang, pour rendre visite à des parents. Il est parti depuis deux mois, et nous ignorons quand il reviendra.

Cette réponse impressionna Ou-yo très agréablement. La femme bien disposée, le mari absent, vraiment l'occasion était belle ; il fallait en profiter. Passant dans sa chambre à coucher, il y serra les oranges ; puis il tira de ses coffres deux pièces de belle soie et les remit au messager, avec une gratification très large et la recommandation de transmettre ses remerciements.

— Tu diras à ta maîtresse que je voudrais avoir quelque chose de mieux à lui offrir que ces soieries grossières, en retour de son gracieux envoi ; mais que, si elle daigne seulement y voir le témoignage de l'intérêt que je lui porte et les accepter avec un bon sourire, j'en serai profondément reconnaissant.

Le jeune garçon traversa la rue, puis revint au bout de quelques instants. Il rapportait les deux pièces de soie.

— Ma maîtresse adresse au mandarin ses meilleurs compliments, dit-il ; mais elle juge qu'une douzaine d'oranges sont trop peu de chose pour motiver un tel cadeau.

Si ta maîtresse refuse d'agréer ce petit hommage, c'est pour me tuer de confusion et, dans ce cas, je n'oserais moi-même garder les oranges que j'ai reçues. Va lui répéter mes paroles et certainement elle acceptera.

Cette fois, le jeune serviteur ne revint pas, ce qui montrait que les scrupules de la mandarine étaient levés ; mais, le lendemain matin, il reparut porteur de plusieurs vases contenant des légumes frais très délicatement préparés.

— Ma maîtresse, dit-il, ne sait comment reconnaître l'excessive libéralité du mandarin. Elle a pensé que peut-être, dans l'hôtel, on ne lui sert pas des légumes qui soient à son goût, et elle a préparé ceux-ci de ses propres mains, espérant qu'ils lui feront plaisir.

Une si grande amabilité transporta Ou-yo de joie. Evidemment la dame était loin de se montrer indifférente. Quant à ce garçon, qui semblait avoir toute sa confiance, il fallait, par tous les moyens s'en faire un ami ; ce serait un puissant auxiliaire. Vite le jeune mandarin ordonna qu'on servît des viandes, du poisson, des fruits, du vin chaud et il invita le porteur des messages à se mettre à table à côté de lui.

— Je ne suis qu'un petit domestique de la famille Tchao ; comment oserais-je m'asseoir à côté d'un mandarin ?

— Mon frère cadet, tu as la confiance de la noble dame que tu sers. On doit te traiter en conséquence. Allons, bois hardiment, insista Ou-yo.

Après s'être un peu défendu, le jouvenceau obéit et but deux ou trois tasses ; mais déjà son visage s'empourprait et, manifestant la

crainte d'être congédié s'il avait le malheur de rentrer ivre, il quitta la table précipitamment. Ou-yo ne le laissa point partir sans lui remettre encore un joli choix de perles, plumes et fleurs artificielles pour la noble dame, ainsi qu'une nouvelle gratification pour le messager.

A quelques jours de là, ce messager plein de bon vouloir revint chez celui qui l'avait si bien traité, comme attiré par le seul plaisir de lui rendre visite et de le remercier de sa générosité. Le poursuivant l'accueillit avec empressement, ne manqua pas de lui offrir à boire et saisit cette occasion de le faire parler.

— Mon bon frère cadet, j'ai une question à t'adresser. Quel âge a ta maîtresse ?

— Elle aura vingt-trois ans à la fin de cette année. Elle est la seconde femme de mon maître.

— Et de sa beauté, que m'en diras-tu ?

— Quelle question vous me faites ! murmura le serviteur en baissant la tête. Personne, heureusement, ne l'a entendue. Que vous importe de savoir cela ?

— Il n'y a personne ici pour nous entendre; cela est certain. Nous pouvons parler sans

crainte. J'ai offert à ta maîtresse quelques présents; elle a eu pour moi quelques attentions. Il est tout naturel que je désire savoir comment elle est.

— Eh bien, sachez donc que ma noble maîtresse est la plus parfaite beauté qui existe dans ce monde. Je crois qu'elle doit être de la famille céleste des immortels, car je ne connais pas de figure comparable à la sienne, si ce n'est dans les peintures qui représentent des fées.

— Mon bon frère cadet, je voudrais bien la voir une fois.

— Écoutez, ce n'est pas impossible. Demain, tenez-vous en observation à l'heure où elle a coutume de se placer derrière le store. J'en aurai, par avance, dénoué les attaches. Dès qu'elle s'appuiera contre le store, elle le fera tomber et, avant qu'elle ait le temps de se retirer, vous la verrez tout à votre aise. N'est-ce pas là une bonne idée ?

— L'idée est bonne; mais ce n'est pas ainsi que je voudrais la voir,

— Et comment donc voudriez-vous la voir ?

— Je voudrais la voir chez elle, la saluer,

la remercier d'avoir fait attention à moi. Voilà quel serait mon vœu.

— Ah! pour cela, je ne sais pas si nous aurons son consentement. Je ne puis rien vous promettre, si ce n'est de lui répéter vos paroles et ensuite de vous dire ce qu'elle aura répondu.

— Eh bien! conclut Ou-yo, ne manque pas de me rapporter la réponse.

Et il mit une once d'argent dans la main de l'ambassadeur.

Deux jours s'écoulèrent. L'ambassadeur revint, et la réponse fut celle-ci :

— Une simple visite ne serait pas chose d'importance, si l'on était parents ou seulement d'anciens amis; mais de voisin à voisine, entrer subitement en relations sans autre prétexte que celui d'avoir échangé quelques cadeaux, cela pourrait exciter les méchantes langues. Voilà ce que la dame a dit.

— S'il ne faut qu'un bon prétexte, nous en avons un excellent, s'écria le jeune mandarin, après un instant de réflexion. J'arrive du Kouang-tong, le pays qui produit les plus

charmants objets à l'usage des dames. J'en rapporte un grand choix que je serai charmé de mettre sous les yeux de ma belle voisine et qu'elle aura certainement du plaisir à voir. Est-il un meilleur prétexte que celui-là ?

— En effet, il me semble que tout s'arrangerait très bien ainsi. Attendez que nous sachions si ce projet a l'approbation de ma maîtresse. Je vais immédiatement la consulter.

La noble dame, consultée, voulut bien accorder son adhésion, en la formulant toutefois de la sorte :

— Je recevrai le mandarin dans la grande salle; mais la visite sera très courte. Il ne devra pas chercher à la prolonger.

— Assurément, rien de plus juste, s'écria gaiement le jeune homme. Est-ce que j'aurais la prétention de m'implanter dans la maison, comme cela, tout de suite, dès la première fois que j'y serais reçu ? Non, non, je sais bien que cela serait contraire aux rites.

— Ne riez pas ainsi, dit l'intermédiaire officieux qui souriait lui-même, et venez vite avec moi.

Ou-yo ne demandait qu'à le suivre. Il ra-

massa quantité d'objets précieux qu'il mit dans une enveloppe de taffetas rouge. Il soigna un peu sa toilette, et bientôt il eut franchi les portes de la maison Tchao. Le serviteur zélé court annoncer sa présence. Un store se soulève et la noble dame apparaît.

> Des habits d'une suprême élégance, une ceinture flottante, un maintien grave; distinction parfaite, figure charmante et jeunesse en fleur. La souplesse et la légèreté d'un nuage qui marche. Rien d'affecté, rien de maniéré, et cependant cette grâce provocante qui captive le regard et qui allume le désir.

Le jeune mandarin tressaillit à la vue d'une si ravissante personne. Il s'avança rapidement au-devant d'elle et l'aborda par quelques mots de compliment.

— Combien je suis reconnaissant des marques d'intérêt que Madame a daigné m'accorder! Je voudrais savoir le lui dire; mais les remerciements qui partent du cœur sont difficiles à exprimer.

— Vous me rendez confuse! Vous me rendez confuse! répétait la belle dame à demi-voix.

— J'ai appris que madame serait désireuse

de renouveler ses parures[1], poursuivit Ou-yo, qui se conformait au prétexte convenu et qui tirait de sa manche l'enveloppe de taffetas rouge. J'en apporte ici de plusieurs sortes, entre lesquelles il se trouvera peut-être quelques objets de son goût.

En même temps qu'il prononçait ce petit discours, Ou-yo présentait l'enveloppe, espérant que la dame tendrait la main pour la recevoir ; mais se tenant toute droite, sans faire un mouvement, elle appela son jeune serviteur afin qu'il remplît ce soin-là lui-même.

— Permettez-moi d'examiner à loisir, ensuite nous conviendrons des prix, dit-elle simplement ; et aussitôt elle se retira, regagnant l'appartement intérieur.

Ou-yo avait demandé qu'il lui fût permis de contempler une fois sa belle voisine ; il venait d'obtenir ce qu'il avait souhaité, mais il n'avait pu placer un seul mot de ceux qu'il eût voulut faire entendre. Il demeurait saisi,

1. Le terme littéral est *précieux*, expression qui désigne à la fois toute sorte d'objets de prix pour la parure : perles, plumes, éventails, soieries, etc.

pétrifié, ne sachant que penser d'un pareil accueil. Rentré dans son logis, les yeux encore éblouis de tant de charmes, ses réflexions devinrent amères. « Avant de l'avoir vue, se disait-il, j'étais encore maître de moi. A présent que je l'ai vue, je suis anéanti. » Avec plus d'ardeur que jamais, il pressa le garçon complaisant de lui ménager promptement de nouvelles entrées. Le prétexte des marchandises précieuses à montrer n'était plus nécessaire. Cinq ou six fois, la faveur qu'il sollicitait lui fut accordée ; mais il devait se contenter d'échanger quelques salutations accompagnées de paroles banales. La dame gardait sa gravité ; impossible d'amener un sourire encourageant sur ses lèvres et de faire prendre à la conversation le ton qu'il eût désiré. Cette situation devenait cruelle pour un homme dont le cœur et les sens étaient de plus en plus captivés.

Ou-Yo avait eu jadis des relations avec une courtisane appelée Ting si-si, qui était vraiment jolie et très séduisante. Depuis qu'il s'était affolé de la mandarine Tchao, il avait mis la courtisane derrière son cerveau et avait

cessé de la voir. Ting si-si chargea deux amis de lui ramener le fugitif, ce n'était pas chose facile, car ayant l'esprit tourné d'un autre côté, il refusait de se laisser entraîner. Les mandataires toutefois furent tenaces et finirent par s'acquitter de leur mandat. Ting si-si fit un accueil très aimable à l'amant des jours passés. Elle voulut célébrer son retour par un dîner joyeux; comme il se montrait distrait et presqu'indifférent à ses avances, elle chanta pour le plaisanter cette vieille chanson[1] où il est dit:

« Vaurien tu m'aimais. Aujourd'hui, pourquoi me délaisser? Oublies-tu tant de belles paroles, que jadis tu prodiguais pour m'attirer à toi? Et après m'avoir attirée, après m'avoir abandonnée, sur qui reportes-tu ton affection? Des hommes changeants comme toi, il n'en manque pas; mais à leur tour, ces hommes changeants se voient abandonnés. »

Ou-yo demeurait taciturne. Sans cesse présente à sa pensée, l'image de l'incomparable mandarine l'empêchait de rendre justice aux charmes de Ting si-si; son visage attristé ne se déridait pas. A la fin, cependant, il fallut bien qu'il payât de quelques soins tant de gra-

1. Cette chanson n'est pas en vers; mais en prose rimée.

cieuses avances ; il accepta l'hospitalité de la nuit.

L'heure du sommeil étant venue, et comme il avait posé sa tête sur l'oreiller pour dormir, il vit arriver le jeune serviteur de la famille Tchao, disant : « La mandarine invite Votre Seigneurie à se rendre auprès d'elle. » Ou-yo n'attendit pas que cette invitation lui fût répétée. Il se leva précipitamment, s'habilla en toute hâte et s'élança à la suite du messager, qui le conduisit à la chambre à coucher de sa maîtresse. L'amoureux trouva la dame sans défense, étendue sur son lit dans un déshabillé qui laissait voir toutes les perfections d'un corps aussi blanc que la neige. Enivré de joie, ne se possédant plus, il fit pour s'approcher d'elle un violent effort de volonté qui le réveilla à moitié, mais non pas tout à fait, si bien qu'apercevant Ting si-si à ses côtés, il crut que c'était la mandarine et la saisit dans ses bras avec une ardeur inexprimable. Celle-ci poussa un petit cri et proféra quelques paroles d'étonnement qui achevèrent d'arracher le dormeur à son rêve. Elle voulut se faire expliquer la cause de ce transport soudain.

Il répondit, en riant, par de vains compliments de galanterie et, dès que parut le jour, il se retira. Il ne songeait plus qu'à sa belle voisine; c'était une obsession de tous les instants.

Un matin, le jeune serviteur des Tchao se présente et lui dit :

— J'ai à faire à Votre Seigneurie une communication importante. C'est demain le jour de la naissance de ma maîtresse. Comme vous êtes en galanterie avec elle, il faut préparer quelques cadeaux pour la fêter et pour qu'elle sente bien que votre affection va toujours grandissant.

— Bon frère cadet, je te remercie d'être venu m'annoncer cet anniversaire ; c'est une précieuse occasion à saisir. Vite, il enveloppa soigneusement deux pièces de belles soieries; il fit acheter des fruits de primeur, des poulets et différents comestibles cuits, de chacun un plateau. Il ajouta un cruchon de vin. Il disposa en outre, tout un ensemble de jolis objets et chargea son petit domestique de porter, avec le garçon d'hôtel, provisions et cadeaux chez la mandarine, en annonçant que le lendemain il irait lui-même porter ses félicitations.

Deux messages de la belle dame se succédèrent bientôt. Elle repoussait d'abord les présents de son adorateur ; ensuite elle se décidait à les accepter.

Le jour suivant, le galant mandarin soigna beaucoup sa toilette. Il se rendit chez la dame Tchao et la fit prier instamment de sortir de l'appartement intérieur, afin qu'il pût la saluer à l'occasion de sa fête. La dame ne repoussa point cette prière ; à pas comptés et habillée avec plus de coquetterie que jamais, elle arriva dans la salle des hôtes. Ou-yo salua très respectueusement ; la dame salua d'une manière enjouée, en disant :

— Mon petit jour de naissance, comment mérite-t-il qu'on y fasse attention et que le mandarin m'offre pour le fêter de si grands cadeaux ?

— Un voyageur ne porte avec lui que fort peu de choses. Ces objets sont, au contraire, indignes de vous être offerts et vos remerciements me remplissent de confusion.

La dame, en ce moment, se tournant vers son jeune domestique, le prévint qu'elle retenait le mandarin à dîner, afin de célébrer avec

lui son jour de naissance, ce qui transporta l'amoureux, par la perspective d'autres faveurs dont celle-là devrait être suivie; mais une surprise le rejeta presque aussitôt dans le doute perplexe ; à peine la dame avait-elle prononcé ces paroles, qu'elle avait regagné son appartement privé. Il eut des mouvements pareils à ceux de la fourmi des terres chaudes, qui tourne en rond sans prendre aucune direction. Quelles intentions pouvait avoir cette femme insaisissable ? Savait-elle bien elle-même ce qu'elle voulait accorder ou refuser ? Il s'assit à demi hébété, les yeux fixés sur la porte par laquelle elle avait disparu.

Au bout de quelques instants, des serviteurs apportèrent une table et le familier une boîte, contenant du vin et des fruits qu'il disposa comme il faut. Il approcha un siège et l'offrit à l'hôte de la maison.

— Vais-je donc rester seul ? demanda celui-ci en baissant la voix.

A voix basse aussi, le familier répondit :

— Tout-à-l'heure, la mandarine va venir ?

Ou-yo refusa de s'asseoir. Il se prome-

nait à pas saccadés, quand il entendit à son oreille : « la mandarine arrive, » et en effet la mandarine s'avançait, tenant de ses deux mains un plateau garni de tasses. Elle fit asseoir le jeune homme devant la table, le salua et lui dit :

— Mon mari n'est pas encore de retour. Il n'est personne ici pour présider à ce repas d'anniversaire. Ne prendrez-vous pas une mauvaise opinion de moi, en voyant que je brave les convenances afin de vous tenir compagnie ?

Ou-yo s'écria qu'on le comblait. Il s'empara d'une tasse qu'il présenta galamment à la dame. Tous deux s'assirent devant le couvert mis. Il y eut un moment durant lequel les regards seuls parlèrent ; puis, dans un langage passionné, l'amoureux s'efforça de gagner sa cause. La dame paraissait l'écouter avec plaisir et, cependant, trouvait le moyen de garder un extérieur sérieux. Elle l'invitait à boire, mais sans laisser échapper une parole qui ne fût mesurée, si bien que peu à peu il perdit sa verve et en revint à n'avoir plus que l'éloquence des yeux.

Quand les tasses eurent
vidées un nombre de fois
tout-à-coup, se leva de table
— Que le mandarin ne
qu'il continue de me fêter
l'absence de mon mari, je
venablement prolonger ce tête
darin me permettra de me
Le jeune homme fut tenté
pour la saisir ; mais il compr
se laisserait pas violenter. Il
grin de la voir rentrer dans
intérieur, sans qu'il lui fût pos
nir. Comme il demeurait atter
traite inattendue, il entendit enc
dame qui recommandait au ser
de verser du vin, et il s'aperçut
lier buvait lui-même à longs
liberté. Il le chargea de renouvel
ciements à la mandarine et d'
ne manquerait pas de revenir
se retira doucement, traversa
monta dans sa chambre. Un joli
sucre lui avait passé sous le
lèvres n'avaient pu en savourer

[illegible] Leur [illegible] versaient les [illegible] nes. [illegible] comme les [illegible]

[illegible]

[illegible] les barbares du midi, qui régnaient sur [illegible] toutes les [illegible] des autres.

Quand les tasses eurent été remplies et vidées un nombre de fois suffisant, la dame, tout-à-coup, se leva de table et dit :

— Que le mandarin ne se dérange pas ; qu'il continue de me fêter. Pour moi, en l'absence de mon mari, je ne saurais convenablement prolonger ce tête à tête. Le mandarin me permettra de me retirer.

Le jeune homme fut tenté d'ouvrir les bras pour la saisir ; mais il comprit bien qu'elle ne se laisserait pas violenter. Il eut donc le chagrin de la voir rentrer dans l'appartement intérieur, sans qu'il lui fût possible de la retenir. Comme il demeurait atterré par cette retraite inattendue, il entendit encore la voix de la dame qui recommandait au serviteur familier de verser du vin, et il s'aperçut que ce familier buvait lui-même à longs traits en toute liberté. Il le chargea de renouveler ses remerciements à la mandarine et d'annoncer qu'il ne manquerait pas de revenir la voir ; puis il se retira doucement, traversa la rue et remonta dans sa chambre. Un joli morceau de sucre lui avait passé sous le nez, mais ses lèvres n'avaient pu en savourer la douceur;

vraiment sa tristesse était légitime. Une vieille chanson l'a dépeinte :

> Dans une vie antérieure, cette belle personne lui était déjà, sans doute, apparue. Deux ou trois parties d'affection avaient déjà germé. Quelle bonne et charmante préparation ! Plusieurs fois on se voit, on se recherche, on se retrouve. Les yeux sont captivés; mais il faut s'en tenir aux regards. Le sucre est sous le nez ; mais le sucre est fait pour les lèvres, et les lèvres n'y peuvent toucher. Quel amoureux passionné subirait, sans défaillir, une pareille épreuve ! Des combats furieux se livrent dans son âme ; son âme est éperdue ; tout son être est anéanti [1].

Ou-yo passa la nuit en réflexions très laborieuses. Si je lui suis indifférent, se disait-il, si elle ne doit rien m'accorder, pourquoi ces entrevues réitérées ? Pourquoi me retenir et me faire un accueil encourageant ? Mais si j'ai vraiment quelque chose à espérer, comment ses yeux ne me le laissent-ils pas entendre d'une façon plus claire ? Enfin, quel est son but, en agissant ainsi vis-à-vis de moi ? Puisqu'elle a coutume de chanter des vers, lorsqu'elle se tient derrière le store, je

1. Cette chanson est en prose rimée. J'en ai rendu quelques passages par des équivalences, afin d'éviter, sur la valeur relative de plusieurs expressions, un commentaire fatigant.



pense qu'à d'autres mérites elle joint celui d'être lettrée. Essayons de lui parler en vers et de voir ce qu'elle répondra. Il prit donc le pinceau, à son lever, et après avoir mis dix perles d'Orient dans une boîte en bois de sandal, sur une feuille de papier à fleurs il écrivit les vers suivants.

Mes peines de cœur se prolongent cruellement; je désire [les exposer à la mandarine ;
Ces perles de l'Océan seront le symbole des sentiments que [je voudrais lui exprimer.
La mandarine a daigné m'envoyer, une fois, des oranges [jaunes ;
Mais elles n'ont pu calmer la soif brûlante dont je suis [dévoré.

Ces vers allèrent rejoindre les perles dans le coffret de bois odorant. Le mandarin enferma le tout sous une enveloppe de papier fin soigneusement cachetée, puis il envoya chercher l'intermédiaire habituel et, le chargeant de porter ce nouveau message au plus vite :

— Tu feras pour moi beaucoup de compliments à ta maîtresse, lui dit-il. Hier, elle m'a bien traité. Je lui offre quelques petites perles,

pour ajouter à ses parures. C'est un bien faible témoignage de mes grands remerciements.

— A l'instant je m'acquitte de la commission.

— Cette boîte renferme aussi quelque chose d'écrit. Il faut que la mandarine l'ouvre elle-même et que rien n'échappe à ses yeux.

— Ne suis-je pas la cameriste à qui l'on peut se fier, dit le jeune garçon en riant, la confidente qui transmet fidèlement lettres et messages?

— Mon bon frère cadet, porte donc vite cela et, s'il m'est fait une réponse favorable, tu auras lieu de t'en féliciter.

— La mandarine s'entend parfaitement à composer des vers. Si vous lui en avez adressé, très certainement elle y répondra.

— Raison de plus pour avoir bien soin de ma commission.

— Soyez sans inquiétude. Inutile de m'en dire davantage.

Et l'obligeant serviteur s'éloigna pour revenir quelque temps après, annonçant qu'il était porteur d'une réponse. Une petite boîte bleue la renfermait.

Le jeune homme saisit la boîte avec empressement. Elle est scellée d'un cachet où des fleurs délicates sont figurées. Il l'ouvre, il en tire une enveloppe de papier soyeux renfermant deux mèches de cheveux noirs très fins, liées ensemble par ce double nœud qu'on appelle *le nœud des cœurs unis*. Une feuille d'élégant papier à lettre les accompagne, sur lequel sont écrits les vers suivants :

Je livre volontiers mes noirs cheveux aux ciseaux,
Craignant seulement qu'avec le temps leur éclat ne s'altère.
Par l'envoi de ce gage de ma sincérité,
J'espère calmer l'agitation de votre cœur.

Au-dessous des vers, en caractères finement tracés, on lisait encore :

Vos perles je vous les rends. Un poète des Tang a dit : « Est-ce donc avec des perles que l'on adoucit le chagrin de la solitude ? »

A la lecture de cette dernière ligne, l'amoureux tressaillit de joie et s'écria :

— Très bien ! je comprends tout ce que cela signifie. La mandarine est dans les meilleures intentions à mon égard.

— Quant à moi, je ne comprends guère, fit le messager. Je serais bien aise que cela me fût expliqué.

— La mandarine a coupé deux mèches de ses cheveux pour me les envoyer. Les vers qu'elle m'adresse expriment le désir d'attacher mon cœur. Pourrait-elle plus clairement manifester ses sentiments ?

— Si tels sont ses vrais sentiments, pourquoi donc refuse-t-elle vos perles ?

— Ah ! voilà. C'est à cause d'une vieille histoire à laquelle, justement, elle veut faire allusion.

— Quelle histoire ?

— L'empereur Ming-hoang, des Tang, étant devenu très épris de la belle Jang Kouei-fei, disgracia la favorite Mei-fei et la relégua dans le palais silencieux de Tchang-men. Cependant, il ne cessait de penser à elle. La crainte seule d'offenser Jang Kouei-fei l'empêchait d'aller la voir. En secret, il lui fit parvenir un coffret rempli de perles, que Mei-fei refusa de recevoir et qu'elle renvoya en y joignant une strophe dont les deux derniers vers étaient ceux-ci :

A Tchang-men, on ne songe pas à la toilette.
Est-ce avec des perles qu'on adoucit le chagrin de la solitude?

La mandarine aussi renvoie mes perles; mais elle cite les vers de Mei-fei. C'est me dire qu'on la néglige, que mes présents ne sont pas ce qu'elle souhaite et qu'elle veut que j'aille la consoler dans sa solitude.

— Si c'est là vraiment la réponse que je vousapporte, quelle récompense ne me devrez-vous pas?

— Je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Eh bien! alors, ces perles que refuse la mandarine, moi je les accepterais volontiers.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Le refus de ta maîtresse n'est peut-être pas définitif. Je te récompenserai d'une autre façon.

Et, laissant les perles dans la boîte, Ou-yo tira encore de ses coffres une longue épingle de tête en corne de rhinocéros, ainsi que deux porte-éventails en bois odorant de Hai-nan.

— Retourne vite offrir mes petits présents, continua-t-il; et remets en même temps ces nouveaux vers, qui les feront accepter.

Les vers disaient :

Ces perles qui vous reviennent, n'hésitez pas à les garder ;
Rendre des perles et verser des larmes, c'est une folie de [l'antiquité.
Quand on est entraîné l'un vers l'autre, quand on peut [prendre le plaisir,
Est-ce donc au temps d'avant le mariage qu'il faut penser ?

— A tout cela, dit encore le jeune garçon, je ne comprends absolument rien.

— Écoute donc, reprit l'improvisateur. La mandarine m'a cité des vers tirés des poésies des Tang ; à mon tour je fais allusion à ces deux vers du poète des Tang Tchang-si.

Seigneur, je vous rends ces perles brillantes ; mais deux [larmes sont dans mes yeux ;
Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore !

Seulement, je renverse le sens, en disant que si l'on a de l'inclination l'un pour l'autre, le mariage n'est pas un obstacle à opposer. Si ta maîtresse a de l'inclination pour moi, elle ne manquera pas de garder mes perles, et je serai fixé sur ses intentions.

— Je vois que vous êtes un homme expert en matière de galanterie, observa joyeusement l'émissaire, qui s'en retourna sur le champ.

Cette fois, il ne revint pas ; la dame se montrait plus accommodante ; l'amoureux était plein d'espoir ; d'un moment à l'autre le bonheur allait lui arriver. Il n'entendait plus parler de Ting si-si. Comme le mandarin qui se tient sur sa porte, dans l'attente des ordres de l'Empereur, il n'osait plus s'absenter une minute, de peur de manquer à l'appel.

Un soir, enfin, aux premières ombres de la nuit, le confident apparaît tout à coup, le sourire sur les lèvres. Il s'incline et prononce ces paroles magiques :

— La mandarine vous invite à vous rendre près d'elle.

— Jusqu'ici, c'était moi seul qui cherchais les moyens de la rencontrer, et maintenant c'est elle qui me recherche. La situation se dessine, pensa délicieusement Ou-yo.

— Où est ta maîtresse en ce moment ? Comment l'idée de m'envoyer chercher lui est-elle venue ? demanda-t-il, tout ému.

— Ma maîtresse est dans sa chambre. Comme elle achevait sa toilette, elle m'a fait appeler et m'a dit : « Le mandarin, notre voisin, t-il chez lui ? — Jamais il ne sort, ai-je ré-

pondu. — Eh bien ! donc, tu peux l'aller trouver et l'inviter, de ma part, à venir me voir dans ma chambre. Il ne faut pas de bruit là-dessus. » Voilà l'ordre qu'elle m'a donné.

— Aujourd'hui sera certes un grand jour, s'écria le jeune mandarin, exultant de joie.

— Vraiment, je le crois, appuya le messager. Il se produit des choses insolites ; ce n'est plus comme auparavant. Ce qui me préoccupe toutefois, c'est que chez nous le personnel est nombreux. Tant d'yeux et tant d'oreilles sont à craindre. Jusqu'ici tout s'est passé très correctement, rien de fâcheux n'a pu transpirer au dehors ; mais si vous devez entrer dans la chambre de madame, il sera bien difficile que nul ne le sache. Admettons qu'il y ait un scandale, pour vous et pour moi, cela pourrait entraîner de graves conséquences. Il ne faut pas s'aventurer légèrement

— Tu me conduiras toi-même, et j'entrerai sans être vu.

— Le proverbe dit : « Avec de l'argent, on trouve des diables pour tourner la meule. » Dans ce monde, qui est-ce qui n'aime pas l'argent ? Vous n'aurez qu'à en distribuer beaucoup

dans la maison. Je me chargerai d'arranger les choses, et chacun laissera faire. Vous entrerez et sortirez tout à votre aise. Celui-là même qui vous apercevrait n'en dirait mot.

— Tu es un garçon admirable, digne de figurer sur un piédestal. Tu m'as dit que tu me jugeais expert en matière de galanterie, et moi je te compare volontiers au vieux Fong-po-lo[1].

— Je vous sers de mon mieux; vous auriez tort de vous moquer de moi.

— Prends donc ces vingt taëls et fais-en toi-même la distribution, le mieux possible, entre les gens de la maison. Achetons tous les silences, et ce sera parfait.

— Vous pouvez compter sur mon zèle. Je vous quitte pour vous ouvrir la route. Aussitôt que mes mesures seront bien prises, je reviendrai et je vous guiderai.

Sans perdre un instant, le mandarin se mit à sa toilette. Il revêtit les habits les plus riches, les plus élégants, les plus à la mode. Il fit revivre Pan-ngan; vraiment on peut dire même qu'il surpassa Pan-ngan et qu'il égala

1. Un entremetteur renommé.

Song-yu[1]. Ensuite, il attendit impatiemment le signal de marcher à la victoire.

Chaque pièce de son costume s'harmonise dans un ensemble [merveilleux.
Il brûle de monter à la tour de Yang[2].
Il doit y rencontrer une immortelle du Ou-chan ;
Mais obtiendra-t-il le bonheur complet ?

Combien le temps lui paraissait long ! Enfin, l'intermédiaire est de retour.

— Serviteurs et servantes se sont laissé gagner, dit-il. La route est libre ; vous allez pénétrer tout droit jusqu'à la chambre de la mandarine. Personne ne vous arrêtera.

Le soupirant, ravi, arrange son bonnet, jette un coup d'œil à ses habits et suit l'introducteur, qui traverse avec lui la rue et, sans entrer dans la salle des hôtes, le conduit par un couloir à plusieurs circuits jusqu'à l'entrée de l'appartement intérieur. La mandarine se te-

1. Pan-ngan et Song-yu furent de jeunes lettrés célèbres par leur suprême élégance.

2. Allusion à de vieilles légendes. Le roi Siang-ouang, un des anciens souverains de la Chine, s'étant endormi sur le mont Yu-chan, aperçut en songe une femme d'une beauté surnaturelle. La tour de Yang était un lieu que visitaient les fées ou immortelles.

nait debout, très simplement vêtue, montrant un visage riant, accueillant, bien différent de celui des jours passés. Elle invita gracieusement Ou-yo à venir s'asseoir dans sa chambre, auprès d'elle. Une servante leva le store qui fermait la porte de communication. La dame passa la première, le visiteur ensuite. La chambre était magnifiquement ornée ; des brûle-parfums embaumaient l'air ; une table était chargée de vins et de mets délicats. En ce moment, l'amoureux perdit la sensation et crut que son âme s'envolait. Il voulut parler ; il ne put que proférer quelques paroles à voix basse, exprimant sa reconnaissance d'être traité avec tant de bonté.

— Vos témoignages d'affection persistante m'ont touchée, répondit la belle dame ; et, rien ne gênant ma liberté ce soir, j'ai souhaité de recevoir votre visite et de causer un peu avec vous.

— Je suis un voyageur qui parcourt les routes en solitaire ; et, vous-même, demeurez isolée dans votre maison ; des deux côtés c'est la tristesse. Je garde précieusement cette mèche de cheveux que vous m'avez donnée ;

quelle valeur n'a pas un objet qui a fait partie de votre ravissante personne ! Aujourd'hui j'arrive à votre appel ; cette gracieuse réception m'enchante, cette table si bien servie est d'une attention charmante ; mais où j'ai placé mes espérances, ce n'est ni dans le boire, ni dans le manger.

— Laissons les paroles oiseuses. Asseyez-vous et videz quelques tasses, répliqua la mandarine en souriant.

Le jeune homme s'inclina. Les servantes versèrent du vin chaud ; la dame fit honneur à son hôte en buvant avec lui. Quand le galant mandarin fut sous l'influence de trois tasses, il sentit s'allumer en lui un furieux entrain qui lui montait des pieds à la tête. Il ne pouvait plus se contenir ; son visage rougissait et pâlissait tour à tour ; ses mains avaient des fourmillements et devenaient dangereuses. Les suivantes s'étaient éloignées, il passa du côté où la dame était assise, se mit à genoux devant elle, lui déclara qu'il se mourait et la supplia de lui sauver la vie. La dame se pencha, tendit sa main et le fit relever.

— Un peu moins de hâte, dit-elle ; moi

aussi, j'ai de bonnes intentions. Dès le jour où je vous vis jouer aux oranges, un vif sentiment d'attraction vers vous s'est éveillé en moi. Les rites et mes devoirs m'ont d'abord retenue ; mais l'affection a grandi et le désir m'est venu, difficile à réfréner, de vous avoir près de moi dans le silence de la nuit. J'ai surmonté mes scrupules, j'ai écarté les obstacles ; assurément, si je vous reçois ici, ce n'est pas pour que vous vous en retourniez le cœur triste. Attendez seulement que les servantes aient regagné leurs chambres, et je ne vous refuserai plus rien.

— Bien-aimée ! s'écria l'amoureux passionné, puisque vous avez résolu de me rendre heureux, donnez-moi le bonheur sans plus attendre. Vous ferez-là une excellente action. Attendre davantage, vraiment, je ne le puis pas.

— Quelle impatience ! s'écria la belle dame à son tour. Allons, qu'on desserve promptement !

Les servantes se hâtèrent ; mais à peine avaient-elles commencé à débarrasser la table qu'on entendit au dehors un bruit de voix et de hennissements qui se rapprochait peu à

peu. Ou-yo était dans un tel état d'exaltation que, tout en percevant vaguement ce bruit extraordinaire, il ne songeait guère à s'en préoccuper. Tout à coup une servante accourt en criant : « Le mandarin arrive ! Le mandarin est de retour » ! La dame montre un visage atterré. « Que faire ? que faire ? » murmure-t-elle, d'une voix étranglée. Elle aide précipitamment les servantes à remettre tout en ordre; puis, saisissant le bras de son jeune compagnon qui, après être demeuré quelques instants impassible, cherchait des yeux une issue pour s'échapper :

— Sortir d'ici est impossible. Cachez-vous là, sous le lit, et ne bougez pas.

Ou-yo eût préféré de beaucoup quitter la place ; mais il ne connaissait ni les portes, ni les dégagements de la maison, ce qui l'exposait à rencontrer les gens face à face. Ayant sondé vainement du regard tous les coins de la chambre sans découvrir un meilleur refuge, il prit le parti de se glisser sous le lit, malgré la poussière. Plein de rage, mesurant sa respiration de crainte qu'elle ne fût entendue, anxieux de ce qui allait advenir,

du fond de sa sombre cachette, il pouvait tout observer. Il vit entrer à grands pas le mandarin Tchao et ne perdit rien de l'interrogatoire que ce personnage fit subir immédiatement à sa femme.

— Durant ma longue absence, ne s'est-il rien passé dans cette maison ?

— Dans la maison... maison..., il ne s'est rien passé d'extraordinaire. Comment, toi... toi... arrives-tu aujourd'hui sans être annoncé ? balbutia la femme, affreusement troublée.

— S'il ne s'est rien passé d'extraordinaire, pourquoi ma vue cause-t-elle autant d'agitation ? Que signifie ce trouble et ces paroles embarrassées ?

La femme proteste, sans dissimuler son effroi. Le mari se tourne vers les suivantes ; il les interroge sévèrement. Elles disent comme leur maîtresse ; comme leur maîtresse aussi, elles se montrent tremblantes et interloquées. Ou-yo eût bien voulu répondre pour elles toutes ; mais pouvait-il paraître après s'être caché sous le lit ?

Pensif durant quelques instants, le mandarin Tchao se contentait de murmurer : « Étrange !

étrange ! » La dame avait repris un peu de son sang-froid. Songeant à feindre l'assurance, elle-même entama de nouveau la conversation :

— Quelle distance as-tu parcourue aujourd'hui ? comment arrives-tu si tard ?

— Absent depuis bien longtemps, je n'étais pas sans inquiétude. J'avais hâte de revenir ici. Une affaire m'appelant à Ou-tcheou, j'en ai profité pour te faire une visite. Demain matin, à la cinquième veille, je reprendrai ma route et je traverserai le fleuve.

En entendant cela, Ou-yo passa subitement de la frayeur à la joie. Il n'avait qu'à prendre patience. « J'aurais eu tort de m'enfuir, pensa-t-il ; il était dans ma destinée de mener à bien cette aventure. »

La dame poursuivit :

— As-tu dîné ?

— Oui, j'ai dîné sur le bateau ; mais ce qu'il me faut, c'est un bassin d'eau chaude, afin de me laver les pieds.

L'ordre est transmis aux servantes, qui vont chauffer de l'eau à la cuisine et qui la versent dans le bassin. Le mari ôte sa robe de des-

sus, s'assied, prend son bain de pied fort à l'aise et répand beaucoup d'eau sur le sol. Ce sol, en terre battue, était inégal. Le lit se trouvait placé du côté de la pente; l'eau y descendait tout droit. Dans un premier moment de vive émotion, le galant surpris s'était caché sous le lit sans avoir souci de la poussière; quand il vit l'eau couler vers lui, la crainte que ses habits ne fussent souillés lui fit oublier la prudence; il arrangea et serra ses manches. Il y eut un petit bruit de soie froissée, impossible à éviter.

— Quel est ce bruit singulier qu'on entend là-dessous? dit le mandarin Tchao. Serait-ce un serpent, un rat, ou quelque autre animal?

Et, s'étant promptement essuyé les pieds, armé d'un flambeau, il se pencha pour regarder sous le lit.

Ce fut comme :

Pa-ouang faisant son entrée dans Kai-sin;
Tchang-fei arrivant au pont de Pa-lin[1].

1. Allusion à deux surprises de guerre, durant la période du *San-koué*, ou des trois royaumes, au IIIe siècle de notre ère.

— Quelle espèce d'individu s'est fourré là-dessous ?

— C'est peut-être un voleur, hasarda la femme.

— Où voit-on des voleurs si bien habillés ? cria le mandarin Tchao, en tirant Ou-yo de sa retraite. J'avais bien remarqué que mon retour causait du trouble. On nourrissait ici l'adultère. A peine étais-je absent que le déshonneur s'introduisait dans ma maison !

Aussitôt, il donna un soufflet à sa femme, et la femme se mit à pleurer. Puis, il appela tous ses gens, y compris le jeune confident des amours coupables, qui ne put se dispenser d'accourir avec les autres serviteurs.

— Qu'on m'attache cet homme, les quatre membres liés ensemble ! ordonne le mari furieux. On le suspendra dans la pièce à côté, en attendant le jour. Demain, nous le conduirons au prétoire de Lin-ngan-fou, afin qu'il soit interrogé.

Tout en donnant cet ordre, il saisissait une corde ; il attachait lui-même les mains de la jeune femme, qu'il accablait de reproches, et qui redoublait de sanglots sans risquer une seule parole.

— Qu'on chauffe du vin et qu'on m'en apporte. Je veux boire pour chasser mon chagrin.

Serviteurs et servantes s'empressent d'obéir. Le vin est chauffé et présenté. Le mandarin Tchao en remplit un grand bol et commence à boire, sans interrompre ses malédictions. Ensuite il prend le pinceau et prépare un acte d'accusation, tout en avalant de nombreuses rasades, si bien qu'il finit par s'endormir très doucement.

La jeune femme en profite pour parler à voix basse au malheureux qu'on avait garroté.

— C'est moi qui suis la cause du malheur qui vous arrive. C'est ainsi que j'aurai payé votre affection; mais qui pouvait prévoir une pareille surprise? Si l'on nous conduit devant le juge, nous ne nous en trouverons bien ni l'un, ni l'autre. Voilà une pénible situation!

— Je n'ai obtenu qu'une bien petite partie des faveurs que j'ambitionnais! soupira l'amoureux. Je n'en suis pas moins reconnaissant du bon vouloir que vous m'avez témoigné. Il est certain que, s'il est donné suite à cette fâcheuse affaire, mon petit mandarinat sera perdu.

— Pour sortir de là, il y aurait, je crois, un moyen, qui serait d'implorer son indulgence. Ce n'est pas un homme intraitable. On peut l'adoucir en s'y prenant bien.

Comme la dame venait de donner cet avis, le mandarin Tchao sortit de sa somnolence, maugréant et murmurant entre ses dents :

— Mes petits, prenez des torches, et vite, emportez ce jeune brigand, pour le suspendre dans la pièce à côté.

Déjà les serviteurs entouraient Ou-yo et se disposaient à l'emporter, quand celui-ci éleva la voix, devant l'imminence du danger.

— Que le mandarin calme sa colère, s'écria-t-il, et qu'il me permette de dire quelques mots. Moi, petit mandarin sans talent, j'ai cependant déjà un titre honorable. Venu ici pour attendre le moment où je serais appelé au ministère du personnel, je me logeai en face de votre maison, ce qui me donna l'occasion d'entrer en relations de bon voisinage avec la noble dame votre épouse ; mais ces relations n'ont eu très véritablement rien de coupable. Si vous nous conduisez devant le juge, il ne pourra nous condamner pour un

crime qui n'existe pas. Seulement, ma carrière sera peut-être brisée. C'est pourquoi je vous prie d'élever vos nobles mains et de me pardonner mon imprudence. J'ai commis une faute contre les rites. J'offre de la racheter par quelques présents.

— Je suis un mandarin comme vous, repartit le mari avec un gros rire. Est-ce que j'ai pris femme pour m'en faire un objet de rapport?

— Mon petit mandarinat sera donc perdu. De quoi cela vous servira-t-il? Mieux vaudrait que vous acceptassiez mes présents. Tous deux y aurions notre avantage. Je n'entends pas qu'il s'agisse d'un sacrifice insignifiant; volontiers je vous offrirais cinq cent mille sapèques [1].

— Pour un mandarin, tu parles légèrement, fit le mari. Est-ce que ma femme ne vaudrait que cinq cents ligatures de sapèques?

Voyant porter la discussion sur la quantité,

1. 500 ligatures de mille sapèques, ou cinq cents taëls, environ 4,500 francs, et même beaucoup plus à l'époque où cette nouvelle nous reporte.

Qu-yo pensa que l'affaire était en bonne voie d'arrangement. Il reprit aussitôt :

— Je double la somme; je vous donnerai mille taëls[1].

Le mandarin Tchao agitait la tête sans répondre. La jeune femme intervint d'une voix larmoyante :

— Ce mandarin avait des pierreries que je désirais acheter et, si je l'ai fait appeler ici, c'était uniquement afin de convenir du prix avec lui. Tout cela est de ma faute. Votre retour subit nous a troublés. De là ces fâcheuses apparences; mais votre honneur est demeuré intact. Si vous traînez ce jeune homme au prétoire, j'y devrai comparaître aussi, et là sera pour vous le déshonneur. Soyez donc indulgent, en songeant à votre femme. Rendez la liberté à qui n'a fait aucun mal.

Le mandarin Tchao eut un froid sourire.

— Est-ce bien vrai, dit-il que mon honneur n'ait point souffert?

A peine avait-il prononcé ces paroles que tous les gens de la maison, d'avance soudoyés

1. C'est-à-dire mille ligatures.

crime qui n'existe pas. Seulement, ma carrière sera peut-être brisée. C'est pourquoi je vous prie d'élever vos nobles mains et de me pardonner mon imprudence. J'ai commis une faute contre les rites. J'offre de la racheter par quelques présents.

— Je suis un mandarin comme vous, repartit le mari avec un gros rire. Est-ce que j'ai pris femme pour m'en faire un objet de rapport?

— Mon petit mandarinat sera donc perdu. De quoi cela vous servira-t-il? Mieux vaudrait que vous acceptassiez mes présents. Tous deux y aurions notre avantage. Je n'entends pas qu'il s'agisse d'un sacrifice insignifiant; volontiers je vous offrirais cinq cent mille sapèques [1].

— Pour un mandarin, tu parles légèrement, fit le mari. Est-ce que ma femme ne vaudrait que cinq cents ligatures de sapèques?

Voyant porter la discussion sur la quantité,

1. 500 ligatures de mille sapèques, ou cinq cents taëls, environ 4,500 francs, et même beaucoup plus à l'époque où cette nouvelle nous reporte.

Qu-yo pensa que l'affaire était en bonne voie d'arrangement. Il reprit aussitôt :

— Je double la somme; je vous donnerai mille taëls[1].

Le mandarin Tchao agitait la tête sans répondre. La jeune femme intervint d'une voix larmoyante :

— Ce mandarin avait des pierreries que je désirais acheter et, si je l'ai fait appeler ici, c'était uniquement afin de convenir du prix avec lui. Tout cela est de ma faute. Votre retour subit nous a troublés. De là ces fâcheuses apparences; mais votre honneur est demeuré intact. Si vous traînez ce jeune homme au prétoire, j'y devrai comparaître aussi, et là sera pour vous le déshonneur. Soyez donc indulgent, en songeant à votre femme. Rendez la liberté à qui n'a fait aucun mal.

Le mandarin Tchao eut un froid sourire.

— Est-ce bien vrai, dit-il que mon honneur n'ait point souffert?

A peine avait-il prononcé ces paroles que tous les gens de la maison, d'avance soudoyés

1. C'est-à-dire mille ligatures.

crime qui n'existe pas. Seulement, ma carrière sera peut-être brisée. C'est pourquoi je vous prie d'élever vos nobles mains et de me pardonner mon imprudence. J'ai commis une faute contre les rites. J'offre de la racheter par quelques présents.

— Je suis un mandarin comme vous, repartit le mari avec un gros rire. Est-ce que j'ai pris femme pour m'en faire un objet de rapport?

— Mon petit mandarinat sera donc perdu. De quoi cela vous servira-t-il? Mieux vaudrait que vous acceptassiez mes présents. Tous deux y aurions notre avantage. Je n'entends pas qu'il s'agisse d'un sacrifice insignifiant; volontiers je vous offrirais cinq cent mille sapèques [1].

— Pour un mandarin, tu parles légèrement, fit le mari. Est-ce que ma femme ne vaudrait que cinq cents ligatures de sapèques?

Voyant porter la discussion sur la quantité,

1. 500 ligatures de mille sapèques, ou cinq cents taëls, environ 4,500 francs, et même beaucoup plus à l'époque où cette nouvelle nous reporte.

Qu-yo pensa que l'affaire était en bonne voie d'arrangement. Il reprit aussitôt :

— Je double la somme; je vous donnerai mille taëls[1].

Le mandarin Tchao agitait la tête sans répondre. La jeune femme intervint d'une voix larmoyante :

— Ce mandarin avait des pierreries que je désirais acheter et, si je l'ai fait appeler ici, c'était uniquement afin de convenir du prix avec lui. Tout cela est de ma faute. Votre retour subit nous a troublés. De là ces fâcheuses apparences; mais votre honneur est demeuré intact. Si vous traînez ce jeune homme au prétoire, j'y devrai comparaître aussi, et là sera pour vous le déshonneur. Soyez donc indulgent, en songeant à votre femme. Rendez la liberté à qui n'a fait aucun mal.

Le mandarin Tchao eut un froid sourire.

— Est-ce bien vrai, dit-il que mon honneur n'ait point souffert ?

A peine avait-il prononcé ces paroles que tous les gens de la maison, d'avance soudoyés

1. C'est-à-dire mille ligatures.

par le serviteur confident, se jetèrent à genoux devant le maître, frappant du front la terre et criant en chœur :

— Assurément, cet homme n'a pas touché à Madame. Seulement, il n'aurait pas dû venir le soir. Puisqu'il veut bien racheter sa faute, Votre Excellence doit se contenter de le punir ainsi. Que Votre Excellence le lâche donc : premièrement, pour ne pas lui faire perdre ses fonctions ; deuxièmement, pour que Madame ne soit pas diffamée. Cela sera double bien.

La dame, qui continuait de pleurer, lança tout à coup cette menace :

— Si vous ne consentez pas à ce qu'on vous demande, soyez assuré que je me donnerai la mort.

Le mari parut réfléchir quelques instants et dit enfin, en se tournant vers sa femme :

— Uniquement pour conserver une femme adultère, il faudra donc que je me décide à dévorer un pareil outrage ?

— Vite, offrez un peu davantage, et l'affaire est arrangée, dit à son tour le serviteur familier, soufflant tout bas ce conseil dans l'oreille du patient.

— Sur le chiffre de la somme à payer, nous pourrons nous entendre, fit celui-ci ; mais qu'on desserre mes liens, cela est nécessaire. J'ai les mains et les pieds engourdis.

— J'exige deux mille taëls ; ce sera le rachat du mandarinat. Ta conduite infamante sera oubliée. Les choses seront comme si rien ne s'était passé.

— Eh bien, soit ! vous aurez vos deux mille taëls. C'est convenu, c'est entendu.

Cet accord arrêté, le mandarin Tchao permit que les mains du malheureux jeune homme fussent délivrées de leurs attaches. Le serviteur familier délia la corde ; mais aussitôt, sur l'ordre du maître, du papier, de l'encre, des pinceaux furent apportés, et Ou-yo se vit contraint d'écrire une déclaration qui lui fut dictée dans les termes que voici :

« Moi, Ou, mandarin du titre de suen-kiao, candidat au ministère du personnel, ayant pénétré furtivement et criminellement dans la chambre de la femme du seigneur Tchao et ne voulant pas être appelé devant le juge, je donne de mon plein gré deux mille taëls pour racheter ma faute. Je ne saurais élever

à ce sujet aucune contestation en justice. Nous avons conclu réciproquement cet accommodement de bonne foi et de bonne volonté. »

Après que l'écrit fut signé et après s'être assuré qu'il n'y manquait rien, le mari apaisé ordonna de rendre au coupable l'usage de ses pieds ; mais de ne pas dénouer la corde qui le retenait par la ceinture et de l'accompagner chez lui, afin de prendre livraison des deux mille taëls. Il était déjà minuit ; les domestiques de Ou-yo étaient couchés. Ceux du mandarin Tchao, coiffés de leurs grands chapeaux et revêtus de leurs longues robes de voyage, entrèrent comme des loups rapaces dans l'appartement de l'homme qu'ils accompagnaient et firent main basse sur tous les objets de prix qu'ils aperçurent : perles, jade, ivoire, cornes de rhinocéros, raretés et curiosités. Ils emportèrent ce butin avec les deux mille taëls intégralement livrés, sans parler de quelques lingots d'argent dont la victime de leur brigandage les avait encore bénévolement gratifiés ; et ils ramenèrent le captif, bien qu'il eût payé sa rançon.

Tchao compta la somme, puis montrant

du doigt Ou-yo à son digne entourage :

— C'est bien, dit-il; chassez maintenant cet intrus, sans craindre de lui octroyer quelques bourrades.

L'infortuné jeune homme n'eut qu'à s'enfuir, tenant sa tête entre ses mains. Il ne faisait pas encore jour; il n'osa pas, dans son hôtel, réveiller les gens et raconter son aventure. Ayant lui-même allumé sa lampe, il s'étendit sur un fauteuil et se reposa. Le calme lui revenait; mais un grand ennui le dominait. Il appela son petit domestique pour chauffer du vin et se réconforter; ensuite, tout en buvant il se prit à réfléchir :

— Que de mal je me suis donné! pensait-il; enfin, j'allais atteindre mon but et mes désirs étaient comblés. Quel contretemps inattendu! Que d'argent consumé en pure perte! Je n'ai pourtant pas le droit de me plaindre trop amèrement de ma destinée, puisque sans les supplications de cette femme en pleurs, sans l'intervention de tous ces gens de la maison qui imploraient aussi pour moi, je pouvais être traîné devant le juge et dépouillé de mon mandarinat. Cette femme charmante, quelle

affection, quel dévouement elle m'a témoignés en supportant patiemment de tels outrages! Le mari a dit qu'il repartirait dès demain matin. Peut-être une bonne occasion sera-t-elle encore à saisir; mais il faudrait me bien tenir sur mes gardes, lors même qu'il ne serait plus là, et ne pas m'attirer des complications dangereuses. Et puis, retrouverai-je la mandarine dans d'aussi favorables dispositions? Me sera-t-il seulement permis d'approcher d'elle?

En roulant dans son esprit toutes ces pensées, peu à peu les larmes le gagnèrent; une extrême fatigue s'empara de lui. Ses forces étaient épuisées par tant d'émotion; il se jeta sur son lit sans se déshabiller et tomba dans un lourd sommeil, qui ne se dissipa qu'au milieu du jour.

Son premier soin, dès qu'il s'éveilla, fut de courir au dehors et de scruter du regard la maison vers laquelle son cœur l'appelait toujours. La porte n'en était pas close; les stores avaient disparu; c'était comme une cage vide que l'œil pénétrait de part en part. L'impression des terribles événements de la

nuit dernière était trop vive encore pour qu'il se hasardât plus avant; mais il envoya son petit domestique à la découverte, qui visita toutes les chambres, et revint annoncer qu'il n'avait rencontré personne, que l'habitation était déserte et, même, que les meubles et ustensiles de toute sorte avaient été enlevés.

Etait-ce donc une émigration définitive de la famille Tchao toute entière? Ne reverrait-on jamais la femme adorée? Mais comment expliquer ce déménagement vertigineux? L'amoureux consterné comprit bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il interrogea les voisins; il apprit que, dans cette maison, les Tchao n'étaient que des locataires de passage. On avait joué le jeu de la belle personne qui sert d'appeau.

Demeurant sous cette impression de tristesse qu'on éprouve à la suite d'un long rêve douloureux, il essaya de se distraire et retourna près de Ting si-si, dont il fut d'abord très gracieusement reçu.

— Quel bon vent a soufflé, s'écria-t-elle, qui ramène ici le noble seigneur?

Pour fêter cet heureux retour, elle se hâta

de chauffer du vin. Ou-yo vidait sa tasse, mais poussait de long soupirs.

— Tu avais quelque chose dans l'esprit, qui t'avait refroidi à mon égard et qui t'a tenu longtemps loin de moi, dit la jolie fille. Si tu me fais la grâce de reparaître aujourd'hui, pourquoi ces gémissements qui feraient croire que tu es ici contre ton gré?

Ou-yo ne demandait qu'à décharger son cœur du poids dont il était oppressé. Il avoua sincèrement la passion qui l'avait subjugué; il raconta, sans rien omettre, la déplorable aventure qu'il venait de traverser. Ting si-si l'ayant écouté, fit entendre un rire sonore et repartit aussitôt :

— Tu t'es comporté comme un niais; on t'a tendu un piége, et tu es tombé dedans. Si tu avais eu plus de confiance en moi et si tu m'avais parlé de cette intrigue, dès le début, je t'aurais averti, je t'aurais préservé du danger. Moi-même, précisément, l'année dernière, je me suis trouvée au milieu d'une bande de vauriens qui m'ont conduite à Yang-tcheou et m'ont fait jouer le rôle d'une femme mariée, pour monter la tête d'un jeune marchand,

qu'on a dépouillé d'une très grosse somme. Je connais cette comédie-là. Ta mandarine était tout simplement quelque drôlesse; ne cherche rien de plus. Tu t'es bien caché de moi; tu m'as mise de côté; tu as eu ce que tu méritais.

Le jeune homme rougissait à plein visage, et continuait cependant à se lamenter. Ting si-si lui fit beaucoup de questions; quand elle eut compris par ses réponses qu'il était à peu près ruiné, le naturel reprenant le dessus, elle se refroidit sensiblement à son tour. La liaison renouée ne dura que deux jours; puis, Ou-yo se mit à parcourir tous les quartiers de la ville, en quête de renseignements précis, qu'il ne trouva nulle part. Ses ressources pécuniaires étaient épuisées; il ne pouvait plus attendre à l'hôtel que le ministère du personnel lui conférât un nouveau grade; il dut s'en retourner au plus vite dans son pays.

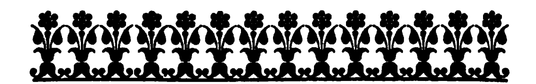
Les parents et les amis, qui connurent toute cette histoire, ne laissèrent pas d'en faire un sujet de moquerie. Ou-yo se montrait constamment troublé, distrait, plongé dans de sombres pensées. Bientôt il fut pris de fièvres

intermittentes, dont les accès se rapprochèrent, et il mourût sans avoir géré le mandarinat. Triste fin d'un homme devant qui s'ouvrait un avenir brillant et qui fut la victime de manœuvres diaboliques, pour s'être jeté lui-même dans le mauvais chemin !

J'exhorte à méditer sur cet exemple les jeunes gens que la fougue de leur âge emporte, qui oublient leurs devoirs, et qui ne soupçonnent pas le danger.



COMMENT LE MANDARIN TANG-PI PERDIT ET RETROUVA SA FIANCÉE



COMMENT LE MANDARIN TANG-PI PERDIT ET RETROUVA SA FIANCÉE

> **Tu peux atteindre le comble de la puissance et des richesses ;**
> **Mais tu ne saurais empêcher les cheveux blancs d'arriver,**
> **[annonçant le terme de ta si courte existence.**
> **Aie l'ambition de faire le bien ; amasse des trésors de justice.**
> **Et, durant plus de mille années, tu vivras encore dans**
> **[le cœur des hommes.**

JADIS, au temps de la dynastie des Han, alors que régnait l'empereur Ouen-ti[1], il y eut un ministre, nommé Teng-tong, poussé si avant dans la faveur du maître que le Fils du Ciel, en voyage, partageait souvent avec lui son char et son lit. Il y avait aussi un célèbre physionomiste, nommé Hiu-fou, que Teng-tong fit appeler pour qu'il examinât les lignes de son visage. Hiu-fou ne craignit pas

1. Second siècle avant notre ère.

de dire au favori : « Votre destinée est de mourir de misère et de faim. Ainsi l'annonce ce trait vertical qui, de la lèvre supérieure, descend vers la bouche. » L'Empereur eut connaissance du pronostic et s'écria, plein de colère : « Les honneurs et les richesses sont dans mes mains. Qui donc appauvrirait Teng-tong ? Je lui donne les mines de cuivre du pays de Chou, et j'entends qu'il batte monnaie lui-même, à son bon plaisir. » Bientôt Teng-tong eut inondé l'Empire de ses propres sapèques. Ses richesses égalèrent vraiment celles de l'État.

Rien ne troubla cette haute fortune, tant que Ouen-ti fut sur le trône; mais au jour de sa mort, elle s'écroula subitement. Le prince héritier, qui devint l'empereur King-ti, avait conçu pour le ministre tout-puissant de son père une jalousie portée jusqu'à la haine. Dès qu'il fut saisi du souverain pouvoir, il fit emprisonner Teng-tong, comme coupable d'avoir mis le désordre dans les finances; il déclara ses biens confisqués au profit du trésor public, et il défendit qu'on lui fournît aucune boisson, ni aucun aliment. La prédiction de Hiu-fou se réalisait.

Sous le règne de ce même empereur King-ti, un autre personnage bien connu dans l'histoire, le grand capitaine Tcheou Ya-fou, dont la lèvre supérieure portait également cette ligne verticale funeste, eut une fin non moins tragique. L'Empereur, qui le redoutait, l'ayant fait arrêter, il s'indigna, refusa toute nourriture, et périt étouffé dans un transport de fureur.

Ces deux exemples sont faits pour inspirer de la confiance dans la science des physionomistes et dans leurs arrêts; mais il est à considérer que les sentiments de l'âme peuvent l'emporter sur les traits de la figure dans la balance de nos destinées. Il s'est trouvé des hommes doués d'une physionomie heureuse qui, par des actions mauvaises, ont gâté cet avantage et ont mal fini. D'autres, par leurs vertus solides et par leur ardent amour du bien, ont su triompher des plus fâcheux présages. L'homme possède en lui la force morale qui lui permet de combattre et de vaincre ses dispositions naturelles. Cela ne détruit pas la science de reconnaître, par les lignes du visage, sur quelle pente le sort nous avait jeté.

Passons maintenant à l'époque de la dynastie des Tang et parlons de ce Pei-tou qui fut premier ministre de l'empereur Hien-tsong[1], qui ne tomba jamais dans la disgrâce et qui mourut comblé d'honneurs. Lui aussi était né avec la marque fatale. De plus, il était fort pauvre et, lorsqu'aux jours de sa jeunesse, un savant reconnut sur son visage le signe des faméliques incurables, il ne s'en étonna pas beaucoup. Ce Pei-tou invoquait souvent le Ciel. Un soir qu'il visitait le temple de Hiang-chan, à l'intérieur du kiosque qui servait d'abri au puits de ce temple, il trouva trois sacs de cuir contenant une forte somme en lingots d'or. La pensée de s'approprier le bien d'autrui ne lui vint même pas à l'esprit; sa conscience honnête s'y opposait. Il s'assit sur les marches du kiosque et attendit.

Bientôt il vit arriver une femme en pleurs, gémissant d'une voix désolée : « Mon vieux père est en prison. Pour racheter sa vie, on nous avait fait un prêt considérable. Je suis venue ici me laver les mains avant d'entrer

1. IXe siècle de notre ère.

au temple, où je voulais brûler des parfums. Dans mon trouble, j'ai oublié de reprendre trois sacs pleins d'or que j'avais déposés à cette place. Celui qui les a trouvés accomplirait, en me les rendant, un grand acte de pitié, car c'est la vie de mon père qu'il me rendrait. » Aussitôt, Pei-tou remit les trois sacs à la femme éplorée, qui passa du désespoir à la joie et le remercia chaleureusement.

A quelque temps de là, le jeune homme ayant rencontré le physionomiste qui l'avait précédemment examiné, celui-ci, en l'apercevant, poussa une exclamation de surprise.

— Quel changement s'est opéré dans votre visage ! s'écria-t-il. Vous avez dû acquérir des mérites éclatants aux yeux des puissances célestes.

Et, comme Pei-tou affirmait qu'il n'en était rien, le physionomiste insista :

— Certes, vous avez dû sauver la vie d'un homme qui se noyait, ou retirer du feu des choses sacrées ?

Songeant alors à son aventure au temple de Hiang-chan, Pei-tou en fit modestement le récit.

— Déjà cela vous est compté, répliqua l'observateur des physionomies. Par avance, je vous félicite de tout le bonheur qui vous attend désormais.

En effet, Pei-tou devint successivement docteur, académicien, premier ministre, et il atteignit l'âge de quatre-vingts ans.

Avec certitude, on peut dire :

> Une heureuse physionomie ne vaut pas un excellent cœur;
> Ce qu'il faut, dans cette vie, c'est d'accumuler des mérites [pour la vie future.
> Feindre des sentiments vertueux ne suffirait pas pour im- [primer le cachet de la vertu sur notre visage;
> Celui qui doit mourir de faim ne saurait jouir de dix mille [mesures de riz [1].

Peï-tou fut récompensé dans cette vie; mais il continua d'acquérir, par ses vertus et ses bonnes actions, des mérites nombreux qui durent assurer aussi son bonheur dans un autre monde. Je vais raconter une histoire

1. Cette expression est à double entente. Les mandarins chinois reçoivent des fournitures de riz proportionnées à l'importance de leurs fonctions. Jouir de dix mille mesures de riz, c'est à la fois l'abondance et les honneurs.

montrant de quels sentiments généreux son cœur était animé.

On peut dire que sa longue carrière fut partagée en deux phases. Durant la première, il gravit pas à pas le faîte des grandeurs. Il pacifia les régions troublées de l'Ouest, ce qui lui valut le titre de prince de Tcin ; il améliora les finances ; il rendit l'état si florissant que l'empereur Hien-tsong, plein de quiétude, ne songea plus qu'à embellir ses résidences et chercher le breuvage d'immortalité. A ce moment-là, Pei-tou, prince de Tcin, jugea prudent de s'éloigner de la cour, où s'agitaient des intrigues qui auraient pu compromettre sa toute-puissance, et la seconde phase de sa vie commença. Il s'enferma dans son palais et dans ses jardins, buvant et se divertissant en compagnie de quelques vrais amis, prenant à son âge mûr des plaisirs dont le poids et le souci des affaires avaient privé sa jeunesse.

Ces plaisirs qu'il prenait tardivement, il les goûtait avec une ardeur extrême et, parmi les hauts mandarins ambitieux de toutes les provinces de l'Empire, ce fut à qui lui enverrait

les chanteuses et les danseuses les plus charmantes, afin de conquérir ses bonnes grâces et de s'élever dans les emplois. Pour découvrir et se procurer des sujets dignes d'attirer l'attention du premier ministre, les uns jetaient l'or à pleines mains; d'autres usaient de violence. Chacun s'ingéniait ensuite à trouver un heureux prétexte qui motivât son envoi. La jeune fille arrivait bien accompagnée, bien stylée, parée avec le plus grand art. Certes, le prince de Tcin ne provoquait nullement de pareils cadeaux; mais il ne les repoussait pas non plus, ne voulant pas offenser des gens mus du désir de lui complaire; et le personnel féminin de son palais hospitalier allait croissant de jour en jour.

L'un des plus empressés à faire sa cour au premier ministre était le préfet de Tcin-tcheou, pays sur lequel la principauté de Pei-tou était assise, et, dans ce pays de Tcin, il n'était bruit que de la merveilleuse beauté d'une jeune fille appelée Siao-ouo, dont le père, un lettré de mérite nommé Hoang, habitait le district de Ouan-tsiuen. Douée de tout ce qui charme les yeux, Siao-ouo était, de plus, excellente

musicienne, jouant de la flûte et de la cythare avec une exquise perfection. Elle avait été fiancée, dès son enfance, au jeune bachelier Tang-pi, investi peu après d'un mandarinat dans le sud, et qui avait cru pouvoir s'éloigner en attendant l'époque où son mariage devait s'accomplir. Par malheur, les fonctions du bachelier ne lui ayant pas permis de revenir aussitôt qu'il l'eût souhaité, Siao-ouo gardait encore la maison paternelle, bien qu'elle atteignît déjà sa dix-huitième année, quand la renommée attira sur elle l'attention du préfet de Tcin-tcheou.

Nous avons dit que ce préfet voulait à tout prix conquérir la faveur du puissant ministre, distributeur des hautes charges et des grands emplois. Il travaillait à former une troupe de musiciennes, qui fussent toutes d'une beauté parfaite. Il en avait déjà réuni cinq; mais il lui manquait l'étoile souveraine, qui doit rayonner au centre d'une brillante constellation. Pensant que Siao-ouo était justement faite pour remplir ce rôle, sans se dissimuler toutefois que la fille d'un lettré ne serait pas facile à obtenir, il avait envoyé trente

aux frais d'un nouveau mariage. Je ne puis vous rendre l'agrafe de jade vert donnée par vous en gage de fiançailles, parce que ma fille, qui ne la quittait pas, l'a emportée avec elle ; mais aujourd'hui, ce gage n'a plus de vertu. Le souvenir de mon enfant ne doit pas peser sur vous ; il ne doit pas entraver votre carrière.

Deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de celui que le père de Siao-ouo appelait encore son gendre. Il répondit :

— Me voilà près d'atteindre ma trentième année. La femme qu'on m'a enlevée, et qui était selon mon cœur, je n'essaierai pas de la remplacer. En m'éloignant d'elle trop longtemps, une vaine ambition m'a fait perdre ce que l'homme a de plus cher au monde. Que parlez-vous d'entraver ma carrière ? Ma carrière est finie, et de l'ambition, je n'en ai plus.

Les deux hommes épanchèrent mutuellement leur chagrin et ne se séparèrent qu'à la nuit. Tang-pi refusa de prendre les trente *ouan* d'argent maudit.

Le lendemain et les jours suivants, Hoang eut le soin d'aller voir chez lui Tang-pi, lui

portant de bonnes paroles et insistant pour qu'il se rendît immédiatement à la capitale, afin de recevoir le diplôme qui devait confirmer son avancement. Le désolé jeune homme ne voulait d'abord rien écouter. Peu à peu, cependant, la réflexion et le besoin de se distraire de sa douleur aidant, il consentit à faire le voyage de Tchang-ngan. Il acheta un bateau, choisit un jour heureux et partit.

Si Tang-pi avait refusé d'accepter les trente *ouan* du préfet, Hoang n'avait pas voulu non plus les conserver. Il les avait fait porter secrètement sur le bateau, en recommandant aux serviteurs de tenir ce dépôt caché pendant deux jours, et ensuite seulement d'avertir le maître qu'il avait là de l'argent destiné aux dépenses de son voyage. Quand les serviteurs mirent sous les yeux du jeune mandarin le prix donné pour le rapt de Siao-ouo, il retomba dans un accès de violent désespoir ; il défendit qu'on touchât à ce dépôt, ne fût-ce que pour en retirer une sapèque.

Arrivé à Tchang-ngan, Tang-pi fit porter ses bagages dans une hôtellerie voisine du

palais du chancelier; puis il erra jusqu'au soir devant les portes de ce palais, comme si des nouvelles de sa fiancée allaient en sortir et venir à lui. Le lendemain matin, il inscrivit son nom au ministère du personnel, avec toutes les formalités d'usage, et, lorsqu'il fut bien en règle pour attendre la décision qui serait prise à son égard, son unique occupation fut de reprendre sa promenade aux abords des barrières infranchissables qui le séparaient de Siao-ouo.

Durant un mois entier, il continua ce stérile manège. Il avait constamment sous les yeux le spectacle de mandarins affairés, marchant en double file, à la manière des fourmis. Pouvait-il aborder un de ces inconnus, lui raconter son histoire, et lui demander s'il avait vu celle qu'il aimait ?

> Derrière les portes de ce palais, c'est la profondeur de la [mer.
> Le fiancé de jadis n'est plus aujourd'hui qu'un passant.

Enfin, le jour arriva où Tang-pi reçut l'avis officiel de sa nomination au poste de *Lo-sse*

tsan-kiun-[1] à Hou-tcheou, chef-lieu d'un département de la province méridionale du Tche-kiang. On le renvoyait ainsi dans un pays dont il connaissait déjà les coutumes, précieux avantage qui lui donna du moins quelque satisfaction. Aussitôt qu'il eût retiré son diplôme, il regagna son bateau et se mit en route.

Jusqu'à Tong-tsin, il voyagea sans accident ; mais, dans ce petit port, un terrible désastre l'attendait.

Les trois cents ligatures de sapèques [2] qu'il transportait inconsciemment dans son bateau avaient éveillé l'attention et tenté la cupidité des gens à l'affût de pareilles aubaines. Ils formèrent une bande, suivirent le bateau par la voie de terre sans le perdre de vue, depuis Tchang-ngan jusqu'à Tong-tsin, s'abouchè-

1. Inspecteur des services publics, fonction qui n'existe plus aujourd'hui.

2. Les sapèques, petite monnaie de cuivre, sont percées au centre d'un trou dans lequel on passe un fil pour les réunir au nombre de mille. La ligature de 1000 sapèques équivaut, nous l'avons dit, à une once d'argent, soit à 9 ou 10 fr., en se reportant à l'époque de cette histoire.

rent avec le patron quand il descendit sur le rivage afin d'attacher les amarres, en firent aisément leur complice, et se tinrent prêts pour agir durant le calme profond de la nuit.

Le destin, qui ne voulait pas que Tang-pi quittât si promptement la vie, écarta de lui le sommeil et fit qu'il allât s'asseoir au grand air, sur le pont du bateau. L'obscurité ne fut pas telle qu'il ne pût, au moment de l'invasion des brigands, reconnaître le danger ; mais elle lui permit de se jeter à la nage et de gagner le rivage sans être aperçu. Il entendit de loin les cris de ses serviteurs et de ses servantes que l'on égorgeait ou violentait. Puis le bateau disparut, emmené comme une prise de guerre, et le jeune mandarin demeura seul, dépouillé de tout.

Quand la toiture est délabrée, c'est alors que de longues pluies tombent sur la maison ;

Quand le navire a subi des avaries, c'est alors que les vents contraires ne cessent de souffler.

La perte d'un argent détesté n'eût pas affecté Tang-pi ; celle de ses nombreux bagages ne l'eut point jeté dans le découragement ;

mais il perdait aussi l'expédition du décret impérial qui lui avait conféré son nouveau mandarinat. Privé de ce document précieux, il ne pouvait songer à prendre possession de son poste. « Le Ciel et la Terre m'abandonnent, pensa-t-il douloureusement ; je suis un homme condamné. Si je rentre dans ma petite ville, quelle figure y ferai-je ? De quels yeux me regardera-t-on ? Mieux vaudrait retourner à la capitale, afin d'exposer au ministère du personnel le malheur qui m'est arrivé ; mais il ne me reste pas une sapèque, pour faire face aux frais que ce retour exige, et je suis dans un pays où personne ne me connaît ; me faudra-t-il donc mendier sur les chemins ? » A cette idée, il fut tenté de chercher la fin de ses tourments dans les flots qui coulaient à ses pieds, et qui semblaient l'appeler. Il résista cependant à ce mouvement de désespoir et resta jusqu'au jour à la même place, cherchant vainement une inspiration, désolé, écrasé, n'ayant plus la force de se mouvoir.

Le changement est la loi du monde. Qui compte sur la vie rencontre la mort ; qui croit voir la mort peut renaître à la vie. Ainsi l'é-

prouva Tang-pi. Comme il s'abîmait dans les plus sombres réflexions, un vieillard vint à lui et l'interrogea sur les causes du chagrin qu'il paraissait avoir. Tang-pi raconta son histoire; il mit le vieillard au courant de son affreuse situation.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir marqué plus de déférence en vous abordant, dit celui-ci. J'ignorais que j'eusse devant moi un personnage de votre rang. Ma maison n'est pas loin d'ici. Je vous y offre l'hospitalité.

Tang-pi se laissa conduire. En effet, la distance était courte. Arrivés dans la salle des hôtes, les deux hommes échangèrent les saluts d'usage et le vieillard continua :

— Je me nomme Sou. J'ai un fils, appelé Fong-hoa, qui est le chef du district de Ou-yeou, dépendant de la préfecture de Hou-tcheou. Il est donc justement placé sous la dépendance de Votre Excellence. Si Votre Excellence veut retourner à la capitale pour retirer un nouveau diplôme, je serai très heureux de lui en faciliter les moyens.

Disant cela, il s'empressa de faire servir à

son hôte du riz et du vin. Il lui apporta des vêtements secs dont il avait grand besoin, et il lui offrit vingt taëls, pour subvenir aux premiers frais du retour à la capitale.

Tang-pi remercia son sauveur avec les expressions de la plus vive reconnaissance, retourna promptement à Tchang-ngan et courut au ministère du personnel, où il fit le récit de sa triste aventure. Hélas ! il fut loin de rencontrer l'accueil compatissant auquel il s'attendait. Il lut d'abord la défiance sur tous les visages. On lui représenta que la perte d'un diplôme revêtu du sceau impérial était chose grave et difficile à réparer. Cinq jours de suite, il renouvela vainement ses démarches. Avec les frais et faux-frais qu'elles lui coûtaient, les vingt taëls du vieillard de Tong-tsin était déjà presque épuisés. Au retour d'une dernière visite infructueuse, il se laissa tomber sur un banc à la porte de l'auberge qu'il habitait, et, le visage contracté par la douleur, il s'abîma dans son chagrin.

En ce moment, vint à passer un homme d'âge mûr, portant le costume de ville des mandarins de haut rang : bonnet de gaze avec des ailes

rabattues, large robe violette avec ceinture et bottes de satin noir. Ce personnage, ayant dévisagé Tang-pi, le salua d'une manière affable, s'assit à côté de lui et lui adressa doucement quelques questions, touchant les affaires qui l'appelaient à Tchang-ngan et qui, sans doute, lui causaient beaucoup de tourment.

— Ce que j'aurais à raconter serait trop triste à entendre et trop long pour qu'on puisse m'écouter, dit le désespéré avec des larmes dans la voix.

— Ecartez cette pensée injuste, repartit l'homme à la robe violette. Racontez-moi plutôt tous vos malheurs, sans rien omettre. Peut-être trouverons-nous ensemble quelque moyen d'y remédier.

— Eh bien donc, sachez que votre serviteur se nomme Tang-pi et qu'il est originaire de Ouan-tsuen, du pays de Tcin. Récemment pourvu d'un poste à Hou-tcheou, je suis parti pour en prendre possession ; mais arrivé à Tong-tsin, j'ai été assailli par des brigands. Ils m'ont tout enlevé, jusqu'à mon diplôme d'investiture. Me voilà rentré dans le néant.

— Etre dépouillé par des brigands n'est pas une action dont la responsabilité vous atteigne. Pourquoi ne pas exposer les faits au ministère du personnel, qui vous délivrerait de nouvelles pièces ? Quel empêchement à cela ?

— Je pensais, comme vous, que cette grâce ne me serait pas refusée ; mais c'est en vain que j'ai réclamé, prié, supplié, à diverses reprises et avec la plus vive insistance. Personne n'a eu compassion de moi.

— Au-dessus de tous ceux que vous avez vus, il y a le prince de Tcin, qui montre toujours de la compassion pour les affligés et qui se plaît à les secourir. Comment ne lui demandez-vous pas une audience ?

A ce nom du prince de Tcin, Tang-pi eut un sanglot qui lui serra la gorge.

— Grand mandarin, s'écria-t-il, ne prononcez pas ce nom devant moi. C'est raviver une blessure qui m'a déchiré le cœur.

L'inconnu se montrant fort étonné d'une pareille réponse, Tang-pi lui en donna l'explication par le récit de l'enlèvement de Siao-ouo.

— Assurément, dit-il en terminant, le prince de Tcin n'est pas l'agent direct de cette ini-

quité ; mais s'il n'eût pas encouragé l'émulation entre des courtisans avides de gagner ses bonnes grâces par n'importe quels moyens, le préfet de Tcin-tcheou n'eût pas attenté aux lois de la famille, ceux que le Ciel avait unis n'auraient pas été séparés et ma vie ne serait pas brisée. Il est donc, en réalité, la cause de mon malheur. M'est-il possible de recourir à lui ?

— Comment s'appelait votre fiancée ? Quel gage de fiançailles avait-elle reçu ? poursuivit le questionneur officieux.

— Ma fiancée se nommait Hoang Siao-ouo. Le gage de fiançailles que je lui remis était une agrafe de jade vert, sculpté à jour. Elle n'a point cessé de le porter.

— Je suis un assez proche parent du chancelier, ce qui m'autorise à vous parler comme je le fais. J'ai près de lui mes entrées libres. Cette affaire est vraiment grave ; je me charge de l'éclaircir.

— Pour moi, soupira Tang-pi, je suis en face d'une porte bien fermée. Jamais je ne reverrai celle avec qui devait s'écouler ma vie entière ; mais je supplie Votre Excellence de

lui faire connaître que je resterai fidèle à sa mémoire jusqu'à la mort.

— Demain, à cette même heure, attendez-moi ici. J'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

Et, saluant de la main, sans ajouter un mot de plus, l'homme habillé de violet s'éloigna.

Tang-pi, demeuré seul, se prit à réfléchir sur l'intérêt que cet inconnu lui avait témoigné, et ne tarda pas à s'inquiéter de la conversation qu'il venait d'avoir avec lui.

— Ce personnage, qui se dit parent du chancelier, est probablement chargé par lui de recueillir des nouvelles. S'il lui rapporte les discours que je n'ai pas craint de tenir à son sujet, n'aurai-je pas encore empiré ma situation d'une terrible manière? Avoir allumé sa colère, ce ne serait pas un petit danger.

Le cerveau hanté de cette préoccupation nouvelle, Tang-pi ne dormit guère et passa une fort mauvaise nuit. Dès que parut le jour, il se hâta de faire sa toilette et d'aller se mettre en observation devant les portes de la demeure princière. Il apprit que le chancelier donnait l'audience de congé aux fonctionnaires

récemment promus. On les voyait entrer et sortir, en même temps que de nombreux courriers porteurs de dépêches. C'était un mouvement incessant ; mais l'homme à la robe violette ne se montrait pas. Vers midi, le jeune mandarin prit quelques instants seulement pour manger un peu de riz, puis il recommença fiévreusement sa promenade aux abords du palais, jusqu'à l'heure où le mouvement cessa avec les premières ombres du soir. Alors, il pensa que le parent du prince lui manquait de parole, et regagna tristement sa chambre.

Comme il s'occupait d'allumer une lampe, il vit pénétrer dans l'hôtellerie deux officiers de la maison du chancelier qui prononçaient tout haut son nom, et demandaient à lui parler. Cette visite ne laissa pas de l'émouvoir, car elle lui parut de très mauvais augure. Aussi se retirait-il à l'écart, sans se faire connaître, quand l'hôtelier interrogea lui-même ces officiers sur le motif qui les amenait.

—Nous sommes envoyés par Son Excellence le grand chancelier pour inviter le seigneur Tang-pi à se rendre près de lui sans retard.

— Le seigneur Tang-pi est devant vous, fit l'hôtelier, désignant de la main celui qui cherchait à se dérober. Tang-pi entra donc en scène malgré lui ; alors il voulut se jeter dans les excuses : il ne pouvait avoir l'insigne honneur d'avoir appelé l'attention de Son Excellence ; sans doute, il y avait erreur. D'ailleurs, il ne possédait pas d'autres habits que ceux dont il était revêtu et se présenter ainsi devant le prince, dans une tenue aussi négligée, serait d'une inconvenance inadmissible. Les envoyés du grand chancelier n'écoutèrent aucune de ces raisons. Répétant à l'unisson que l'ordre était formel et joignant l'action à la parole, ils mirent le jeune homme entre eux deux, l'entraînèrent rapidement vers le palais, le firent entrer dans une salle d'attente et disparurent pour quelques instants. Bientôt, ils revenaient le prendre et, à travers une interminable série de pièces grandes et petites, toutes éclairées comme en plein jour par une infinité de bougies, le conduisaient jusqu'au cabinet de travail du prince de Tcin.

Deux rangées de serviteurs, portant de hautes lanternes enveloppées de gaze, fai-

saient la haie. Au fond du cabinet, le prince se tenait debout, dans un costume à la fois riche et d'une grande simplicité.

Le hasard n'était que pour moitié dans cette rencontre, qui mettait le fiancé dépossédé face à face avec le ravisseur inconscient de sa fiancée. Le chancelier sortait journellement sans escorte; il aimait à parcourir incognito les marchés de la ville, causant souvent avec les gens du menu peuple et s'instruisant ainsi par lui-même de tout ce qui se passait. Dans sa promenade de la veille, voyant un jeune homme écrasé de douleur, il avait interrogé ce désespéré. Il avait eu hâte de vérifier la sincérité des graves confidences qui lui avaient été faites. Son premier soin avait été de mander près de lui la belle Siao-ouo, et de sa bouche il avait recueilli la confirmation des violences employées pour l'arracher de la maison de son père, comme aussi l'aveu qu'elle ne s'était jamais dessaisie de cette agrafe de jade vert, le gage de fiançailles qu'elle avait reçu. Alors, sans perdre un instant, il avait rempli de sa propre main sur papier revêtu du sceau impérial, un diplôme pour remplacer celui qui

avait disparu ; il s'était fait délivrer par le ministère du personnel un duplicata du carnet de fonctions, avait ordonné encore que mille ligatures lui fussent apportées et, quand tout avait été prêt, il avait envoyé vers Tang-pi ses deux messagers.

Celui-ci, qui était bien loin de deviner les excellentes intentions du puissant ministre, eut un frisson de terreur en se sentant devant lui, au plus profond de sa demeure princière. Il fit le *ko-teou* [1], sans oser relever la tête, avec la résignation d'un homme qui se croit perdu.

— Je vous reçois dans mon cabinet privé, sans cérémonie, dit le prince en le faisant relever. Il n'est pas nécessaire d'accomplir ici les grands rites. Asseyez-vous plutôt à côté de moi.

Tang-pi obéit à cette invitation, qu'il considéra comme un ordre, puis il releva les yeux furtivement et reconnut l'homme habillé de violet, son confident de la veille. Cette découverte acheva de l'étourdir ; il demeura plongé dans une morne stupeur.

1. Le salut jusqu'à terre.

— Ce que vous m'avez appris hier est fort triste, reprit le chancelier. Quoi que je puisse faire pour vous, il me restera toujours le remords de vous avoir privé si longtemps des joies de la famille.

— Je supplie Votre Excellence d'oublier les discours que j'ai pu tenir hier soir, balbutia Tang-pi. J'avais l'esprit bouleversé ; je n'avais pas conscience de mes paroles.

Le chancelier poursuivit, avec un bon sourire :

— Ne songeons qu'au soir d'aujourd'hui. Ce sera certainement le soir d'un jour heureux, puisque je vais avoir la satisfaction de présider immédiatement au cérémonial de votre mariage. Je désire racheter mon crime et, tout d'abord, voici mille ligatures qui serviront à payer vos frais de voyage. Il faudra vous rendre bien vite à votre poste.

Le jeune mandarin s'inclina profondément. Il croyait rêver, et ne savait que répondre ; mais son trouble devint du ravissement, lorsqu'il entendit tout à coup les sons d'une musique joyeuse, lorsqu'il vit briller les lanternes rouges et s'avancer le cortège nuptial qui lui

amenait Hoang Siao-ouo, vraiment éblouissante dans l'éclat de sa pure et fraîche beauté.

Un tapis rouge est étendu. Tang-pi et Siao-ouo sont invités à prendre place l'un devant l'autre, afin d'accomplir les rites du mariage. Ils échangent quatre salutations; l'excellent chancelier les salue gracieusement de son côté. Un palanquin doublé de soie attendait aux portes; on y fait monter Siao-ouo, pour la conduire à la demeure de son époux, tandis que celui-ci court en avant, afin de recevoir et de faire entrer chez lui le bonheur. Il trouve l'hôtellerie dans une véritable ébullition; de magnifiques soieries et de nombreux lingots d'argent y sont exposés, rangés en bel ordre. Deux officiers du palais, ceux-là même que nous connaissons, veillent sur ces présents du prince de Tcin, et remettent encore à Tang-pi un petit coffret renfermant l'expédition nouvelle du diplôme qu'il avait perdu.

Peindre la joie de ce ressuscité serait chose impossible. Sa chambre de voyageur devint la chambre où s'allumèrent les bougies fleuries. Cette nuit de noces si longtemps désirée, si longtemps différée, ne ressemblait pas à celles

que les rites seuls ont appelée. Aussi fit-elle éclater des sentiments qui surpassaient de beaucoup la mesure ordinaire.

Quand la fortune s'éloigne, la foudre brise la pierre sur
[laquelle était gravé le mot « bonheur ».
Quand la fortune arrive, le vent conduit la barque au
[pavillon du roi de Teng. [1]
Aujourd'hui le mariage et le mandarinat; c'est la félicité et
[la joie.
Plus de douleur, plus de tristesse; les mauvais jours sont
[passés.

1. Le titre de roi, *ouang*, fut donné souvent par les empereurs de Chine à des princes de leur maison, qui recevaient en même temps, comme apanage, la souveraineté de quelque territoire important. Le roi de Teng, dont il est ici question, était un fils de l'empereur Kao-tsou, le fondateur de la dynastie des Han (206 avant J.-Ch.). Il fut célèbre par sa magnificence et la protection qu'il accordait aux poètes. Son fief comprenait une partie du Kiang-si actuel et sa résidence favorite, sur les bords du lac Po-yang, était le rendez-vous de tous les beaux esprits de son temps. Un pavillon du palais, où le Roi se plaisait à convier en petit comité les plus distingués de ses hôtes, était particulièrement renommé. La légende raconte qu'un jeune poète appelé Ou Tchi-han, qui se promenait sur une barque, y fut conduit par le vent, que le roi de Teng venait d'ouvrir dans ce pavillon un concours de poésie, et qu'il en remporta le prix.

Tang-pi se voyait donc en possession de la femme qu'il aimait ; il avait ressaisi son mandarinat et disposait de mille taëls pour ses frais de voyage et d'établissement. Il passait des profondeurs de l'enfer aux sublimes régions du ciel éthéré, et tout cela grâce aux élans généreux du prince de Tcin, qui se plaisait à faire le bien pleinement, et non à demi.

Le jour qui suivit de si joyeux événements, le mari de Siao-ouo, se rendit au palais, voulant prendre congé de son bienfaiteur et lui témoigner son immense gratitude ; mais l'ordre était donné d'en tenir les portes fermées. Le prince entendait supprimer jusqu'à la peine d'une dernière visite de remerciements.

Dès que les nouveaux époux se furent procuré les serviteurs et les servantes qui leur étaient nécessaires, ils prirent directement la route de Ouan-tsiuen, afin de passer quelques jours dans la maison du seigneur Hoang, avant de gagner leur résidence. En voyant apparaître sa fille et son gendre, le vieux lettré fut si transporté de joie qu'il se sentit véritablement renaître. Il fut comme l'arbre sec qui retrouve le printemps, comme la corde du luth disten-

due, que l'on rattache et qui recouvre sa sonorité. Enfin le couple parvint heureusement à Hou-tcheou et s'y installa.

Tang-pi et Siao-ouo firent sculpter, en bois précieux, une statuette représentant le prince de Tcin, devant laquelle, matin et soir, ils s'inclinaient en demandant au Ciel le bonheur et la longévité pour leur bienfaiteur.

Pei, prince de Tcin, dépassa l'âge de huit décades. Ses nombreux descendants prospérèrent ; cette heureuse et constante fortune fut regardée comme la récompense de ses vertus et de sa bonté.

Les vers disent :

> Qui n'a ni femme ni mandarinat est vraiment privé de bonheur dans cette vie.
> Rendre le bonheur à qui l'a perdu, c'est un bienfait grandement méritoire.
> Si chacun de tes pas est guidé par la bienfaisance et par l'amour de la justice,
> Tes descendants jouiront d'une inépuisable prospérité.



VÉRITABLE AMITIÉ

saient la haie. Au fond du cabinet, le prince se tenait debout, dans un costume à la fois riche et d'une grande simplicité.

Le hasard n'était que pour moitié dans cette rencontre, qui mettait le fiancé dépossédé face à face avec le ravisseur inconscient de sa fiancée. Le chancelier sortait journellement sans escorte; il aimait à parcourir incognito les marchés de la ville, causant souvent avec les gens du menu peuple et s'instruisant ainsi par lui-même de tout ce qui se passait. Dans sa promenade de la veille, voyant un jeune homme écrasé de douleur, il avait interrogé ce désespéré. Il avait eu hâte de vérifier la sincérité des graves confidences qui lui avaient été faites. Son premier soin avait été de mander près de lui la belle Siao-ouo, et de sa bouche il avait recueilli la confirmation des violences employées pour l'arracher de la maison de son père, comme aussi l'aveu qu'elle ne s'était jamais dessaisie de cette agrafe de jade vert, le gage de fiançailles qu'elle avait reçu. Alors, sans perdre un instant, il avait rempli de sa propre main sur papier revêtu du sceau impérial, un diplôme pour remplacer celui qui

avait disparu ; il s'était fait délivrer par le ministère du personnel un duplicata du carnet de fonctions, avait ordonné encore que mille ligatures lui fussent apportées et, quand tout avait été prêt, il avait envoyé vers Tang-pi ses deux messagers.

Celui-ci, qui était bien loin de deviner les excellentes intentions du puissant ministre, eut un frisson de terreur en se sentant devant lui, au plus profond de sa demeure princière. Il fit le *ko-teou*[1], sans oser relever la tête, avec la résignation d'un homme qui se croit perdu.

— Je vous reçois dans mon cabinet privé, sans cérémonie, dit le prince en le faisant relever. Il n'est pas nécessaire d'accomplir ici les grands rites. Asseyez-vous plutôt à côté de moi.

Tang-pi obéit à cette invitation, qu'il considéra comme un ordre, puis il releva les yeux furtivement et reconnut l'homme habillé de violet, son confident de la veille. Cette découverte acheva de l'étourdir ; il demeura plongé dans une morne stupeur.

1. Le salut jusqu'à terre.

— Ce que vous m'avez appris hier est fort triste, reprit le chancelier. Quoi que je puisse faire pour vous, il me restera toujours le remords de vous avoir privé si longtemps des joies de la famille.

— Je supplie Votre Excellence d'oublier les discours que j'ai pu tenir hier soir, balbutia Tang-pi. J'avais l'esprit bouleversé ; je n'avais pas conscience de mes paroles.

Le chancelier poursuivit, avec un bon sourire :

— Ne songeons qu'au soir d'aujourd'hui. Ce sera certainement le soir d'un jour heureux, puisque je vais avoir la satisfaction de présider immédiatement au cérémonial de votre mariage. Je désire racheter mon crime et, tout d'abord, voici mille ligatures qui serviront à payer vos frais de voyage. Il faudra vous rendre bien vite à votre poste.

Le jeune mandarin s'inclina profondément. Il croyait rêver, et ne savait que répondre ; mais son trouble devint du ravissement, lorsqu'il entendit tout à coup les sons d'une musique joyeuse, lorsqu'il vit briller les lanternes rouges et s'avancer le cortège nuptial qui lui

amenait Hoang Siao-ouo, vraiment éblouissante dans l'éclat de sa pure et fraîche beauté.

Un tapis rouge est étendu. Tang-pi et Siao-ouo sont invités à prendre place l'un devant l'autre, afin d'accomplir les rites du mariage. Ils échangent quatre salutations; l'excellent chancelier les salue gracieusement de son côté. Un palanquin doublé de soie attendait aux portes; on y fait monter Siao-ouo, pour la conduire à la demeure de son époux, tandis que celui-ci court en avant, afin de recevoir et de faire entrer chez lui le bonheur. Il trouve l'hôtellerie dans une véritable ébullition ; de magnifiques soieries et de nombreux lingots d'argent y sont exposés, rangés en bel ordre. Deux officiers du palais, ceux-là même que nous connaissons, veillent sur ces présents du prince de Tcin, et remettent encore à Tang-pi un petit coffret renfermant l'expédition nouvelle du diplôme qu'il avait perdu.

Peindre la joie de ce ressuscité serait chose impossible. Sa chambre de voyageur devint la chambre où s'allumèrent les bougies fleuries. Cette nuit de noces si longtemps désirée, si longtemps différée, ne ressemblait pas à celles

que les rites seuls ont appelée. Aussi fit-elle éclater des sentiments qui surpassaient de beaucoup la mesure ordinaire.

Quand la fortune s'éloigne, la foudre brise la pierre sur
[laquelle était gravé le mot « bonheur »;
Quand la fortune arrive, le vent conduit la barque au
[pavillon du roi de Teng. 1
Aujourd'hui le mariage et le mandarinat; c'est la félicité et
[la joie.
Plus de douleur, plus de tristesse; les mauvais jours sont
[passés.

1. Le titre de roi, *ouang*, fut donné souvent par les empereurs de Chine à des princes de leur maison, qui recevaient en même temps, comme apanage, la souveraineté de quelque territoire important. Le roi de Teng, dont il est ici question, était un fils de l'empereur Kao-tsou, le fondateur de la dynastie des Han (206 avant J.-Ch.). Il fut célèbre par sa magnificence et la protection qu'il accordait aux poètes. Son fief comprenait une partie du Kiang-si actuel et sa résidence favorite, sur les bords du lac Po-yang, était le rendez-vous de tous les beaux esprits de son temps. Un pavillon du palais, où le Roi se plaisait à convier en petit comité les plus distingués de ses hôtes, était particulièrement renommé. La légende raconte qu'un jeune poète appelé Ou Tchi-han, qui se promenait sur une barque, y fut conduit par le vent, que le roi de Teng venait d'ouvrir dans ce pavillon un concours de poésie, et qu'il en remporta le prix.

Tang-pi se voyait donc en possession de la femme qu'il aimait ; il avait ressaisi son mandarinat et disposait de mille taëls pour ses frais de voyage et d'établissement. Il passait des profondeurs de l'enfer aux sublimes régions du ciel éthéré, et tout cela grâce aux élans généreux du prince de Tcin, qui se plaisait à faire le bien pleinement, et non à demi.

Le jour qui suivit de si joyeux événements, le mari de Siao-ouo, se rendit au palais, voulant prendre congé de son bienfaiteur et lui témoigner son immense gratitude ; mais l'ordre était donné d'en tenir les portes fermées. Le prince entendait supprimer jusqu'à la peine d'une dernière visite de remerciements.

Dès que les nouveaux époux se furent procuré les serviteurs et les servantes qui leur étaient nécessaires, ils prirent directement la route de Ouan-tsiuen, afin de passer quelques jours dans la maison du seigneur Hoang, avant de gagner leur résidence. En voyant apparaître sa fille et son gendre, le vieux lettré fut si transporté de joie qu'il se sentit véritablement renaître. Il fut comme l'arbre sec qui retrouve le printemps, comme la corde du luth disten-

due, que l'on rattache et qui recouvre sa sonorité. Enfin le couple parvint heureusement à Hou-tcheou et s'y installa.

Tang-pi et Siao-ouo firent sculpter, en bois précieux, une statuette représentant le prince de Tcin, devant laquelle, matin et soir, ils s'inclinaient en demandant au Ciel le bonheur et la longévité pour leur bienfaiteur.

Pei, prince de Tcin, dépassa l'âge de huit décades. Ses nombreux descendants prospérèrent ; cette heureuse et constante fortune fut regardée comme la récompense de ses vertus et de sa bonté.

Les vers disent :

Qui n'a ni femme ni mandarinat est vraiment privé de bonheur dans cette vie.
Rendre le bonheur à qui l'a perdu, c'est un bienfait grandement méritoire.
Si chacun de tes pas est guidé par la bienfaisance et par l'amour de la justice,
Tes descendants jouiront d'une inépuisable prospérité.



VÉRITABLE AMITIÉ



VÉRITABLE AMITIÉ

En se liant d'amitié, les anciens se liaient de cœur; en se liant d'amitié, les hommes d'aujourd'hui ne prennent d'autre engagement que de ce faire bon visage. Quand on était lié de cœur, c'était à la vie et à la mort; quand il ne s'agit plus que de l'air du visage, un revers de fortune suffit pour dénouer ce faible lien. Des chevaux sellés parcourent journellement et confusément toutes les routes de l'Empire. De même, chaque jour, en tout lieu, on se rend de vaines et fréquentes visites. Les femmes se réunissent pour causer entre elles. Les hommes boivent, mangent et se réjouissent

ensemble comme des frères; mais que la moindre question d'intérêt surgisse, et l'apparence d'amitié s'évanouit aussitôt. Quel attachement de cette sorte pourrait entraîner la solidarité dans le malheur !

Ce fragment d'un vieux traité sur l'amitié pourra servir de préambule à l'histoire que je vais raconter, histoire de deux amis qui, sans s'être jamais vus, ressentirent l'un pour l'autre la véritable sympathie, récit d'un dévouement dont le grand exemple est de ceux qu'on ne saurait oublier.

On était dans les annéee *kai-youen* de la dynastie du Tang [1]. Le premier ministre d'état, Ko-tchin, grand chancelier de l'empire, natif de Ou-yang, du Ho-pe [2], avait un neveu nommé Ko Tchong-siang, jeune homme de vrai mérite, mais d'un caractère bouillant et d'une humeur batailleuse qui lui fermait l'entrée aux emplois. Très attristé de voir son fils mener une existence inutile, le père de

1. 713-756 de notre ère.

2. *Nord du fleuve (jaune)*, ancienne province qui contenait une partie du Chan-si actuel.

Tchong-siang [1] lui donna une lettre pour son oncle et l'envoya à la capitale. L'oncle dit au neveu : « On ne peut s'élever que par degrés dans la carrière civile ; si tu veux acquérir promptement les honneurs et la richesse, il faut les chercher aux frontières, comme firent jadis Fou Kiai-ta [2] et Pan-tchao [3]. Le rang que j'occupe ne serait pas un marche-pied suffisant pour te porter bien haut. » Tchong-siang entra sans hésiter dans la pensée de son oncle. La nouvelle du soulèvement des barbares du Nan-tchong arrivait précisément à la cour, en ce moment-là.

L'impératrice Ou-heou, voulant se concilier

1. C'est-à-dire Ko Tchong-siang. Ko est le nom de famille ; Tchong-siang est le nom personnel. On dit Tchong-siang par abréviation ; parfois aussi on dit Ko, tout court.

2. Fou kiai-ta, employé comme général et comme ambassadeur par l'empereur Tchao-ti, des Han, au premier siècle avant notre ère, fit une fortune rapide par des moyens que nous aurions peine à trouver louables, s'étant chargé d'attirer dans sa tente et de faire assassiner un prince du Turquestan, avec qui l'Empire était en guerre.

3. Pan-tchao, guerrier célèbre du premier siècle de notre ère, qui avait commencé par être écrivain public et qui parvint aux plus grands honneurs.

l'affection des barbares, ou tout au moins s'assurer de leur soumission, avait établi un système de libéralités qui pouvait ressembler à un tribut. Aux dix-huit autres des neuf vallées, elle accordait tous les ans quelques petits présents et, tous les trois ans, des dons en étoffes et en vivres d'une importance plus considérable. L'empereur Hiuen-tsong ayant aboli cet usage, les barbares s'étaient irrités ; ils envahissaient et dévastaient les districts chinois voisins de leurs territoires.

Li-mong fut nommé gouverneur général du Yao-tcheou, avec mission de former un corps d'armée et de châtier sévèrement les rebelles. Avant de se mettre en route, il alla prendre congé du premier ministre, voulant recevoir de sa bouche des instructions précises sur la conduite à tenir.

— Souvenez-vous de Tchu Ko-tchang, qui prit sept fois le chef Mong-ho, lui dit Ko-tchin. Il obtint, par les bons sentiments, plus qu'il n'eût obtenu par la force. Pour conduire habilement cette expédition, il faut surtout de la prudence. Soyez prudent, et le succès vous est assuré. J'ai un neveu doué de qualités

sérieuses. Je vais vous le confier, afin qu'il se distingue sous vos ordres et qu'il saisisse ainsi l'occasion de se faire un nom.

Aussitôt, il appela Tchong-siang et le présenta à Li-mong. Celui-ci, voyant un jeune homme de bonne mine, neveu du ministre tout-puissant et par lui recommandé de la sorte, n'eut garde d'hésiter sur l'accueil qu'il lui devait faire. Il le prit immédiatement pour aide de camp. Tchong-siang remercia son oncle et partit avec son général.

Un mandarin du même pays que Tchong-siang, et qui se nommait Ou Pao-ngan, était alors sous-préfet du district de Soui-tcheou, du Tong-tchouen. Il n'avait jamais vu ce compatriote, devenu tout à coup un important personnage ; mais il savait, par la voix commune, que c'était un homme serviable, aimant prêter généreusement son assistance à quiconque pouvait en avoir besoin. Il écrivit donc à l'aide de camp du général en chef une lettre qu'il lui fit porter par un serviteur de confiance, et qui disait ceci :

« Moi, Pao-ngan, qui suis si loin de vous valoir, par bonheur je suis né dans le même

pays que vous. Bien que je ne vous aie jamais vu, vous êtes depuis longtemps dans ma pensée. Au moyen de votre grand secours, le généralissime Li-mong pacifiera bientôt les régions insurgées et en aura le mérite acquis. Moi, Pao-ngan, j'ai étudié pendant beaucoup d'années. Je ne suis cependant qu'un petit fonctionnaire ; encore la durée de mes fonctions arrive-t-elle à son terme, et qui sait s'il me sera donné d'obtenir un nouveau poste [1] ? Les aspirants sont si nombreux, le cadre des emplois est si limité ! Mais je sais que vous êtes puissant. Dans cette grande armée qui se forme, il existe peut-être des postes vacants. Si vous daigniez vous intéresser à votre humble compatriote et faire qu'on l'emploie, ne serait-ce qu'à surveiller les chevaux et les tentes, il vous en aurait une reconnaissance plus profonde qu'une montagne élevée n'a de hauteur. »

1. Les fonctionnaires chinois ne sont nommés que pour trois ans, à l'expiration desquels ils doivent se rendre à la capitale. Selon qu'on est plus ou moins satisfait de leur gestion, on leur assigne un nouveau poste, avec ou sans avancement, ou bien ils demeurent en disponibilité.

Tchong-siang, ayant lu cette lettre, comprit les sentiments de celui qui l'avait écrite. « Cet homme qui ne m'a jamais rencontré et qui, cependant, recourt à moi dans sa détresse, il me connait mieux que personne, songea-t-il. C'est un ami qui se déclare ; mon devoir, c'est de le servir. » A l'instant, il alla trouver le généralissime, parla chaleureusement de Ou Pao-ngan et obtint pour lui une charge de secrétaire dans l'état-major. Le courrier, porteur du pli officiel, qui apprenait à Ou Pao-ngan sa nomination, venait de partir pour Soui-tcheou, lorsque les éclaireurs de l'armée annoncèrent que l'ennemi n'était pas loin.

Li-mong donna l'ordre de se porter en avant à marches forcées. Il surprit les barbares dans les faubourgs de Yao-tcheou, pillant et détruisant les habitations, selon leur coutume ; il les battit, en tua un grand nombre, les dispersa et, encourageant ses soldats victorieux, poursuivit les fuyards jusqu'à la distance de cinquante *li*. La nuit venue, les débris des hordes barbares se retirèrent dans les villages fortifiés.

Ko Tchong-siang crut devoir exposer son

avis sur la situation des choses après ce combat.

— Les barbares, dit-il, sont des hommes perfides, pleins de ruses et de résolutions inattendues. Nous leur avons infligé une sanglante défaite. Ils ont fui ; le prestige de nos armes est établi. Il serait bon, je crois, de ramener les troupes à Yao-tcheou. On enverrait ensuite des émissaires pour semer la peur, et l'on obtiendrait la soumission. Entrer plus avant dans ces régions inconnues, ce serait peut-être s'exposer à des surprises et à des pièges dangereux.

Li-mong poussa de grands cris, en entendant ce conseil.

— Aujourd'hui, les barbares sont atterrés, répondit-il. Si nous ne profitons pas de leur découragement pour purger les vallées, quand donc retrouverons-nous une pareille occasion ? Ne dépense pas trop de paroles et regarde-moi faire. Tu verras comment des rebelles doivent être traités.

Le lendemain matin, les villages fortifiés étaient enlevés et bientôt l'armée, poursuivant sa marche, pénétrait au cœur des antres

sauvages occupés par les barbares Ou-man [1]. Ce n'étaient que montagnes désertes et bois épais. Aucun chemin tracé n'apparaissait ; on ne savait quelle direction prendre. Li-mong, très hésitant, ordonne un mouvement en arrière, afin de camper dans un lieu plat et découvert, jusqu'à ce qu'on ait capturé des indigènes et tiré d'eux quelques renseignements sur la nature du pays. Tout à coup, du fond des antres, surgit un bruit de tam-tam et de tambours. De tous côtés, des barbares en armes descendent des montagnes et enveloppent le camp chinois. Leur grand chef, qui était de la famille Mong [2] et qui se nommait Si-nou-lo, tenant à la main un arc de bois, lançait des flèches empoisonnées et, cent fois tirant, cent fois atteignait. Les chefs de horde qu'il dirigeait traversaient les forêts et franchissaient les collines, vraiment comme des vols d'oiseaux sauvages ou comme des bêtes

1. Les Ou-man formaient une tribu puissante dans la région sud-ouest de la Chine, aux confins du Sse-tchouen et du Koueitcheou.

2. Famille illustre parmi les barbares du midi, qui régnait sur plusieurs tribus indépendantes les unes des autres.

féroces qui semblent courir sans aucun effort. Démoralisés, harassés de fatigue, rencontrant partout des embuscades, les soldats impériaux pliaient et ne pouvaient plus résister.

Li-mong était brave ; mais il comprit que la bravoure ne lui servirait plus de rien. Voyant tomber autour de lui tous ses principaux officiers, il gémit de n'avoir pas écouté les conseils de Tchong-siang, tira de sa botte un couteau à lame courte, se coupa la gorge et mourut. L'armée impériale fut entièrement anéantie.

Il est dit dans un vieux poëme :

Les colonnes de cuivre de Ma-youen demeurent comme un [monument impérissable.
Le drapeau de Tchu Ko-leang a maintenu les neuf vallées [dans l'obéissance.
Pourquoi l'armée chinoise a-t-elle péri sous la conduite de [Li-mong ?
Parce que ce général conçut un plan de campagne extrava-[gant.

Un autre poème renferme aussi ces quatre vers, blâmant le général en chef Li-mong de n'avoir pas suivi de sages avis :

Le plan du général fut extravagant, de toute évidence.
Se lancer brusquement en pays ennemi est toujours dangereux.
S'il eût écouté le conseil de sauvegarder prudemment son armée,
Les barbares eussent incliné la tête, sans même oser lever les yeux.

Tchong-siang, fait prisonnier, fut conduit devant Si-nou-lo qui, frappé de la dignité de son maintien, l'interrogea sans arrogance et le traita même avec quelques égards. Quand il apprit que ce prisonnier était le neveu d'un premier ministre, il le donna au chef particulier de sa propre tribu, qui était celle des Ou-lo.

Les barbares méridionaux n'ont jamais de grandes visées ; ils convoitent seulement les richesses de la Chine et recherchent le butin. Les Chinois qui tombent entre leurs mains sont distribués entre les chefs des différentes vallées, en proportion des hauts faits qu'ils ont accomplis. Ces chefs ne tiennent aucun compte du rang et des mérites des prisonniers qu'on leur alloue. Ils en font indistinctement des esclaves chargés du soin de couper du bois et des fourrages, de faire paître les che-

vaux et les moutons. S'ils ont plus d'esclaves qu'ils n'en peuvent utiliser, il leur est loisible de les vendre. La servitude, chez ces barbares, est si dure que presque tous les Chinois qui la subissent aimeraient mieux la mort ; mais ils sont surveillés avec attention, et qui voudrait mourir en est empêché. Parmi les captifs, il était des officiers de marque et des fonctionnaires d'un grade élevé ; il leur fut permis d'écrire à leurs familles et d'engager leurs parents à venir les racheter. Qu'on juge de l'empressement avec lequel des lettres sans nombre furent écrites ! Qui n'aspirait à revoir ses foyers ? qui ne fit appel à tous les siens ? Ceux-là seulement qui n'avaient rien à espérer, pour être de souche trop misérable, se tinrent dans l'inaction.

Les chefs barbares sont d'une cupidité cruelle. Quelque pauvre que tu sois, ils exigeront au moins trente pièces de taffetas pour ta rançon. Si tu es d'une condition supérieure, leurs prétentions n'ont plus de limite. Sachant que le prisonnier était le neveu d'un haut dignitaire, le chef des Ou-lo déclara qu'il valait mille pièces de soie. Mille pièces de soie !

pensa Tchong-siang, mon oncle seul pourrait les fournir. Comment m'assurer qu'un message envoyé de si loin lui parviendra? Soudain, il songe à Ou Pao-ngan. C'est mon ami, se dit-il, bien que je n'aie jamais vu son visage. Sa lettre a suffi pour que je prisse à cœur de l'appuyer près du chef de l'armée. Je l'avais fait appeler en qualité de secrétaire. Certes, il me servira comme je l'ai servi. Il n'a pu, fort heureusement pour lui, nous joindre avant que nous courions à ce grand désastre, Il doit être maintenant à Yao-tcheou. Je vais le prier de porter lui-même ma requête à Tchang-ngan[1]. N'est-ce pas ce que je saurais faire de mieux?

Il écrivit donc à Ou Pao-ngan, lui peignant ses souffrances et lui faisant connaître à quel prix sa rançon était mise. « Si Yong-kou daigne transmettre ceci à mon oncle, poursuivait-il, et si mon oncle me rachète, je pourrai revoir mon pays; sinon, ma vie se passera dans l'esclavage, et mes mânes demeureront parmi ceux des barbares. Yong-kou souffrira-t-il qu'il en soit ainsi? »

1. La capitale de la Chine à cette époque.

Yong-kou était le surnom familier de Ou Pao-ngan. La lettre se terminait par ce quatrain ;

Ki-tse [1] fut prisonnier sur la terre étrangère ;
Sou-kin [2], dans sa jeunesse, eut de grandes peines à supporter.
Je sais que vous me viendrez généreusement en aide.
Puissé-je me voir délivrer, comme le furent ces anciens sages !

Un intendant du Yao-tcheou, qui s'était racheté, allait partir au moment même où Tchong-siang fermait sa lettre. Le prisonnier pria cet heureux homme de s'en charger et le suivit des yeux quand il s'éloigna. Dix mille flèches perçaient son cœur et ses larmes tombaient en pluie.

Ainsi souffre l'oiseau en cage,
Qui voit d'autres oiseaux prendre leur vol.

1. Prince féodal du XII[e] siècle avant notre ère, emprisonné par le tyran Cheou-sin et délivré par Ou-ouang, le fondateur de la dynastie des Tcheou.

2. Personnage du premier siècle avant notre ère, envoyé en ambassade chez les barbares Hiong-nou, qui le retinrent longtemps prisonnier.

Mais laissons Tchong-siang au milieu des barbares, et parlons maintenant de Ou Pao-ngan. Dès que sa nomination de secrétaire, signée par Li-mong, lui était parvenue, il avait reconnu l'intervention bienveillante de l'aide de camp général et, laissant à Soui-tcheou la dame Tchong, sa femme, avec un nouveau-né de moins d'un an, il s'était hâté de partir, afin de prendre possession du poste qui lui était accordé. En arrivant à Yao-tcheou, il apprit la mort de Li-mong, ainsi que le désastre de l'armée. Qu'était devenu Ko Tchong-siang ? Il s'en inquiétait vivement et allait aux informations de tous côtés, lorsque l'intendant libéré lui remit la lettre à son adresse. Il ouvre cette lettre ; il la lit avec douleur ; il y répond sur le champ, promettant au captif de tout faire pour obtenir son rachat, et il supplie l'intendant de trouver un messager par qui cette réponse soit fidèlement transmise ; puis, il prépare son sac de voyage et s'achemine immédiatement vers Tchang-ngan.

De Yao-tcheou à Tchang-ngan, il y a plus de 3,000 *li*. Bien que sa ville natale fût sur la

route, Ou Pao-ngan ne s'y arrêta pas. Il étouffa le désir de voir sa famille et gagna directement la capitale. Une cruelle surprise l'y attendait ; depuis un mois, le premier ministre était mort ; tous les siens s'étaient éloignés, emportant le cercueil. L'espoir fondé sur un si grand appui s'effondrait. Le viatique était épuisé. Il dut vendre son serviteur et son cheval pour subvenir aux frais de retour et regagner Soui-tcheou.

Quand il se retrouva près de sa femme, il fondit en larmes. Interrogé par elle sur la cause d'un si profond chagrin, il raconta les événements qui venaient de s'accomplir ; il exprima la ferme résolution de délivrer Tchong-siang et la douleur qu'il éprouvait du sentiment de ses faibles ressources.

La dame Tchang essaya de consoler son mari :

— Il est un proverbe qui dit : « La bru la plus ingénieuse ne saurait faire, sans riz, une bouillie de riz. » Tes forces ne correspondent pas à l'élan de ton cœur. Devant l'impossible, il faut s'incliner.

Ou Pao-ngan secoua la tête.

— Sur un simple billet que je lui avais écrit, réplique-t-il, il fut aussitôt mon protecteur. Aujourd'hui que sa vie est en péril et qu'à son tour il met son espoir en moi, oserais-je le payer d'ingratitude ? Si Tchong-siang mourait à la peine, je ne lui survivrais pas.

Ou Pao-ngan fit l'estimation de tout ce que pouvait renfermer sa maison. Au plus, cela représentait-il la valeur de deux cents pièces de taffetas. Alors, il quitta sa femme, avec la résolution d'exercer le commerce ambulant. Dans la pensée que des lettres venant du pays des barbares arriveraient peut-être de temps à autre, il ne s'éloigna pas des environs de Yao-tcheou, courant du matin au soir de l'est à l'ouest, portant des habits rapiécés, ne mangeant que du riz grossier, économisant sapèque sur sapèque et songeant uniquement à acheter des pièces de taffetas. Quand il en avait une, il en voulait dix ; quand il en avait dix, il en voulait cent. Il les déposait dans le trésor de Yao-tcheou. Il ne rêvait que de Ko Tchong-siang, ayant oublié sa famille. Il vécut dix ans de la sorte. Il avait amassé sept

cents pièces de soie ; mais il lui en manquait encore trois cents.

Il a laissé bien loin sa femme et son fils,
Uniquement parce qu'il est pénétré des sentiments de la [véritable amitié;
Depuis dix ans, il n'a pu acquérir encore la rançon exigée [par les barbares.
Qui sait dans combien de temps ce cœur ami sera consolé ?

La jeune femme que Ou Pao-ngan avait abandonnée, on demandera ce qu'elle était devenue. Demeurée seule à Soui-tcheou avec son enfant, elle avait d'abord été secourue par des gens qui conservaient un bon souvenir du sous-préfet de Tong-tchouen; mais, les années s'écoulant, ces ressources précaires disparurent. Tout ce qui pouvait se vendre avait été vendu ; les vêtements et la nourriture manquèrent ; ce fut le froid et la faim.

Délaissée depuis dix ans, la dame Tchang subissait donc la dure misère. Elle prit enfin la résolution d'aller à la recherche de son mari. Elle échangea ses derniers ustensiles de ménage contre quelques pièces de monnaie et, tenant son fils par la main, elle se mit en route, à pied, dans la direction de la capitale

du Yao-tcheou. Elle prenait, pour la nuit, le plus humble des gîtes et marchait, durant le jour, autant que ses forces le lui permettaient; il lui était difficile de franchir journellement plus de 30 à 40 *li*. Quand elle atteignit la frontière de la province de Yao-tcheou, son mince pécule était complètement épuisé; elle n'avait plus que la ressource de mendier pour continuer son chemin. Cette extrémité lui parut si terrible, que la pensée du suicide lui traversa l'esprit. La vue de son enfant chassa bien vite cette pensée; mais elle se laissa tomber par terre et éclata en sanglots. Elle était au pied de la montagne Ou-mong, et la nuit approchait.

Tout à coup, vient à passer une voiture en poste, avec une escorte de cavaliers. C'est le nouveau gouverneur général Yang Ngan-kiu, qui va remplacer Li-mong et qui suit cette même route, le conduisant à son gouvernement. Il a entendu des gémissements, il a reconnu la voix d'une femme. Il fait arrêter son équipage et veut savoir qui se lamente. On amène devant lui la dame Tchang, tenant son fils par la main. Il l'interroge, et elle répond :

— Je suis la femme de Ou Pao-ngan, jadis sous-préfet dans le Soui-tcheou. Cet enfant est mon fils. Mon mari nous a abandonnés, parce que son ami Ko Tchong-siang étant tombé entre les mains des barbares, il veut pour le racheter se procurer mille pièces de taffetas. Il est depuis dix ans dans le Yao-tcheou et ne m'a pas donné une seule fois de ses nouvelles. Réduite à la misère, j'ai pris la résolution de me mettre à sa recherche. Mes pauvres ressources sont épuisées, et le chemin est encore long. Voilà ce qui me fait pleurer.

Ngan-kiu fut saisi d'un étonnement mêlé d'admiration. « Vraiment, se dit-il à lui-même, voilà un homme de cœur, et que je voudrais connaître. » Puis, s'adressant à la dame Tchang :

— Ne vous affligez pas, madame. Je vais prendre possession du gouvernement de cette province. Dès mon arrivée à Yao-tcheou, je ferai chercher votre mari, et, en attendant, je me charge des frais de votre voyage. Au prochain relais de poste, vous trouverez un logement et des subsides tout préparés.

La dame Tchang cessa de pleurer, salua, remercia, et l'équipage du gouverneur général

reprit sa course, qui ressemblait à un vol. Bien que rendue à l'espérance, la voyageuse ne laissait pas de ressentir une vive appréhension de trop espérer. Ce fut le cœur très agité qu'elle arriva devant l'hôtel de la poste, où le gouverneur Yang Ngan-kiu lui avait dit de se présenter. Des instructions étaient données, comme on le lui avait promis. L'hôtelier logea la mère et le fils, leur servit à souper et, de la part du haut mandarin qui avait poursuivi rapidement sa route, il remit à la femme de Ou Pao-ngan dix mille sapèques pour ses dépenses courantes, en même temps qu'il lui fournissait une voiture, dont le conducteur était chargé de la conduire et de l'installer à l'hôtel de la poste, dans la ville de Yao-tcheou.

Les braves gens trouvent de braves gens qui les assistent ;
Les méchantes gens trouvent de méchantes gens pour les
[tourmenter.

Aussitôt qu'il fut installé dans son gouvernement, Yang Ngan-kiu donna l'ordre de rechercher avec soin Ou Pao-ngan, qui fut découvert trois ou quatre jours après, et invité à se rendre au palais. Yang Ngan-kiu des-

cendit jusqu'au bas du perron pour le recevoir, le prit par la main, le fit asseoir dans la grande salle et l'assura qu'il serait récompensé de ses peines.

— Je savais, dit-il, par la tradition, qu'il y avait eu dans l'antiquité, des amis à la vie et à la mort. En vous voyant, je constate avec joie que cette forte amitié se retrouve encore. Votre femme et votre enfant sont venus de loin pour vous rejoindre. Ils sont actuellement à l'hôtel de la poste ; allez donc près d'eux ; après dix ans de séparation, il est bien temps de se revoir. Quant aux pièces de taffetas qui vous manquent, j'aurai le grand plaisir de vous les offrir.

— En travaillant pour mon ami, je n'ai fait qu'accomplir mon devoir, répondit Ou Paongan. Comment oserais-je, seigneur illustre, vous associer à mes efforts ?

— J'admire votre dévouement, et je désire achever votre œuvre.

— Eh bien ! donc, j'accepterai un si généreux secours. Il me manque près d'un tiers de la soie que je devais me procurer. Si votre illustre seigneurie daigne compléter immédia-

tement la rançon du captif, immédiatement aussi je me rendrai chez les barbares, afin de le délivrer. Ensuite seulement, j'irai voir ma femme. Chaque chose sera faite à son heure.

Le gouverneur général emprunta au trésor public 400 pièces de taffetas, qui furent remises à Ou Pao-ngan, en même temps qu'un cheval sellé et bridé. De son côté, Ou Pao-ngan retira du trésor les 700 pièces qu'il y avait déposées, ayant ainsi à sa disposition un total de 1100 pièces. Il partit sur le champ, plein de joie, atteignit promptement le pays du Ou-man et prit un barbare soumis pour lui servir d'intermédiaire, promettant une gratification de 100 pièces de soie, en dehors des 1000 pièces de la rançon, dans l'instant que Ko Tchong-siang lui serait ramené.

Ko Tchong-siang, nous l'avons dit, avait été attribué au chef de la tribu du Ou-lo. Espérant de son prisonnier une très grosse rançon, ce chef l'avait d'abord assez bien traité ; mais lorsqu'un an et plus se fut écoulé sans la moindre proposition de rachat, il en fut irrité, réduisit sa nourriture à un seul repas par jour et le chargea de garder dans les

bois ses éléphants de guerre. Cette existence devenant insupportable au malheureux captif et les souvenirs de la patrie le hantant, il profita d'un jour où le chef était à la chasse pour s'enfuir dans la direction du nord. Les sentiers des montagnes qui couvrent ces régions sont escarpés et rocailleux. Après un jour et une nuit de marche, ses pieds étaient en sang ; il ne pouvait plus avancer. Les barbares, qui s'étaient mis à sa poursuite, le ressaisirent, et le chef des Ou-lo, pour se débarrasser de cet esclave incommode, le revendit au chef de l'antre méridional des Sin-ting, situé à 200 *li* du sien.

Les Sin-ting sont très cruels. Ils emploient leurs esclaves à de rudes travaux. Pour la plus petite faute, ils les flagellent avec des lanières de cuir mince, jusqu'à ce qu'ils aient le dos bleu et enflé. Tchong-siang ayant subi plusieurs fois ce supplice essaya encore de s'échapper. Malheureusement, il n'avait aucune connaissance des routes ; il ne fit que tournoyer sur place, et ne tarda pas à être repris. Sa destinée était de passer de mains en mains, avec aggravation progressive dans ses souf-

frances. Il fut revendu au chef des Pou-sa-man, les plus féroces de tous ces barbares du midi. Avertis que le captif était disposé à s'enfuir, ils lui clouèrent les pieds sur de longues planches. Le jour, il devait se traîner péniblement ; la nuit, on l'enfermait dans une cave, au-dessus de laquelle couchaient ses geôliers.

Les vers disent :

Son corps fut vendu à des barbares méridionaux, et encore [plus méridionaux.
Le cachot sous terre et les menottes de bois sont durs à supporter.
Pendant dix ans, il fut sans nouvelles de son pays ;
Les pensées de ses rêves, les mouvements de son cœur, il [n'avait personne à qui les communiquer.

Le barbare soumis, devenu le mandataire de Ou Pao-ngan, se rendit chez les Ou-lo, afin d'accomplir sa mission. Quand le chef de cette tribu apprit qu'il y avait mille pièces de taffetas pour la rançon de Tchong-siang, il fut dans la joie et il dépêcha des émissaires chargés de le racheter aux Pou-sa-man et de le lui ramener. Le rachat opéré, on s'occupa d'enlever avec des tenailles les clous qui

fixaient sur des planches les deux pieds du prisonnier. Ces clous, après que depuis un long temps les plaies occasionnées par eux s'étaient cicatrisées, avaient fini par adhérer complètement aux chairs. Leur extraction fut plus douloureuse que leur introduction même n'avait été ; le sang jaillit abondamment, et le patient perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il ne pouvait se tenir debout. On le mit dans un sac de cuir, et deux hommes le portèrent, suspendu à un bâton, jusque sous la tente du chef des Ou-lo. Celui-ci, ne songeant qu'à compter les pièces de soie, ne s'inquiéta nullement de vérifier si c'était un mort ou un vivant qu'on lui ramenait. Il livra le sac au barbare soumis, qui revint avec son fardeau vers Ou Pao-ngan.

Ko Tchong-siang était sauvé. Les deux amis, qui se voyaient pour la première fois, se contemplèrent sans dire un mot, se prirent la tête mutuellement en versant des larmes d'attendrissement, et s'imaginèrent qu'ils faisaient un rêve. Lorsque Ou Pao-ngan recouvra la parole, ce fut pour remercier son libérateur avec une débordante effusion. Il était amaigri

et noirci au point d'avoir la figure d'un démon, et ses pieds lui refusaient tout service. Ou Pao-ngan lui céda son cheval ; il suivit à pied. Ils arrivèrent ainsi à la ville de Yao-tcheou et se rendirent au palais du gouverneur.

Le gouverneur Yang Ngan-kiu avait été jadis sous les ordres de Ko Youen-tchin et protégé par ce ministre. C'était un homme droit, qui gardait la mémoire des morts. Sans connaître personnellement Ko Tchong-siang, il lui porta de l'intérêt. Il lui fit donner un bain, le pourvut d'habits convenables et le recommanda au médecin militaire. Grâce à des soins et à une bonne nourriture, ses plaies se guérirent et, avant un mois, il fut rétabli.

A son retour du pays des barbares, Ou Pao-ngan avait pris, enfin, le chemin de l'hôtel de la poste, où l'attendaient sa femme et son fils. L'enfant qu'il avait laissé au maillot était maintenant dans sa onzième année. Le temps court vite ! La reconnaissance fut pleine d'émotion.

Yang Ngan-kiu ne cessait d'admirer et de glorifier le héros de cette aventure extraordinaire, qui avait oublié sa famille pendant dix

années pour ne songer qu'au salut de son ami. Il en écrivit à la cour ; demandant qu'un mandarinat lui fût accordé. Il voulut qu'il partît à la capitale, et il lui fournit largement les moyens de s'y rendre, tandis qu'il restituait à Tchong-siang son grade d'adjudant général. Voyant Ou Pao-ngan en si grande faveur près de leur chef, tous les mandarins du Yao-tcheou le comblèrent de présents. Ou Pao-ngan obligea Tchong-siang à les partager avec lui ; puis il fit le voyage de la cour, qui ne lui fut pas inutile, car il obtint la sous-préfecture de Pong-chan, du Kia-tcheou, pays dépendant du Sse-tchouen occidental, assez rapproché pour qu'il y menât facilement sa femme et son fils.

Durant son séjour chez les barbares, Ko Tchong-siang avait remarqué que leurs femmes étaient généralement très jolies, et qu'on en pouvait acheter à très bon prix. Mettant à profit l'autorité que lui donnait sa situation présente, il envoya des émissaires au pays des Ou-man, qui acquirent et lui amenèrent dix jeunes filles de cette race, parfaitement bien choisies. Il s'appliqua lui-même à leur

apprendre la danse et le chant ; et les ayant revêtues de beaux habits, il les offrit au gouverneur Yang, en reconnaissance de ses immenses bienfaits.

— J'estime avant tout la véritable amitié, dit en riant le gouverneur, et j'ai été heureux de m'associer au grand exemple que j'en ai rencontré. Ne parlons pas de rétribution ; ce serait méconnaître les sentiments qui m'ont fait agir.

— Vous m'avez généreusement sauvé, s'écria Ko Tchong-siang, et moi je me suis employé à trouver ces belles filles, comme un témoignage de ma gratitude. Si vous les repoussez, j'en serai peiné jusqu'à ma mort.

Touché du ton de sincérité avec lequel ces paroles étaient prononcées, Yang Ngan-kiu répliqua doucement :

— J'ai chez moi des compagnes que j'aime. Je veux bien accepter de leur adjoindre l'une de celles que vous m'offrez ; mais une seulement, pas plus d'une. Voilà qui est entendu.

Tchong-siang distribua les neuf autres aux principaux officiers qui partageaient la tente du gouverneur.

Vers cette époque, il arriva que la cour, voulant récompenser, dans sa descendance, les services rendus par le premier ministre défunt Ko-tchin, appela son fils à de hautes fonctions. Yang ne laissa pas échapper cette occasion de faire valoir aussi les titres de son adjudant, signalant qu'il était le propre neveu du regretté ministre; qu'il avait fait preuve de prudence et de perspicacité en donnant à Li-mong des conseils malheureusement non suivis; qu'il avait subi dix années de la plus dure captivité, et qu'enfin, depuis trois ans, il occupait avec distinction le poste d'adjudant général à lui rendu. Cette requête eut son plein effet. Ko Tchong-siang fut nommé gouverneur militaire du Tai-tcheou. Il y avait alors quinze ans qu'il avait quitté sa famille. Son père et sa femme, ayant appris qu'il était tombé entre les mains des barbares, sans avoir ensuite aucune nouvelle de lui, le croyaient mort depuis longtemps. Ils furent bien étonnés, et bien joyeux aussi, quand ils reçurent une lettre de son écriture, les invitant à venir le rejoindre à Ouei-tcheou, ce qu'ils se hâtèrent de faire. Deux ans plus tard,

Tchong-siang devenait gouverneur militaire de Tai-tcheou et, trois ans après, il perdait son père.

Après qu'il eut accompagné le cercueil et rigoureusement observé tous les rites des funérailles, Tchong-siang se dit au fond du cœur : « le seigneur Ou m'a racheté ; je lui dois le retour à la vie. Tant que mon père fut près de moi, je fus retenu par les devoirs filiaux ; aujourd'hui qu'il est mort et que mon deuil est accompli, pourrais-je ne pas me rapprocher de cet ami si cher ? » Informé que Ou Pao-ngan ne s'était pas montré depuis son départ de Kia-tcheou, il résolut d'aller le surprendre dans sa résidence même de Pong-chan. Quel fut son chagrin en apprenant le sort de celui qu'il espérait revoir ! A l'expiration de ses fonctions, trop pauvre pour faire le voyage de la capitale afin d'obtenir un autre poste, il était demeuré à Pong-chan, dans un état voisin du dénuement ; puis une épidémie était survenue qui l'avait enlevé, ainsi que sa femme, et tous deux avaient été pauvrement enterrés, dans un terrain situé derrière le temple de Hoang-long. Leur fils Ou Tien-yeou,

instruit dans la littérature par sa mère, gagnait laborieusement son existence en tenant une école.

Pénétré de douleur, Ko Tchong-siang prit des vêtements de grand deuil et, un bâton à la main, se rendit dans le temple de Hoang-long. Il pleura sur le tombeau, offrit des sacrifices et, aussitôt ensuite, alla rendre visite à Ou Tien-yeou, qu'il reconnut pour son frère cadet, en faisant l'échange des habits. Tous deux convinrent de transporter les ossements des morts dans la terre natale, et Ko Tchong-siang écrivit à l'âme de Ou pour lui notifier cette résolution [1]. Lorsqu'on ouvrit le tombeau et que les deux squelettes apparurent, les sanglots de Ko Tchong-siang furent tels que l'émotion gagna tous les assistants. Tchong-siang enleva les os lui-même, craignant qu'au moment de les placer dans le nouveau sépulcre, il fût difficile d'en bien reconnaître l'ordre et l'appartenance. Avec de l'encre, il fit une marque sur chacun d'eux, puis il les serra dans un sac, lequel sac fut mis dans un panier.

1. On écrit à l'âme d'un mort sur un papier qu'on brûle ensuite, en offrant un sacrifice.

de bambou, qu'il chargea sur ses épaules. Ou Tien-yeou voulait s'emparer de ce fardeau, alléguant que c'était à lui qu'il appartenait de le porter ; mais Ko Tchong-siang refusa de s'en dessaisir.

— Ton père, pendant dix ans, s'est donné pour moi des peines infinies, lui dit-il. Celle que j'assume aujourd'hui soulage mon cœur.

De Kia-tcheou à Ou-yang, terme de leur voyage, ils avaient à parcourir plus de mille *li*. Chaque fois qu'ils arrivaient dans une auberge, le panier de bambou occupait la place d'honneur, et ce n'est qu'après avoir fait devant lui les libations de vin et les offrandes de riz que Tchong-siang et Tien-yeou prenaient ensemble quelque nourriture. Jamais non plus ils ne se couchaient avant de s'être assurés que le panier de bambou ne courait aucun danger. C'est à pied qu'ils accomplissaient pieusement ce long voyage. Bien que guéris depuis longtemps, les pieds jadis transpercés de Tchong-siang se gonflèrent sous l'effort de la marche et devinrent violets. Cet accident ne l'arrêta pas, malgré la douleur très vive qu'il en ressentait.

Les vers font mention de cet épisode :

Transporter des ossements est le seul moyen qui lui reste
[pour reconnaître de grands bienfaits;
Il marche avec son fardeau, sans s'arrêter, plein de zèle et
[de courage.
Il porte ses regards en avant, vers la terre éloignée de Ou-
[yang;
Quand pourra-t-il atteindre son pays natal ?

Cependant, le mal s'aggrava. Tchong-siang, qui ne pouvait plus que difficilement se traîner, dut s'aliter dans une hôtellerie. Au moment de se coucher, ayant fait les offrandes accoutumées, il invoqua les mânes de Ou Pao-ngan et de sa femme, les suppliant de l'assister. Le lendemain matin, l'enflure des pieds avait entièrement disparu. Il put reprendre sa route d'un pas ferme et atteindre enfin sa ville natale, sans s'être un seul jour allégé du précieux fardeau. Ce n'est pas aux mânes de Ou Pao-ngan qu'il faut attribuer ce fait merveilleux, mais à la haute protection du Ciel, qui favorise l'homme de bien.

A Ou-yang, leur patrie commune, Ko Tchong-siang voulut que son frère adoptif demeurât dans sa maison. Au milieu de la grande salle, il dressa les tablettes qui devaient

appeler les âmes de Ou Pao-ngan et de sa femme. Il acheta des linceuls et des cercueils, pour que les funérailles fussent entièrement renouvelées, et ne différassent en rien de celles qu'il avait faites à son propre père. Dans toutes les cérémonies, il se tint à côté de Ou Tien-yeou. Enfin, sur le tombeau édifié par ses soins, une inscription gravée, qu'il rédigea, rappela les grandes vertus du mort.

Pendant trois ans, Ko Tchong-siang et Ou Tien-yeou habitèrent en commun une cabane construite auprès de la sépulture. Ce temps fut employé par le frère aîné à instruire son frère cadet dans la lecture des livres canoniques, afin qu'il pût, quelque jour, prétendre au mandarinat. Comme ce jeune frère cadet n'était pas encore marié, il le fiança à l'une de ses parentes, belle, sage et bien élevée ; et quand on célébra le mariage, il céda aux nouveaux époux une maison à côté de la sienne, partageant avec eux tout son bien.

Pour lui, jadis, un ami avait abandonné sa femme ;
Aujourd'hui l'orphelin est appuyé et secouru par lui.
Le bienfait est rendu ; le dévouement a sa récompense ;
L'ingratitude est inconnue aux gens de cœur.

Les trois années de deuil que l'on garde pour un père étant accomplies, Ko Tchong-siang prit le chemin de la capitale. Il fut nommé gouverneur militaire de Lan-tcheou, en même temps que conseiller à la cour. Alors il présenta un mémoire à l'Empereur, dans les termes que voici :

« Encourager au bien, c'est la règle du gouvernement. Reconnaître un bienfait, c'est le devoir de l'homme privé. Jadis, je fus attaché au gouverneur général Li-mong, chargé de réprimer une révolte des barbares du Sud. Nous fûmes victorieux à la première rencontre. Je conseillai à mon chef d'observer la prudence et de ne pas trop s'avancer. Il méprisa mes avis. Toute notre armée fut anéantie ; je tombai au pouvoir des barbares, et ma qualité de neveu d'un ministre excita grandement leur cupidité. Ils recevaient des pièces de taffetas pour la rançon de leurs prisonniers ; ils taxèrent ma liberté jusqu'à mille pièces. Ma famille était si loin, que je n'eus aucun moyen de lui faire parvenir des lettres. Dix années se sont écoulées, pour moi, dans les plus dures souffrances, et j'ai vainement essayé de m'enfuir.

Ou Pao-ngan, autrefois sous-préfet de Soui-tcheou, était mon compatriote. Bien que jamais nous ne nous fussions rencontrés, nous étions devenus amis par l'échange de nos mutuels sentiments. Il fit, pour arriver à me racheter, des efforts extraordinaires. Il abandonna sa famille, en la laissant dans la misère. Il se donna des peines incroyables ; enfin, si je suis encore vivant, c'est à lui que je le dois. De cet immense bienfait, je n'ai pu lui témoigner ma gratitude, la mort l'ayant enlevé prématurément. Il a un fils sur qui je voudrais la reporter. Ce fils, nommé Ou Tien-yeou, est jeune, instruit et capable. Mon vœu serait de me démettre de mes fonctions en sa faveur. Ainsi se concilieraient tout à la fois la règle du gouvernement, d'encourager au bien, et le devoir de l'homme privé, de ne pas se montrer ingrat. Ainsi, je vieillirais, le cœur tranquille, n'ayant plus rien à me reprocher. Respectueusement, je présente ce mémoire à l'Empereur. »

On était alors dans la douzième année Tien-pao[1]. L'Empereur ordonna que le minis-

1. 753 de notre ère.

tère des rites prit connaissance de cette requête et donnât son avis. Tous les mandarins de la cour discutèrent sur la décision qui serait prise. Les événements avaient empêché Ko Tchong-siang de faire acte de gratitude à l'égard d'un vivant ; on tenait pour digne de respect qu'il demeurât l'ami d'un mort. Le ministre des rites répondit en louant les sentiments qui avaient dicté la requête et, dans l'intérêt de l'encouragement au bien, proposa les mesures suivantes : Ou Tien-yeou serait nommé, à l'essai, sous-préfet de Lan-kou. Ko Tchong-siang, conserverait ses fonctions.

Lan-kou fait partie du Lan-tcheou ; les deux amis ne seraient donc pas séparés. Ce fut là une belle et bonne délibération du ministère des rites, que l'Empereur ratifia.

Ko Tchong-siang prit la route de Ou-yang, porteur du diplôme qu'il avait obtenu pour Ou Tien-yeou. Les deux familles firent des sacrifices devant les tombeaux de leurs ancêtres, choisirent un jour heureux et se dirigèrent vers les régions de l'Ouest, où elles devaient résider.

Ko Tchong-siang et Ou Tien-yeou s'aquit-

tèrent habilement des fonctions qui leur étaient confiées ; ils firent de brillantes carrières. Leur histoire était connue de tous ; leur amitié était citée comme un exemple qui surpassait les traditions de l'antiquité. Dans les générations suivantes, les habitants du Lan-tcheou élevèrent, en l'honneur de Ko et de Ou, un temple de l'amitié qui, de nos jours, existe encore. Si l'on a des traités et des serments à faire, on y va prier et brûler des parfums.

On se donne souvent la main, sans pour cela être parent ;
Si le malheur arrive, c'est alors que les vrais sentiments se [font jour.
Considérez ceux que montrèrent Ko et Ou ;
Vous saurez ainsi ce qu'on doit entendre par la véritable [amitié.



PARAVENT RÉVÉLATEUR



PARAVENT RÉVÉLATEUR

On raconte que, sous la dynastie des Song [1], il y eut un mandarin, nommé Ouang, natif de Pien-leang, qui vint occuper des fonctions temporaires à Lin-ngan, amenant sa femme avec lui. Il prit d'abord la première maison qui lui fut indiquée ; mais, au bout de quelques jours, trouvant cette maison étroite et incommode, il se mit en quête d'un logement plus agréable, trouva dans le beau quartier de la ville une demeure spacieuse et propre, qui lui convenait à mer-

1. 1227-1368 de notre ère.

veille, et l'arrêta tout aussitôt. Il rentra chez lui et dit à sa femme :

— J'ai découvert une charmante habitation où nous serons très bien. Demain j'y ferai transporter nos meubles et nos effets. Je présiderai à l'installation ; quand tout sera prêt, j'enverrai un palanquin pour te chercher.

Le lendemain matin, il ne manquait pas de veiller aux préparatifs du déménagement et, sur le point de partir, en accompagnant les bagages, il répétait encore à la dame :

— Attendez, pour me rejoindre, le palanquin que je vous enverrai.

Ses caisses étant déballées et chaque chose mise en place dans le nouveau logement, le mandarin Ouang expédia le palanquin qu'il avait annoncé. Les heures s'écoulèrent, le palanquin ne revenait pas. Le mari perdit patience ; il reprit le chemin de la maison qu'il avait quittée, afin de connaître la cause de ce retard.

— Peu de temps après votre départ, lui dirent les gens de cette maison, un palanquin est venu chercher madame ; ensuite est arrivé un second palanquin, qui s'en est retourné à vide,

puisque madame était déjà partie. Comment se fait-il que vous n'ayiez vu personne ?

Ouang, très intrigué, revint promptement sur ses pas. Il ne trouva que les porteurs envoyés par lui, qui avaient fait un voyage inutile et qui n'en réclamaient pas moins leur salaire. Il essaya de tirer d'eux quelques éclaircissements touchant le palanquin qui les avait précédés et dans lequel sa femme était montée ; mais ces hommes ne savaient absolument rien. Il dut les indemniser de leur course et dévorer la rage qu'il avait dans le cœur.

Il alla se plaindre au préfet de Lin-ngan. Le préfet fit arrêter le maître de la maison signalée, qui répéta simplement ce que ses gens avaient déjà dit, des voisins qui déclarèrent avoir vu la dame monter en palanquin et partir, les deux porteurs du palanquin demeuré vide, que plusieurs personnes avaient vu passer ; mais sans que tout cela jetât la moindre lumière sur le fond de l'affaire. Le préfet, bien embarrassé, ne put que constater par un acte officiel toutes ces arrestations qu'il avait faites. Quant à découvrir les premiers porteurs, à l'égard desquels on n'avait aucun in-

dice, cela paraissait aussi malaisé que de vouloir saisir une ombre ou pêcher dans la mer l'image de la lune. La dame avait été enlevée : voilà uniquement ce qui était clair.

Cinq années passèrent sur cet événement. Le seigneur Ouang était tombé dans une tristesse morne ; il avait repoussé l'idée de se remarier. Un décret impérial le nomma tout à coup inspecteur des études pour le département de Kin-tcheou et, commençant sa tournée d'inspection par le district de Si-ngan, qui était le plus proche, il entra en relations d'amitié avec le sous-préfet de ce district. Un jour qu'à la sous-préfecture ils prenaient ensemble le repas de midi, on servit un plat de tortue auquel Ouang eut à peine goûté qu'il déposa ses baguettes, poussa un long soupir et laissa voir deux grosses larmes dans ses yeux.

Le sous-préfet, très étonné, l'interroge sur la cause de son trouble.

— Ce mets de tortue a exactement le goût de ceux que préparait la femme que j'ai perdue, dit Ouang. Un cruel souvenir s'est réveillé ; de là mon émotion.

— Y a-t-il longtemps qu'elle a émigré dans un autre monde ?

— Si réellement elle était morte, il faudrait se soumettre à la volonté du Ciel ; mais la vérité est qu'on me l'a enlevée à Lin-ngan, en la faisant monter traîtreusement dans un palanquin qui n'était pas le sien, que toutes mes recherches pour la retrouver ont été vaines, et que peut-être des scélérats l'ont vendue.

« Voilà qui est étrange ! se dit à part lui le sous-préfet. Justement j'ai acquis à Lin-ngan, une étrangère au prix de trente *ouan* [1], pour en faire une femme de second rang, et c'est elle qui a préparé ce plat de tortue. Il y a là quelque chose à éclaircir. »

Aussitôt il se leva de table, passa dans les appartements intérieurs et, s'adressant à la femme qu'il avait achetée :

— Toi, étrangère à ce pays, est-ce qu'à Lin-ngan tu avais un mari ?

— Hélas ! oui, murmura la femme en pleurs. Des brigands m'ont volée. Si je n'ai pas osé raconter cette affreuse histoire, c'est par la

1. Environ 2,700 francs.

crainte que le déshonneur n'en rejaillît sur mon mari.

— Le nom de ton mari, quel était-il ?

— Il s'appelait Ouang. Il exerçait à Lin-ngan, des fonctions temporaires, en attendant un mandarinat plus important.

A ces mots, le sous-préfet changea de couleur et revint dire à son hôte :

— Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien se déranger un instant; quelqu'un demande à la voir.

Le seigneur Ouang se laisse conduire. Une femme est devant lui, et c'est la sienne. Les époux se jettent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant d'attendrissement.

— Comment se peut-il que je te retrouve ici ? demande le mari.

— Sans doute les murs de notre habitation étaient très minces et, la nuit où tu m'as prévenue qu'un palanquin viendrait me prendre, notre conversation aura été entendue. Un palanquin est arrivé, en effet. J'ai cru que c'était celui que tu m'envoyais et je me suis hâtée d'y monter. On m'a portée dans une maison vide où déjà plusieurs femmes étaient

enfermées, et le lendemain, j'ai été conduite sur le bateau du sous-préfet. J'ai bien compris que j'étais vendue; mais je n'ai pas osé dire qui j'étais, dans la crainte que la honte de cette aventure ne fût nuisible à ta carrière de mandarin. J'ai dû me soumettre à mon malheur. Quelle joie de te retrouver aujourd'hui!

Le sous-préfet était dans une extrême confusion. Vite, il fit sortir la dame des appartements intérieurs et appela les porteurs de son propre palanquin, pour la conduire chez l'inspecteur Ouang. Celui-ci voulait rembourser l'argent du prix de la vente, ce qui achevait de le troubler.

— J'ai agi très légèrement, dit-il. J'aurais dû m'informer mieux que je ne l'ai fait. Je me suis rendu bien coupable en prenant ainsi la femme d'un collègue. Si vous parlez maintenant de me donner quelque chose, je ne saurai plus où me cacher.

Ouang lui offrit, toutefois, de grands remerciements, et les époux se retirèrent ensuite, heureux de n'être plus séparés.

Ces bandits de Lin-ngan, qui pour avoir entendu quelques paroles à travers une mince

cloison eurent l'adresse d'enlever la femme du seigneur Ouang, pensaient qu'en la vendant à un mandarin de passage jamais le couple qu'ils séparaient ne serait de nouveau réuni. Cette rencontre, après cinq années, à Kin-tcheou, n'était certainement pas à prévoir; mais il ne faudrait pas non plus s'en étonner outre mesure. Une union que le Ciel a faite ne se rompt que si le Ciel la rompt.

Les époux s'étaient retrouvés; c'était une bonne chose. On reconnaîtra cependant qu'il manquait à la dame Ouang, pour que son bonheur fût complet, d'avoir pu découvrir et faire punir ceux qui avaient si traîtreusement et si indignement disposé de son corps. Nous allons raconter maintenant l'histoire d'une autre femme, victime d'un crime non moins odieux, mais qui goûta les douceurs de la vengeance, grâce au décor d'un paravent.

Sous la dynastie des Youen[1], dans le pays de Tchin-tcheou, du Kiang-nan, il y avait un jeune mandarin, dont le nom de famille était Tsoui, le nom personnel Yng et le surnom

1. 1206-1367 de notre ère.

Tsiun-tchin[1]. Sa famille était riche et n'avait rien négligé pour cultiver ses brillantes dispositions naturelles. Soit qu'il traçât des caractères, soit qu'il peignît des aquarelles, il maniait le pinceau mieux qu'aucun lettré de son époque. Il avait épousé une très belle jeune fille appelée Ouang[2], très instruite aussi et pleine de talents. C'était un couple charmant, que chacun admirait, et des époux qui s'entr'aimaient avec une véritable passion. Par la protection de son père, bien pourvu d'amis puissants, Tsoui Tsiun-tchin ne tarda pas à entrer dans la carrière des mandarinats; il obtint la sous-préfecture de Yong-kia, du Tche-kiang,

1. Le nom complet de ce personnage était donc Tsoui Yngtsiun-tchin. Par abréviation nous l'appelons simplement Tsiun-tchin, comme fait l'auteur chinois. Parfois aussi il est désigné sous son nom de famille de Tsoui, qui est l'appellation officielle.

2. Déjà nous avons dit que les femmes chinoises ne prennent pas le nom de leur mari mais conservent celui de leur propre famille. La femme de Tsoui est donc appelée la dame Ouang. Dans l'histoire qui sert ici de préambule, nous avons dû (irrégulièrement) appeler ainsi la femme de l'inspecteur Ouang, parce que son nom de famille personnel n'est pas mentionné. Quant à la répétition de ce nom de Ouang, qui figure dans les deux récits, elle est purement accidentelle.

et, choisissant un jour heureux, il partit pour se rendre à son poste. Il avait loué, près de l'écluse, un grand bateau dont le patron disait se nommer Kou et appartenir au port de Fou-tcheou. Ce bateau, qui devait aller jusqu'à Haug-tcheou, était manœuvré par cinq ou six jeunes gens que le patron traitait de neveux et de frères.

Tsiun-tchin et sa femme s'embarquèrent avec leurs serviteurs et leurs servantes. Le vent était favorable ; on mit toutes voiles dehors, et l'on glissa légèrement sur le Fleuve Bleu. En peu de jours, on atteignait Fou-tcheou ; le bateau faisait halte, on l'amarrait au rivage, et le patron se présentait à la porte de la cabine, en tenant ce petit discours :

— Le seigneur mandarin n'ignore pas que Fou-tcheou est un grand port. Il convient d'y brûler des parfums et d'offrir quelques sacrifices pour l'heureux accomplissement de notre voyage. D'autre part, pour les peines que nous avons déjà prises afin d'arriver promptement jusqu'ici, une gratification nous paraît méritée. Le seigneur mandarin rencontre une double occasion de déployer sa libéralité.

De sa nature, Tsiun-tchin aimait à bien faire les choses et, dans sa situation présente, il tenait surtout à se montrer généreux. Il ouvrit donc largement sa bourse. Le patron acheta trois animaux qu'il offrit en victimes aux génies ; puis, voulant traiter de manière à l'encourager un voyageur qui se conduisait si bien, il lui servit un excellent repas de mets très variés, avec deux bouteilles de vin de *san-pe-tsiuen*[1] que Tsiun-tchin, aussitôt, donna l'ordre de faire chauffer.

Ce vin de san-pe-tsiuen, qui se fabrique à Fou-tcheou, est renommé dans le monde entier. Dès qu'on ouvre la bouteille, un parfum suave s'en dégage. En le versant dans la tasse, on admire sa jolie couleur et sa limpidité. Quant à son goût, il est charmant et monte au cerveau de la manière la plus agréable.

— Avant de goûter ce vin, s'écria le jeune mandarin, qui s'était mis à table avec sa femme, on a déjà le désir de le boire.

Les deux époux élevèrent et vidèrent en

1. Litt. vin des trois sources blanches.

même temps leurs tasses, remplies de ce breuvage si séduisant. Ils le trouvaient délicieux, d'une saveur exquise ; ils le proclamèrent digne de sa réputation et ils ne se lassèrent pas de le déguster. Bientôt les deux bouteilles s'épuisèrent, la dame prenant soin de ne boire que fort peu, mais tenant toujours tête à son mari, Tsiun-tchin, dont la soif augmentait à mesure qu'il se plaisait à la satisfaire, voulut que ses gens allassent acheter d'autres bouteilles et, surexcité par l'ivresse croissante, il sortit de ses coffres des vases d'or, afin de boire le san-pe-tsiuen aussi glorieusement que joyeusement.

Aux aguets dans l'arrière-cabine, le patron vit l'étalage de ces objets précieux. C'était un franc scélérat, à qui le poids et le volume des nombreux bagages embarqués avaient déjà donné à réfléchir. L'apparition des vases d'or acheva de le fasciner. Il appela sur le champ ses frères et neveux, tint conseil avec eux, et retournant vers la cabine :

— Ici, au milieu du port, l'endroit est bruyant et l'air mauvais. Si cela plaisait à vos seigneuries, nous pourrions, en donnant quelques

coups de rames, choisir un lieu plus agréable et plus frais pour passer la nuit.

On était alors dans la septième lune; la chaleur était très forte, et le vin que Tsiun-tchin avait bu contribuait à la lui faire paraître plus lourde encore. L'idée de respirer un air frais l'enchanta; et il accepta la proposition du patron, demandant qu'elle fût exécutée sur l'heure. Vainement, la dame Ouang objecta que l'intérieur du port offrait une sécurité qui avait son prix, et qu'il n'était peut-être pas prudent d'aller passer la nuit dans un lieu désert.

— Il ne s'agit pas d'aller au loin, répliqua Tsiun-tchin; et d'ailleurs, s'il y avait le moindre danger, le maître de ce bateau, qui est un homme du pays, le saurait bien. N'ayons donc aucune inquiétude et, vite, allons chercher la fraîcheur.

A peine cet ordre était-il donné que les amarres étaient détachées, que les rames et les avirons s'agitaient et que le bateau filait rapidement dans la nuit. A gauche était le lac Tai-hou; le fleuve s'élargissait et ressemblait à la mer. Si les stations de l'état et les routes

ne sont pas toujours parfaitement sûres, quels risques ne court pas le voyageur là où les criques et les petits bras du fleuve sont autant de repaires de voleurs ? Tsiun-tchin savait bien que, sur le Yang-tse-kiang, il existe des pirates ; ce qu'il ignorait, c'est qu'aux abords du Yang-tse-kiang, on peut aussi rencontrer des brigands.

Le patron conduisit et arrêta son bateau dans un bas-fond couvert de roseaux, qu'entouraient des eaux profondes. Tous ses hommes aussitôt se mirent à boire, jusqu'à la demi-ivresse ; puis, armés de haches et de couteaux, ils pénétrèrent brusquement dans la cabine, en commençant par massacrer un domestique qui se tenait à la porte.

Comprenant trop tard le danger, Tsiun-tchin essaya de le conjurer en parlementant :

— Prenez tous nos bagages, dit-il. Je vous les abandonne volontiers ; mais épargnez nos vies, qui ne peuvent vous servir de rien.

— Nous voulons vos richesses, et nous voulons aussi vos vies ! hurlèrent les bandits.

Leur chef intervint dans ce moment et, de

la pointe de son couteau désignant la dame Ouang :

— Celle-ci n'a rien à craindre, dit-il ; on ne la tuera pas, mais elle seule aura la vie sauve ; tous les autres doivent périr.

Se voyant condamné et ne parvenant pas, malgré ses supplications, à faire revenir le chef des bandits sur cet arrêt de mort :

— Si, moi qui suis un lettré, je ne puis trouver grâce devant vous, s'écria-t-il, que du moins l'on me tue sans que mon corps soit mutilé. C'est une dernière faveur dont je serais encore très reconnaissant.

— Eh bien, soit ! fit le patron du bateau. Pour cela, je te l'accorde : tu ne recevras même pas un coup de couteau.

Et, saisissant Tsiun-tchin par la ceinture, il le précipita dans le gouffre vaseux, où les racines des grands joncs s'entrelaçaient comme un réseau. On entendit un bruit de *pou tong*, et l'eau se referma sur l'infortuné mandarin. Tous les serviteurs et toutes les servantes furent égorgés sans merci.

La dame Ouang pleurait à chaudes larmes. Il fallut employer la force pour l'empêcher de

se jeter dans le fleuve. Ce chef des égorgeurs qui lui avait conservé la vie entreprit de la calmer et de la consoler.

— Ne pleurez pas, lui dit-il, et écoutez-moi. Je vais vous parler sincèrement. Mon second fils n'est pas encore marié. Il est allé brûler des parfums à Hoei-tcheou, dans le temple de Tsi-yun. Lorsqu'il reviendra, j'en ferai votre époux ; dès à présent, je vous regarde comme étant de ma famille. Vous n'avez donc rien à craindre, et tout s'arrangera bien pour vous.

C'était la crainte d'être violentée qui avait porté la dame Ouang à chercher la mort. Ces paroles la rassuraient dans le présent ; aussitôt elle pensa : Si j'étais morte, qui pourrait tirer vengeance de ces atrocités ? Tant qu'il n'y aura pas de péril imminent, prenons courage et attendons qu'il se présente quelque circonstance bonne à saisir.

Alors elle essuya ses larmes et répondit :

— Si vraiment vous n'attentez pas à ma vie, je serai volontiers votre bru.

— Pourquoi douter de mes paroles ? Je ne suis pas un homme faux. Voulez-vous que j'affirme par serment la sincérité de ma promesse ?

— Je ne veux pas mettre en doute la sincérité de mon beau-père. Il est inutile de faire aucun serment.

Ce nom de beau-père, qui lui était déjà donné enchanta le vieux brigand et acheva de le tromper sur les secrètes intentions de la jeune femme. Il lui renouvela les assurances de son contentement et de ses sentiments tout paternels.

Cependant, les bagages contenus dans la cabine étaient mis au pillage. On se partageait les dépouilles des disparus. Chacun fit un ballot de ce qui lui revenait et chacun voulut regagner momentanément son repaire, afin d'y prendre du loisir.

Demeurée sur le bateau avec celui qui la nommait sa bru et qui ne cessait de lui vanter les joies de son futur ménage, la dame Ouang s'attachait à suivre habilement le plan qu'elle avait formé. Elle ne disait jamais non ; elle se montrait soumise et prévenante; elle servait le beau-père, prenait soin de toutes choses et s'occupait des moindres détails, comme si le gouvernement de l'intérieur lui eût réellement appartenu. De plus en plus, le vieux brigand

se louait de l'acquisition qu'il avait faite. Il se figura peu à peu que la veuve acceptait sans regret son changement de famille, et l'idée de la surveiller lui sortit complètement de l'esprit.

Un mois s'écoula ; on arriva au quinzième jour de la huitième lune, jour de la grande fête qui se célèbre en automne. Pour cette solennité, le maître du bateau réunissait à son bord tous les brigands de son équipage. Il invita la dame Ouang à préparer des mets et du vin et à dresser la table. Le banquet se fit à la clarté de la lune et les convives burent jusqu'à l'ivresse complète ; tombant à l'est, tombant à l'ouest, ils finirent par rouler l'un après l'autre sur le pont, et la jeune femme, assise à l'arrière, après avoir entendu les vociférations de l'orgie n'entendit plus que des ronflements. A la lumière d'une lune brillante, elle reconnut facilement que tous les dormeurs étaient plongés dans le sommeil de boue. Quelle plus belle occasion pouvait-elle espérer pour recouvrer sa liberté ? L'arrière du bateau était amarré à un arbre du rivage ; elle sauta légèrement à terre et, prenant sa course, parcourut deux ou trois *li* sans s'arrêter.

Le grand chemin n'allait pas plus loin, et le paysage changeait d'aspect. On quittait le terrain découvert pour entrer dans une région marécageuse où, de tous côtés, l'on voyait s'étendre une véritable forêt de joncs et de roseaux. Un petit sentier tortueux s'offrait aux regards, serpentant au milieu des grandes herbes. La dame Ouang s'y engagea résolument, malgré la peine qu'éprouvaient ses petits pieds à marcher sur un sol glissant. Elle tomba plus d'une fois; mais elle avançait toujours, aussi vite que le lui permettaient ses forces, poussée par la frayeur d'avoir derrière elle quelque homme du bateau qui la poursuivît. Le jour commençant à poindre; au fond d'un bois, elle aperçut des murailles. Grâces au Ciel soient rendues, s'écria-t-elle, voici des habitations! Elle se hâta de les atteindre. C'était une chapelle bouddhique et les bâtiments d'un humble couvent.

Les portes étaient encore fermées. Au moment de frapper, elle hésita. Sont-ce des bonzes ou des bonzesses que renferme ce couvent? pensait-elle. Si c'étaient des bonzes et qu'il s'en trouvât parmi eux capables de m'outrager au

mépris de la règle, ne me serais-je pas échappée d'un filet pour tomber dans un autre? D'ailleurs, voilà le grand jour ; lors même qu'on m'atteindrait ici, je pourrais crier à l'aide. Je suis maintenant hors de danger. Elle s'assit donc sur le banc, à côté de la porte, attendant qu'au réveil du couvent cette porte s'ouvrit.

Ce moment-là ne tarda guère. Un bruit de verrous se fit entendre ; une femme sortit, qui allait puiser de l'eau. Le couvent n'était pas un couvent d'hommes. Elle y entre et demande à voir la supérieure. La supérieure paraît et s'informe des motifs qui amènent une visiteuse si matinale. La dame Ouang craint de faire connaître l'entière vérité[1] à la supérieure, elle dit :

— Ma famille est de Tchin-tcheou. Je suis la seconde femme du mandarin Tsoui, qui fut sous-préfet de Yong-kia et qui, voyageant pour changer de poste, a amarré son bateau près d'ici. Sa première femme est violente et

1. Cette crainte de dire la vérité, ce besoin de dissimuler est un trait de mœurs qui se manifeste trop souvent dans les nouvelles chinoises pour n'être pas remarqué.

méchante ; elle m'injuriait et me frappait constamment. Comme on fêtait, hier soir, la lune du milieu d'automne, elle m'ordonna d'apporter des vases d'or, que j'eus le malheur de laisser tomber et qui roulèrent dans le fleuve. La femme de premier rang, prise d'une colère épouvantable, jura que cette faute me coûterait la vie. J'ai été saisie de frayeur et, quand j'ai vu tout le monde endormi, j'ai cherché mon salut dans la fuite.

— Si je vous ai bien comprise, dit à son tour la supérieure, vous êtes décidée à ne pas retourner sur le bateau dont vous vous êtes enfuie. Le pays de votre famille est bien loin et ce n'est pas du jour au lendemain qu'il vous serait possible de trouver un autre homme pour vous recevoir dans sa maison au même titre que celui que vous quittez. Qu'allez-vous donc devenir ?

La dame Ouang se lamentait sans répondre. La supérieure, qui avait remarqué tout d'abord son maintien grave et modeste et qui se sentait émue de compassion pour sa situation misérable, eut l'idée de la recueillir en qualité de novice.

— Peut-être aurais-je une proposition à vous faire, reprit-elle ; mais qui sait si elle s'accorderait avec vos intentions ?

— Si l'honorable supérieure daigne avoir sur moi quelques vues, comment ne serais-je pas heureuse de suivre ses avis avec empressement ?

— Mon humble petit monastère est dans une profonde solitude. Il est bien rare que des pas humains s'en approchent. Les roseaux et les grandes herbes sont nos voisins ; les oiseaux aquatiques sont nos amis ; le calme y est complet. Deux religieuses me tiennent compagnie, qui ont dépassé l'âge de cinquante ans. Quelques servantes nous assistent, qui toutes sont soigneuses et sages. Il est doux de passer son existence dans la pureté et dans la vertu. Vous avez la beauté et vous êtes dans la fleur de la jeunesse ; mais la destinée ne vous permet pas d'en jouir. Pourquoi ne pas renoncer aux pensées d'amour, raser vos cheveux et prendre les habits noirs ? Ici même, vous pouvez devenir bonzesse et pratiquer le culte de Bouddha. Matin et soir, vous mangerez la bouillie de riz, les jours et les mois se passe-

ront sans effort. N'est-ce pas préférable à l'état de servante ou de concubine, dans la dépendance d'autrui? En acceptant les épreuves douloureuses de cette vie, on acquiert le bonheur dans la vie future.

La dame Ouang salua et remercia.

— Si l'honorable supérieure veut bien m'acceuillir et me recevoir comme novice, je m'estimerai très heureuse. Je suis prête à revêtir l'habit monastique et à présenter ma tête au rasoir.

Très contente de cette recrue qui s'offrait si résolûment à partager les pieux exercices du couvent, la supérieure appela sur le champ ses deux compagnes, pour qu'elles fissent sa connaissance. Aussitôt on brûla de l'encens, on agita la clochette, on se prosterna devant l'image de Bouddha et l'on rasa la tête de la novice.

La charmante femme d'un mandarin se fait bonzesse.
Hélas! que celà est triste!

Quand elles lui eurent coupé les cheveux, les religieuses donnèrent à la dame Ouang un nom bouddhique. Elles l'appelèrent Hoei-

youen[1]. On lui fit saluer la trinité bouddhique et ensuite la supérieure, qu'elle reconnut pour maîtresse. Elle accomplit aussi les rites prescrits vis à vis de ses nouvelles compagnes, et dès lors elle fit partie de la communauté.

Le matin, elle sonnait les cloches; le soir, elle battait du tambour. Dans le jour elle accomplissait les cérémonies du culte entretenait le brûle-parfums et s'exerçait à la récitation cadencée des prières. Intelligente et instruite comme elle l'était, elle sut bientôt par cœur tout le rituel. Elle se mit au courant de tout ce qui intéressait le monastère. La supérieure, qui s'attachait à elle de plus en plus, en était venue à ne rien décider sans la consulter; les autres religieuses, touchées de sa douceur et de sa complaisance, ne l'aimaient pas moins. Dès qu'elle était levée, elle allait se prosterner devant le grand saint vêtu de blanc, lui exposant secrètement ses peines en frappant cent fois la terre de son front. Jamais elle n'était troublée par l'excès du froid ni de la chaleur, et, quand ses dévotions étaient achevées, elle

1. Sphère d'intelligence.

allait tranquillement s'asseoir dans sa cellule. On ne l'y dérangeait guère, d'autant que sa beauté ne laissait pas de causer une certaine inquiétude à la supérieure, qui prenait soin d'écarter les occasions où des étrangers auraient pu la voir.

Les choses allèrent ainsi un an et plus, sans qu'il survînt rien de notable; puis, le couvent reçut une visite qui devait émotionner la dame Ouang très vivement. Deux hommes, que la supérieure connaissait pour apporter de temps en temps quelques offrandes, demandèrent en passant qu'on ne les oubliât pas dans les prières. La supérieure les ayant retenus et leur ayant offert le repas maigre, ils apportèrent le lendemain, en manière de rétribution et pour servir à orner la chapelle, un panneau de papier tendu sur lequel étaient peintes des fleurs de pavot. La supérieure accepta le don, et le fixa sur un paravent. Quand ses regards rencontrèrent le paravent, la dame Ouang eut un moment de saisissement. Cette peinture, elle la reconnaissait.

— D'où vient ceci ? demanda-t-elle à la maîtresse.

— C'est un don que nous ont fait deux bienfaiteurs du couvent.

— Ces bienfaiteurs du couvent, qui sont-ils ? où habitent-ils ?

— Kou Ngo-sieou et son frère; tous deux habitent dans le district.

— Et quelle profession exercent-ils ?

— Autrefois, c'étaient des bateliers qui gagnaient leur vie en transportant des voyageurs sur les fleuves et sur les lacs. L'an dernier, leurs affaires ont prospéré tout à coup d'une manière surprenante ; on a dit qu'ils avaient dû s'enrichir aux dépens de quelque marchand ; mais cela n'a pas été prouvé.

— Est-ce qu'ils viennent souvent au monastère ?

— Oh ! non ; seulement quand le hasard les amène de notre côté.

La dame Ouang nota soigneusement les noms de ces deux hommes et, prenant aussitôt le pinceau, elle écrivit sur le paravent cette pièce en vers libres :

Il était jeune, il était plein de distinction et d'élégance ; il avait le pinceau de Tchang-fou[1]. Ce qu'il peignait était vivant. Il ne sont pas nombreux les Hoang-tcheou[2] d'aujourd'hui. Ces fleurs de pavot sont d'une fraîcheur et d'un éclat incomparables. Qui aurait pensé que leurs belles couleurs viendraient rappeler au vivant le souvenir du mort ! La vue de cette peinture avive ma douleur, et pourtant c'est de lui tout ce qui nous reste. Qui connaît mes souffrances ! Qui pourrait compatir à mon malheur ! Ce paravent sera désormais l'unique compagnon de la bonzesse désolée. L'union que la mort a rompue dans cette existence, je souhaite ardemment de la renouer dans une autre vie.

Les religieuses du petit monastère connaissaient à peu près les caractères employés dans leurs prières ; mais elles étaient incapables de lire et de comprendre cette pièce écrite en style littéraire. Elles jugèrent simplement que la novice avait voulu faire montre de ses talents, et ne cherchèrent pas à en savoir davantage. Qui aurait pensé que cette peinture était l'œuvre de Tsiun-tchin, et l'un des objets pillés sur le bateau ! En voyant ces fleurs qui demeuraient

1. Personnage célèbre de l'époque des Han, souvent cité comme un modèle de tendresse conjugale. Il peignait lui-même les sourcils de sa femme avec son pinceau de lettré.

2. Peintre fameux.

si vives tandis que celui qui les avait peintes était mort, la dame Ouang eut un grand serrement de cœur. Elle souffrit aussi cruellement de n'être qu'une femme, et une femme devenue bonzesse, c'est-à-dire dans l'impuissance de s'adresser à la justice et de faire poursuivre des assassins, alors qu'on pouvait se mettre sur leur piste; mais il ne faut pas désespérer de l'intervention des puissances célestes, quand il s'agit de punir le crime et quand le lien de la destinée qui unit deux époux n'a pas été rompu.

A Kou-sou, ville du voisinage, habitait un homme riche appelé Ko King-tchun, qui s'attachait à entretenir des relations avec les mandarins et les lettrés, et qui recherchait les belles choses pour l'ornementation de son cabinet de travail. Un jour qu'en se promenant il vint rendre visite au couvent, il aperçut le panneau des fleurs de pavot ; il remarqua la finesse de la peinture, en même temps que l'élégance des caractères tracés au pinceau, et il offrit de s'en rendre acquéreur. La supérieure du couvent consulta sur cette proposition la dame Ouang, qui aussitôt se dit intérieurement : Ceci est une

trace de mon mari qu'il me coûte assurément d'abandonner ; mais l'inscription que j'ai ajoutée est de nature à donner l'éveil. S'il se rencontrait un homme de cœur, qui prît intérêt au sens caché de mes vers et qui voulut le pénétrer à fond, ne serait-ce pas une bien précieuse assistance ? Enfermé dans le monastère, ce document reste sans valeur. Elle conseilla donc à la supérieure de ne point refuser les offres qui lui étaient faites, et Ko King-tchun très joyeux emporta ce qu'il avait convoité.

Dans la ville de Kou-sou vivait aussi un haut mandarin, qui avait exercé jadis les fonctions d'historiographe impérial, et qui se nommait Kao Na-ling. C'était un grand amateur de peinture et de calligraphie. Ko King-tchun désirait lui complaire, et c'était pour lui en faire présent qu'il avait acheté le panneau à fleurs de pavot. Le seigneur Kao accepta volontiers ce présent, dont il apprécia le mérite à première vue ; mais n'ayant pas, au moment où il le recevait, le temps de l'examiner bien à loisir, il le fit déposer provisoirement dans son arrière-bibliothèque, sans avoir lu la complainte poétique qui accompagnait les fleurs.

Le lendemain, un homme se présentait à sa porte, tenant à la main quatre rouleaux de sentences en écriture cursive, qu'il voulait vendre. Des objets de cette nature, le seigneur Kao ne refusait jamais de les voir. Il donna l'ordre de faire entrer l'homme et jeta les yeux sur les rouleaux.

Le tracé des caractères dénote le sentiment de l'art ;
C'est pur, hardi, bien éloigné du vulgaire.
Pour marquer la beauté de cette écriture,
On dira qu'elle pourrait figurer parmi le bronze et la pierre [1].

— Voilà qui est vraiment remarquable ! Qui a écrit cela ? dit le seigneur Kao.

— Ce sont des essais auxquels je me suis exercé moi-même, répondit celui qu'on interrogeait.

Le vieux mandarin leva la tête. Il avait devant lui un personnage dont la distinction le frappa.

— Quels sont vos noms, demanda-t-il, et quel est votre pays ?

1. C'est-à-dire parmi les belles collections d'inscriptions sur métal et sur pierre, conservées dans les musées.

— Je me nomme Tsoui Tsiun-tchin, dit l'homme avec des larmes dans la voix. Ma famille est du Tchin-tcheou. Par la protection de mon père, j'obtins la sous-préfecture de Yang-kia. Je me mis en route pour occuper ce poste, emmenant ma femme avec moi; mais j'eus le tort de manquer de prudence. Les bateliers qui me conduisaient me jetèrent dans le Yang-tse-kiang, afin de s'emparer de tout ce que je possédais. Quant à ma femme et à mes serviteurs, j'ignore ce qu'ils sont devenus. Élevé sur les bords de ce même fleuve, j'avais, dès mon enfance, appris à plonger et à nager de longue haleine. Je pus gagner le rivage, malgré de grands obstacles. Je fus recueilli par un paysan, chez qui je passai la nuit et qui m'offrit généreusement du vin et du riz, bien que pour le rémunérer je n'eusse pas sur moi une seule sapèque. Quand je pris congé de lui, au jour suivant, il me dit : Puisque vous avez été la victime d'une bande de brigands, il faut dénoncer le fait au mandarin. Pour moi, je n'oserais m'ingérer dans cette affaire ; mais je vous engage à agir sans perdre de temps.

Il m'indiqua le chemin de la ville, et je dé-

posai ma plainte au prétoire de Ping-kiang. Malheureusement, je n'avais pas d'argent. Je ne pus stimuler le zèle des subalternes et j'attends, depuis un an, sans qu'on paraisse aucunement s'occuper de moi. Loin de mon pays, je n'ai pas la moindre ressource. Je cherche donc à gagner ma vie, en écrivant des rouleaux de cette sorte. Je suis loin de croire que mon écriture soit belle. Je n'aurais jamais espéré que Votre Seigneurie regarderait ces griffonnages d'un œil si bienveillant.

Au langage, à l'accent, au maintien de celui qui parlait ainsi, Kao Na-ling connut que l'exposé qu'il faisait de ses malheurs était sincère. La situation d'un mandarin, réduit par des brigands à la misère, le touchait profondément; sa physionomie ouverte lui inspirait une vive sympathie, son talent de calligraphe l'intéressait. Il était décidé à l'assister de tout son pouvoir et reprit aussitôt :

— Puisque vous êtes, en ce moment, dans l'obligation de vous créer des ressources, je vous propose de rester chez moi pour apprendre à mes petits-fils l'art de tracer élégamment des caractères. Nous aurons du temps

aussi pour causer de vos affaires. Cela vous convient-il ?

— Dans ma mauvaise fortune, alors que devant moi se ferment toutes les portes, si Votre Seigneurie me prend sous sa protection, ce sera le retour du bonheur.

Très content de voir ses offres acceptées, le seigneur Kao invita le professeur d'écriture à entrer dans son arrière-bibliothèque, afin de célébrer sa bienvenue au moyen de quelques tasses de vin. Tous deux buvaient et causaient avec entrain, lorsque Tsiun-tchin aperçut, mise en évidence, la peinture apportée du couvent. Son visage changea instantanément de couleur et des larmes parurent dans ses yeux.

— Pourquoi la vue de ces fleurs vous cause-t-elle une telle impression? interrogea le seigneur Kao, fort étonné.

— Je ne saurais dissimuler la vérité à Votre Seigneurie, répondit Tsiun-tchin. Cette peinture est du nombre des objets qui me furent pris sur le bateau, c'est moi-même qui ai peint ces fleurs ; jugez si je dois être surpris de les retrouver dans votre noble demeure.

Il s'était levé, en prononçant ces mots, afin

d'examiner le panneau de plus près ; la pièce en vers libres avait appelé son attention. Il ajouta :

— Et, ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que cette inscription a été mise par la dame Ouang, ma femme.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

— L'écriture de ma femme m'est parfaitement connue et, de plus, il y a là des allusions qui ne sauraient me laisser aucun doute sur ce que ma pauvre femme elle-même a composé ce morceau. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que ceci fut écrit depuis notre terrible désastre. Ma femme est donc toujours vivante et, sans doute, au pouvoir des bandits. Si Votre haute Seigneurie veut bien faire rechercher d'où cette peinture est venue, nous tiendrons sûrement les criminels.

— Certes, je n'y manquerai pas, et je vous en fais la promesse ! s'écria le seigneur Kao; mais gardons-nous de donner l'éveil.

Le vieux mandarin se leva à son tour. Il appela ses petits-fils, afin qu'ils saluassent leur nouveau précepteur. Tsiun-tchin fut logé dans la maison.

Dès le lendemain, le seigneur Kao dépêchait un message à Ko King-tchun pour l'inviter à venir le voir, et demandait au donateur des fleurs de pavot de quelle source il les tenait lui-même. Celui-ci ayant indiqué le couvent de religieuses où il les avait achetées, le seigneur Kao envoya des agents vers ce couvent, chargés de s'enquérir exactement et de l'origine de la peinture, et de la personne qui avait ajouté l'inscription.

La dame Ouang voyant interroger la supérieure, lui conseilla de demander elle-même, avant de répondre aux questions qui étaient faites, de quelle part on venait et pour quelles raisons on désirait savoir tout cela. Les agents ne cachèrent point que le paravent était actuellement entre les mains du grand mandarin Kao Na-ling, et qu'ils avaient des ordres de lui pour prendre ces informations. Une enquête ordonnée par un si haut personnage pouvait avoir d'heureuses conséquences ; la dame Ouang, qui le comprenait, engagea fortement la supérieure à déclarer la vérité sans réticence, à savoir que la peinture avait été donnée au couvent par les frères Kou Ngo-

sieou, et que la pièce de vers avait été écrite par la novice Hoei-youen.

Renseigné sur ces deux points, le seigneur Kao se dit qu'il fallait connaître la novice Hoei-youen, et il alla trouver sa femme pour arrêter avec elle un plan de conduite qui fut ainsi combiné. Deux porteurs, avec leur palanquin, se rendirent au monastère, accompagnés d'un serviteur intelligent qui annonça :

— Moi, petit, je suis l'intendant de la maison du puissant seigneur Kao. La dame de cette maison, ma maîtresse, aime à réciter des prières à Bouddha ; mais elle n'a personne pour les dire avec elle. Apprenant qu'il se trouve dans votre couvent une jeune religieuse nommée Hoei-youen, qui pourrait l'assister et l'instruire dans les pieuses pratiques, elle m'a chargé de l'inviter gracieusement, en son nom, à venir passer quelque temps près d'elle. Gardez-vous de mettre obstacle à ce désir.

— Pour tout ce qui concerne les affaires de notre couvent, Hoei-youen nous est très utile, dit la supérieure, que cette communication inattendue rendait perplexe et très hésitante.

Mais la dame Ouang avait au cœur une ardente soif de vengeance ; elle entrevoyait les moyens de l'assouvir en pénétrant chez un mandarin puissant ; son attention, d'ailleurs, était éveillée par les informations que ce seigneur Kao avait fait prendre au sujet du paravent accusateur. Elle n'avait garde de laisser échapper une si belle occasion d'éclaircir ses doutes et de poursuivre son but.

— Quand une maison me fait l'honneur de m'adresser une invitation aussi honorable, ai-je bien le droit de ne pas m'y rendre ? observa-t-elle tout haut. Est-ce qu'un refus de ma part ne pourrait pas avoir des conséquences fâcheuses ?

En l'entendant parler ainsi, la supérieure n'essaya plus de la retenir, et la dame Ouang partit dans le palanquin qui était venu la chercher. Quand elle en descendit, aux portes de la maison du seigneur Kao, celui-ci, sans la voir, ordonna qu'on la conduisit dans les appartements intérieurs. Il engagea sa femme à lui faire partager sa propre chambre, tandis que lui-même irait habiter son cabinet de travail.

La dame Kao [1] entretint d'abord la jeune bonzesse des prières et des rites du culte de Bouddha. Charmée de la grâce et de l'aisance que Hoei-youen déployait dans la conversation, elle prit bientôt l'occasion de lui dire :

—A votre accent, je reconnais que vous n'êtes pas originaire de ce pays. Vous a-t-on mise au couvent dès votre enfance, ou bien vous êtes-vous faite religieuse après avoir été mariée et après avoir perdu votre mari ?

Cette question provoqua chez la jeune femme une explosion de larmes.

— Non, s'écria-t-elle en s'efforçant de reprendre son calme; non, je ne suis pas de ce pays. Non, je n'ai pas été mise au couvent dès mon enfance. Depuis un an, je renferme au fond de mon cœur un affreux secret, n'osant le confier à personne. Pour vous, madame, je n'aurai rien de caché.

1. Même observation, pour la dénomination de la dame Kao, que celle que nous avons faite précédemment au sujet de la dame Ouang. Le texte ne mentionne pas le nom particulier de la femme du mandarin Kao. Il la désigne par un terme signifiant à peu près *la matrone*, mais sans équivalence exacte en français. Nous devons donc l'appeler la dame Kao.

Et après avoir déclaré son véritable nom, elle raconta minutieusement à la dame Kao tous les événements que nous connaissons.

Très émue par le récit qu'elle venait d'entendre, la vieille dame eut un cri d'indignation.

— Ces brigands sont des êtres abominables ! Mais de tels crimes éveillent la colère céleste ; comment ne sont-ils pas encore punis ?

— Pauvre bonzesse que je suis devenue, j'ignore entièrement les bruits du dehors. Je sais pourtant que des gens sont venus, qui ont offert au couvent un panneau sur lequel des fleurs de pavot étaient peintes, et cette peinture, ouvrage de mon mari, était au nombre des objets que transportait le bateau des assassins. J'ai demandé à la supérieure qui étaient ces donateurs ; elle m'a fait connaître que c'étaient les frères Kou Ngo-sieou, et je me suis rappelé que précisément le nom de Kou était celui du patron avec qui mon mari avait traité pour la location du bateau. Ce paravent est un témoin dénonçant clairement les coupables. Qui seraient-ils sinon les frères Kou Ngo-sieou ? Une inscription qui renferme des allusions à ma situation misérable, a été mise

à côté des fleurs de pavot. Quelqu'un de votre noble maison est venu demander au monastère quelle main l'avait tracée. Cette main c'était la mienne, et les allusions, vous les comprenez maintenant.

Se jetant alors aux pieds de la dame Kao, la bonzesse continua :

— Ces brigands, ils sont dans le voisinage ; ils sont tout près d'ici ; que madame appelle sur eux l'attention de monseigneur son époux. Je le mettrai sur leurs traces. Quand ils seront découverts, quand ils auront expié leur crime, j'aurai dans ce monde inférieur vengé les mânes de mon mari. Vous, madame, et votre noble époux, vous aurez accompli une œuvre de justice grande et méritoire.

— Avec de tels indices, les recherches ne seront pas difficiles, répondit la dame Kao. Prenez courage ; je vais parler immédiatement à monseigneur.

En effet, la dame Kao fit part à son époux de tout ce qu'elle venait d'entendre, non sans témoigner de l'intérêt que lui inspirait personnellement cette jeune femme lettrée, chaste, énergique, qui avait le cœur élevé et qui,

certes, ne devait pas être de petite famille.

— Ce que vous me rapportez est parfaitement d'accord avec les déclarations du mandarin Tsoui, dit le seigneur Kao. Il n'est pas jusqu'à cette inscription, dont il avait si bien reconnu l'écriture, qui ne vienne à l'appui de leur sincérité. Evidemment, cette bonzesse est bien sa femme. Traitez-la donc avec bonté; mais gardez encore vis-à-vis d'elle une entière discrétion, en ce qui regarde son mari.

Ce mari, de son côté, ne manquait pas de presser vivement le seigneur Kao, afin d'obtenir une enquête sérieuse sur la route que le paravent avait suivie avant d'entrer dans sa maison. Le vieux seigneur tâchait d'excuser ces lenteurs, et de Hoei-youen ne disait mot; mais il faisait surveiller les frères Kou, au moyen d'une police secrète; il apprit leurs manœuvres occultes; il acquit la certitude que ces hommes étaient de véritables bandits, et que si le mandarin du lieu négligeait de les poursuivre, c'était peut-être par la crainte qu'ils avaient su lui inspirer.

Alors, il jugea le moment venu d'avoir un nouvel entretien avec sa femme.

— Je suis à peu près fixé sur l'affaire du mandarin Tsoui. Elle aura bientôt son dénouement. Le mari et la femme seront unis de nouveau. Ce qui est fâcheux, c'est que, pour se faire bonzesse, la dame Ouang se soit rasé la tête. Il lui serait difficile de reprendre son rang avec cette tête rasée; conseille-lui de laisser repousser ses cheveux et de changer aussi ses habits.

— Voilà qui est parfaitement juste ; mais avec les sentiments quelle a dans le cœur, si elle croit toujours à la mort de son mari, comment voudra-t-elle reprendre son ancienne chevelure et quitter ses habits religieux ?

— C'est à toi de la persuader. Essaie-le; si tu n'y parviens pas, nous aviserons.

Désireuse de donner satisfaction à son époux, la dame Kao alla trouver Hoei-youen, et l'abordant avec de bonnes paroles :

— J'ai fait part à monseigneur de tout ce que vous m'avez exposé. Il se charge d'assurer votre vengeance, en saisissant et punissant les brigands.

— Assurez-le de ma reconnaissance, s'écria Hoei-youen, qui se prosterna.

— Monseigneur, en parlant de vous, a émis un avis que je crois devoir vous communiquer. Il dit qu'étant d'une famille haut placée et femme d'un mandarin, ce n'est pas une situation pour vous que celle de bonzesse dans un petit monastère ; que le mieux serait de changer de robe et de ne plus raser vos cheveux. Si vous consentez à cela, il sera doublement animé à ne pas laisser échapper ceux dont vous attendez le châtiment.

— L'humble bonzesse que je suis n'est-elle pas une personne déjà morte pour le monde ? Qu'importent ses cheveux et ses habits ? La vengeance que je réclame est juste. Je supplie monseigneur de la poursuivre et de permettre que je pratique paisiblement la vie religieuse dans mon couvent. Quelle situation ai-je désormais à souhaiter ?

— Votre robe et votre tonsure peuvent créer des embarras dans cette maison, où l'on est heureux de vous offrir l'hospitalité. En y renonçant, vous seriez simplement une veuve, tenant compagnie pour toujours à notre vieux ménage. Cela ne vous plairait-il pas ?

— Je remercie monseigneur et madame. Je

ne suis ni de bois, ni de pierre, et cet accueil si bienveillant me touche profondément; mais loin de mon cœur est la pensée de renouer mes cheveux en boucles légères et d'user encore de la pommade et du fard, après que mon mari n'est plus. Ce serait aussi de ma part une grande ingratitude vis-à-vis de la respectable supérieure qui m'a généreusement sauvée et recueillie, que de l'abandonner en un matin. Je n'oserais donc accepter ce que vous daignez me proposer.

En voyant une si ferme résolution, la vieille dame n'insista pas davantage. Elle rendit compte au seigneur Kao de la conversation qu'elle venait d'avoir et celui-ci, plein d'admiration pour cette nature énergique, décida que sa femme tiendrait à la bonzesse un autre discours, ainsi formulé :

— Ce n'est pas arbitrairement et sans motif que monseigneur a le désir de vous voir garder vos cheveux. Il a, pour cela, une raison que voici : lorsqu'il est allé aux informations touchant votre affaire, des fonctionnaires de Ping-kiang l'ont assuré qu'un jeune mandarin, que l'on disait être le sous-préfet de Yong-kia,

avait déjà signalé, l'an dernier, le crime dont il s'agit. Il se pourrait donc que le mandarin Tsoui ne fût pas mort et qu'on parvînt à le retrouver. Comment lui rendre sa femme à ce moment-là, si sa femme est, aux yeux de tous, une bonzesse? Ne serait-ce pas un sujet de grand embarras, et très regrettable? Pourquoi ne pas laisser provisoirement repousser vos cheveux, en attendant que ces doutes s'éclaircissent? Après le procès et la condamnation des gens du bateau, s'il est bien reconnu que le seigneur Tsoui a péri, vous reprendrez votre liberté et rien ne vous empêchera de rentrer dans votre couvent. N'est-ce pas là le parti le plus sage?

Cette mention d'un jeune mandarin qui avait voulu déjà saisir la justice frappa vivement la dame Ouang. Elle se souvint que son mari était un nageur de première force et qu'on l'avait jeté vivant dans les eaux du fleuve. Qui sait si, le Ciel aidant, il n'aurait pas sain et sauf atteint la rive? Un tel espoir changea tout à coup ses résolutions; elle cessa de se raser la tête et, sans quitter immédiatement les habits monastiques, sa tenue perdit un peu de son austérité.

Quelques mois s'étaient écoulés sans qu'il survînt aucun événement notable, lorsqu'un décret impérial envoya dans la province le docteur ès-lettres Sié Po-hoa en qualité de censeur inspecteur. Ce docteur Sié était un homme probe et de grand mérite, qui jadis avait commencé sa carrière sous les ordres du seigneur Kao et qui, à peine arrivé, s'empressa de rendre visite à son ancien chef. Le seigneur Kao saisit cette occasion d'en finir avec les brigands. Il exposa lui-même l'affaire au censeur, et obtint la promesse qu'elle serait menée vivement.

Laissons les deux mandarins se concerter ensemble, et parlons un peu de ce qu'étaient devenus les frères Kou Ngo-sieou.

Au matin qui suivit la nuit du quinzième jour de la huitième lune de l'année précédente, quand ils étaient sortis d'un lourd sommeil et quand ils s'étaient aperçus que la dame Ouang avait disparu, ils avaient promptement compris qu'elle s'était enfuie ; mais la crainte d'attirer sur eux-mêmes l'attention les avait empêchés de se mettre immédiatement à sa poursuite. Pendant quelque temps, ils avaient cherché, sans y réussir, à découvrir sa retraite, et

de plus longues investigations pouvant avoir leur danger, ils avaient pris le parti d'y renoncer. Ils avaient fait, sur les routes fluviales, une dizaine d'expéditions, moins fructueuses assurément que celle dont la famille Tsoui avait été victime, mais qui n'avaient pas laissé de leur rapporter quelque chose, et leur tranquillité n'ayant pas été troublée, ils étaient, en résumé, fort contents.

Un jour que la bande était réunie au complet et buvait joyeusement dans la maison isolée qui lui servait de repaire, un officier de la justice criminelle, à la tête d'une escouade de soldats réguliers, cerna ce nid de forbans et présenta l'ordre, signé par le censeur, d'arrêter tous les compagnons et de procéder à la visite des lieux. Cet officier était porteur d'une liste de noms en tête de laquelle figuraient ceux des frères Kou, et d'une autre liste énumérant les objets enlevés à la famille Tsoui. Pas un homme n'échappa, et des caisses, en grand nombre, furent reconnues. Les hommes furent conduits et les caisses portées dans le prétoire où le censeur Sié tenait ses audiences.

Les brigands commencèrent par tout nier;

mais quand on découvrit, dans l'un des coffres, le propre brevet du mandarin Tsoui, nommé sous-préfet de Yong-kia, ils baissèrent la tête et ne dirent plus un mot. Lecture ayant été donnée de l'acte d'accusation présenté par Tsoui Tsiun-tchin, le censeur demanda :

— La noble dame Ouang, qui accompagnait son époux sur le bateau, qu'est-elle devenue ?

Les hommes se regardèrent entre eux, sans sortir de leur mutisme ; mais le juge ayant ordonné de mettre le chef de la bande à la question, l'aîné des frères Kou Ngo-sieou retrouva la parole :

— Je désirais la garder près de nous. Je voulais la donner pour femme à mon second fils. On ne lui a fait aucun mal. Elle paraissait accepter la proposition de si bon gré que j'étais vis-à-vis d'elle sans méfiance. Elle en a profité pour s'enfuir, dans la nuit de la grande fête d'automne, tandis que nous étions tous endormis. Où est-elle allée ? Nous l'ignorons. Voilà l'exacte vérité.

Le censeur prit acte de ces paroles, qui contenaient un aveu. Tous les brigands, chefs ou servants, furent condamnés à mort, exé-

cutés sans sursis, et leurs têtes exposées sur les routes. Tsoui rentra dans les objets à lui volés, qu'on avait retrouvés et qui furent envoyés chez le seigneur Kao. Son brevet de mandarin en fonctions lui était rendu; mais les brigands eux-mêmes n'avaient pu dire ce qu'était devenue sa femme. S'il remerciait sincèrement le Ciel pour la part de faveurs qu'il en recevait, il n'en demeurait pas moins plongé dans une noire tristesse. Son cœur était oppressé par les doux souvenirs.

On a pourtant raillé, dans un quatrain, son attitude à ce moment-là :

> Ne doit-on pas rire un peu de cet ingénieux et intelligent [Tsoui Tsiun-tchin ?
> Certes, il fut éprouvé par un grand malheur et, pendant un [temps, il eut raison d'en être troublé ;
> Mais, puisqu'on a pu trouver les brigands par le moyen de [la peinture,
> Comment, au moyen de l'inscription, ne sait-il pas cher-[cher sa femme ?

Si Tsoui Tsiun-tchin était dans l'état d'esprit que ces vers lui reprochent, c'est que le seigneur Kao, tout en lui faisant connaître comment les frères Kou s'étaient dénoncés eux-

mêmes, en offrant la peinture à un couvent, ne lui avait pas dit un mot de la bonzesse par qui l'inscription avait été ajoutée. Il comprenait donc que le don eût permis de retrouver les donateurs ; mais que la peinture fût entrée au couvent avant de recevoir l'inscription, et que ce couvent pût renfermer la personne qui l'avait tracée, il n'en avait pas le moindre soupçon.

Après s'être beaucoup lamenté, il se dit : Puisque mon brevet m'est rendu, je puis encore occuper mon poste. Si je tardais davantage à m'y rendre, un autre pourrait être nommé pour me remplacer. A quoi bon demeurer dans ce pays, quand l'espoir s'est évanoui d'y découvrir ma femme ? Et, allant saluer le seigneur Kao, il lui annonça son dessein de partir.

— Occuper un mandarinat est une belle chose, observa le seigneur Kao ; mais, jeune comme vous l'êtes, pourrez-vous vivre là-bas tout seul ? Ne serait-il pas mieux que moi, vieil homme, je me fisse pour vous intermédiaire de mariage, et que dans votre résidence vous conduisiez une agréable compagne ?

— Ma chère femme avait juré que la mort seule nous séparerait, répondit Tsiun-tchin, avec des larmes dans les yeux. Le malheur s'est appesanti sur elle. Nous ne savons dans quelle direction elle s'est enfuie, ni si elle est encore vivante; mais l'inscription du paravent me fait penser qu'elle est cachée quelque part. Si je reste pour continuer moi-même ici les recherches, peut-être s'écoulera-t-il vainement des mois et des années, et mon mandarinat sera perdu. Je crois plus sage d'en prendre possession ; puis, j'enverrai des gens pour explorer de tous côtés et poser partout des affiches. Ma femme est lettrée ; cette publicité, j'espère, arrivera jusqu'à elle et, si elle n'est pas morte de chagrin et de misère, la fera sortir de sa retraite. Si le Ciel et la Terre, m'ayant en pitié, voulaient qu'il en soit ainsi, nous reprendrions avec bonheur notre commune existence. Je remercie profondément votre illustre Seigneurie de ses intentions si généreuses. Je lui en garderai une éternelle reconnaissance ; mais ce n'est point d'un nouveau mariage que je saurais entendre parler.

Le seigneur Kao sentit combien cette décla-

ration était loyale. L'émotion le gagnait ; il répliqua :

— Le Ciel sera touché d'un amour si vrai ; il interviendra sûrement en votre faveur. Je n'oserais insister sur le projet que j'avais conçu ; je vous demande seulement de différer d'un jour votre départ, afin que je puisse vous offrir un dîner d'adieux.

Ce dîner eut lieu le lendemain, avec une grande pompe. Le seigneur Kao avait invité tous les mandarins et tous les lettrés qu'il avait pu réunir. Après que le vin eut circulé plusieurs fois, le vieux seigneur réclama l'attention et dit en levant sa tasse :

— Pour le mandarin Tsoui ! au lien de la prédestination, renoué dans cette existence même !

Personne ne comprit la signification d'un pareil toast ; mais quand on entendit le seigneur Kao donner l'ordre que la dame sa femme fût priée d'envoyer Hoei-youen dans la salle du festin, Tsoui Tsiun-tchin, pétrifié, s'imagina que le maître du logis avait l'intention de lui faire épouser une jeune fille de force, et qu'il avait préparé ce repas pour être le repas

des noces. Il ne pouvait deviner que Hoei-youen était sa propre femme, et la colère commençait à l'envahir.

Quant à la dame Kao, instruite par avance de ce qui allait se passer, elle appela aussitôt la dame Ouang, lui expliqua que son mari était dans la maison depuis longtemps, lui annonça que les brigands avaient subi leur peine, que le brevet pour la sous-préfecture de Yong-kia était retrouvé, qu'en ce moment on offrait le dîner d'adieux à Tsoui Tsiun-tchin, prêt à gagner son poste, et qu'enfin on l'invitait elle-même à paraître dans la salle du festin, pour cimenter par une publique reconnaissance la réunion des deux époux.

La dame Ouang croyait rêver, ou plutôt s'éveiller en secouant un affreux rêve. Elle était tremblante d'émotion. Elle remercia la dame Kao, et s'avança vers la grande salle. Déjà ses cheveux étaient à demi repoussés, et elle avait abandonné la robe monacale. Elle n'était plus méconnaissable. Tsoui Tsiun-tchin, en l'apercevant, chancela comme un homme ivre.

— Eh bien! poursuivit en riant le seigneur Kao, j'avais proposé de me faire l'intermé-

diaire d'un mariage. Mes bons offices seront-ils enfin acceptés ?

Tsoui Tsiun-tchin ne l'écoutait guère ! Il avait pris sa femme dans ses bras, pleurant de joie et murmurant :

— Je craignais bien que nous fussions à tout jamais séparés durant cette vie. Aurais-je pensé qu'ici même il me serait donné de te revoir !

Les convives, ébahis, ne savaient que penser du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils entouraient et pressaient de questions le seigneur Kao qui, avant de leur répondre, envoya chercher dans son cabinet le paravent à fleurs, et ensuite leur raconta toute l'histoire dont la peinture du seigneur Tsoui Tsiun-tchin et les vers de la dame Ouang étaient le pivot.

— Le mandarin Tsoui et sa noble femme, dit-il en terminant, ont passé tous deux près d'une année dans cette maison, se croyant bien loin l'un de l'autre, quand ils en étaient si proches ? Il fallait attendre, pour les réunir, que les cheveux de la femme eussent repoussé, que le diplôme du mari fût retrouvé, et aussi que les brigands fussent entre les mains de la justice. La prudence était nécessaire. L'épreuve

à laquelle ont été soumis ces époux assortis a fait voir que, si l'un était ferme dans sa fidélité, l'autre ne l'était pas moins dans sa vertu, et que tous deux avaient un grand cœur. Au moment de renouer cette union que la prédestination avait formée, j'ai porté mon toast en rappelant le vœu exprimé par la dame Ouang dans son inscription sur le paravent. Que, si vous avez vu venir la dame Ouang quand j'ai fait appeler Hoei-youen, c'est que ce nom de Hoei-youen est celui qu'elle avait pris au couvent.

Le récit du vieux mandarin émut vivement l'assistance. On le félicita d'avoir si bien conduit toute chose à bonne fin. Comme la dame Ouang rentrait dans l'appartement intérieur, il invita les convives à se remettre à table, et le festin s'acheva gaiement.

Une chambre avait été préparée, où le couple alla passer la nuit, et le départ eut lieu le lendemain, non sans regrets de part et d'autre. Le seigneur Kao prit soin que les époux ne manquassent de rien pour leur voyage ; en outre des frais de route, il leur fit don d'un serviteur et d'une servante.

Avant de s'éloigner, Tsoui Tsiun-tchin et sa femme songèrent à visiter le monastère. Les bonzesses furent bien surprises, en voyant que la dame Ouang avait repris ses habits mondains. Elles reçurent des explications détaillées et aussi des remerciements les plus chaleureux pour l'accueil que la fugitive avait reçu d'elles. A la supérieure et à ses compagnes, la dame Ouang avait inspiré une grande affection. La séparation était nécessaire; mais elle fut douloureuse et accompagnée de beaucoup de pleurs.

Tsoui Tsiun-tchin exerça ses fonctions à Yong-kia, tant que dura son mandat; ensuite, il opéra son retour, en passant par Sou-tcheou, et ne manqua pas de songer au seigneur Kao, pour l'aller voir. Le vieux mandarin et la vieille dame avaient déjà quitté ce monde. Tsiun-tchin et la dame Ouang furent aussi affligés que s'ils avaient perdu leurs propres parents. Ils saluèrent les tombeaux, offrirent des sacrifices aux esprits et appelèrent les bonzesses du monastère, pour accomplir de pieuses cérémonies qui durèrent trois jours. La dame Ouang n'avait pas oublié les prières

qu'elle avait apprises au monastère; avec les bonzesses, elle les récitait à l'unisson. Elle se souvenait aussi d'avoir, jadis, matin et soir, invoqué la protection de Kouan-yn. Kouan-yn l'avait protégée, puisqu'elle avait retrouvé son époux. Elle laissa dix taëls d'argent afin que devant son autel on brûlât des parfums et des cierges, et elle prit la résolution d'observer, désormais et pour toujours, l'abstinence bouddhique des aliments gras. De son côté, Tsiun-tchin, bien pourvu d'argent au sortir de sa charge, fit de grandes libéralités au couvent.

De retour à Tchin-tcheou, les époux eurent la joie de retrouver leurs familles et leur pays. Renonçant aux emplois, Tsoui Tsiun-tchin se renferma dans son bonheur intérieur; la vieillesse blanchit sa tête sans que ce bonheur fût troublé.

Des vers nombreux ont été faits, confirmant tout ce qui vient d'être raconté. Nous en citerons quelques-uns :

En se cachant dans un monastère, la dame Ouang avait de lointaines pensées;
Et ce fut en les mûrissant qu'elle put retrouver son époux.

Les gens du bateau s'imaginèrent follement qu'elle leur était
[acquise ;
Par avance et durant un mois, ils l'appelèrent la nouvelle
[mariée.

L'éclat des fleurs de pavot rappelle celui des belles jeunes
[femmes ;
N'admire-t-on pas parfois les unes et les autres, se balançant
[gracieusement au bord du chemin ?
La peinture et la poésie se sont alliées pour amener un doux
[rapprochement ;
Les traces parfumées de l'encre ont guidé ceux qui devaient
[se retrouver.



UNE CAUSE CÉLÈBRE



UNE CAUSE CÉLÈBRE

Les choses de ce monde ont des hauts et des bas, comme
[la roue qui tourne ;
On n'est jamais certain ni du bonheur, ni du malheur.
Regardez bien et vous verrez qu'à la longue chacun est
[rétribué selon son mérite.
La justice du Ciel ne saurait abandonner les honnêtes gens,

Les anciens nous ont transmis ces paroles, qui ne cesseront de se répéter.

Dans une petite localité dont le nom s'est oublié, vivait un homme appelé Kin-hiao, qui avait déjà passé l'âge du mariage sans prendre femme et qui, seul avec sa vieille mère, gagnait la nourriture quotidienne en vendant de l'huile. Un jour qu'il colportait par les chemins sa marchandise sur son épaule, s'étant arrêté au bord de la route, il trouva une ceinture de coton dans laquelle étaient enfermées trente onces

d'argent. Très joyeux de cette trouvaille, il rentra lestement à son logis et dit à sa mère :

— La chance aujourd'hui m'a favorisé ; elle a mis sur mon chemin un joli paquet d'argent que voici.

— Mon fils serait-il devenu voleur ? s'écria la vieille femme effrayée.

— Voleur ! depuis quand serais-je un voleur ! Il est heureux, ma mère, que personne ne vous entende parler ainsi. Cette ceinture remplie d'argent, quelqu'un l'a perdue. Ma bonne chance a été de passer le premier là où elle était tombée, de manière à ce qu'un autre que moi ne l'ait pas ramassée. Pour de pauvres gens comme nous, c'est un coup de fortune. Demain, nous ferons un sacrifice afin de remercier le Ciel, et puis nous emploierons ce capital qu'il nous envoie à payer notre huile avant de la revendre. Ne sera-ce pas mieux et plus profitable que de prendre à crédit ?

— Le destin nous fait riches ou pauvres, repartit la mère de Kin-hiao. C'est un dicton bien connu. S'il eut voulu mettre la richesse dans ton partage, il ne t'eut pas donné pour père un pauvre colporteur comme fut le tien.

Tu ne t'es emparé de cet argent ni par ruse ni par violence ; mais tu ne l'as pas gagné non plus par tes peines. Dans mon cœur, je crains qu'un bénéfice acquis sans mérite ne devienne une source de malheur. Cet argent, qui sait s'il appartenait à un homme du pays, ou à un étranger venu de loin ? qui sait si celui qui l'a perdu pouvait le perdre, ou ne l'avait pas emprunté, si cette perte ne le réduit pas au désespoir et ne le conduit pas à se donner la mort ? qui peut savoir tout cela ? J'ai entendu raconter que, jadis, Pei-tou[1] gagna la faveur du Ciel en restituant une forte somme que lui aussi avait trouvée. Retourne à l'endroit où tu as pris cette ceinture, mon fils ; vois s'il n'est là personne qui la cherche, et, si tu rencontres celui qui l'a perdue, rends-la lui. L'auguste Ciel t'en tiendra compte.

Kin-hiao était un homme simple ; ainsi admonesté par sa mère, il n'hésita pas à lui obéir. Il retourna promptement à l'endroit d'où il venait. Un grand gaillard y pérorait, entouré

1. L'histoire de Pei-tou est rapportée, plus haut, dans ce même volume.

d'un rassemblement tumultueux, invoquant le Ciel, invoquant la Terre et s'agitant fiévreusement. Kin-hiao apprend que cet homme est un voyageur, qui dit avoir perdu sa ceinture garnie d'argent sur le bord de la route, et qui a pris des compagnons pour la chercher avec lui.

— Combien d'argent contenait votre ceinture ? demande Kin-hiao au voyageur.

— Quarante à cinquante taëls [1], répond le voyageur, amplifiant la vérité.

Est-ce que la ceinture était blanche ? poursuit le naïf Kin-hiao.

— Justement ! justement ! c'est toi qui l'as trouvée. Rends-la moi et tu auras ta récompense.

Une voix s'élève dans la foule, criant que selon l'usage et la raison, par moitié la somme doit être partagée.

J'ai trouvé en effet votre ceinture, reprend Kin-hiao ; venez avec moi, je vous la rendrai.

Parmi les curieux rassemblés, il n'en était pas un peut-être qui intérieurement ne se dit : quand on trouve de l'argent, ce qu'on désire

1. Le taël est l'once d'argent.

c'est que personne ne s'en doute. Où a-t-on vu un curieux individu comme celui-ci, qui court après le propriétaire de l'argent pour le lui rendre ? Et tout le rassemblement suivit les deux hommes, qui partaient ensemble.

Arrivé à sa demeure, Kin-hiao prit la ceinture et la remit au voyageur. Celui-ci vit, d'un premier coup d'œil, que son argent était intact ; mais songeant à la récompense qui allait lui être réclamée et craignant que les assistants ne l'obligeassent à faire un partage par moitié, il usa de perfidie, en disant brusquement à Kin-hiao :

— Dès le premier moment, j'ai déclaré que ma ceinture contenait quarante à cinquante taëls. Elle est allégée de moitié ; tu as déjà fait ta part.

A peine avais-je rapporté cette ceinture que ma mère a voulu que je courre à votre recherche. Il n'a pas été touché à votre argent ; il n'en manque absolument rien, protesta Kin-hiao indigné.

Le voyageur soutenant son dire, celui qu'il accusait si injustement eut un mouvement de violente colère et lui lança un coup de tête

dans l'estomac ; mais le malheureux marchand d'huile avait affaire à un colosse, qui le saisit aux cheveux [1], l'enleva comme il eût enlevé un oiseau, et, l'ayant jeté par terre, fit mine de vouloir le battre. La vieille mère intervint alors, poussant des cris de détresse et suppliant les assistants de ne pas tolérer pareille injustice. La foule n'était pas sourde à son appel et la bataille allait s'engager sérieusement, quand, fort à propos, le mandarin du district vint à passer par là dans son palanquin. Au bruit du tumulte, il met pied à terre et se fait amener les parties adverses. La crainte du juge et du conflit dissipe les curieux ; quelques-uns demeurent cependant, voulant savoir comment le mandarin tranchera la question. Conduit par les satellites, d'un côté le voyageur et, de l'autre côté, Kin-hiao et sa mère se sont mis à genoux. D'un côté l'on dit :

— Il a trouvé mon argent et ne m'en a rendu que la moitié.

De l'autre côté, l'on dit :

1. On voit que cette nouvelle est antérieure à la dynastie tartare, qui imposa l'usage de se raser la tête.

— J'ai écouté les conseils de ma mère. J'ai remis tout l'argent que j'avais trouvé, et maintenant cet homme me calomnie.

Le mandarin se tourne vers l'assistance et invite à parler ceux qui peuvent rapporter comment les choses se sont passées. Tous disent d'une seule voix :

— Ce voyageur avait perdu une ceinture contenant de l'argent. Tandis qu'il la cherchait, Kin-hiao est arrivé, déclarant que lui-même l'avait trouvée. Il a emmené le voyageur chez lui et la lui a rendue. Voilà ce que nous avons vu. Quant à la somme que renfermait la ceinture, nous n'en savons rien.

— Qu'on ne se dispute pas davantage, fit le mandarin, et que les plaideurs soient conduits au prétoire, où je prononcerai selon l'équité.

Au prétoire, le juge prend place sur son siège. Le fond de la salle est occupé par le public agenouillé. La ceinture est apportée. Le juge ordonne à son assesseur de peser soigneusement les lingots d'argent et d'en déclarer le poids exact. L'assesseur obéit ; il atteste que le poids des lingots est exactement de trente taëls.

— Combien de taëls avais-tu dans ta ceinture ? demande le juge.

— Cinquante taëls, répond le voyageur.

— As-tu vu cet homme ramasser ta ceinture, ou bien est-ce lui-même qui t'a fait connaître qu'il l'avait trouvée ?

— J'ignorais qu'il l'eût trouvée ; c'est lui-même qui en a fait l'aveu.

— S'il eût voulu s'approprier ton argent, pourquoi n'aurait-il pas tout gardé ? pourquoi t'en eût-il rendu la moitié ? Comment lui aurais-tu réclamé quelque chose, s'il n'était venu lui-même au devant de toi ? Il est clair, en ce qui le regarde, que l'intention de tromper n'existe pas. La ceinture que tu as perdue, renfermait cinquante taëls et celle qu'il a trouvée n'en contient que trente. La ceinture trouvée n'est donc pas la tienne. Il faut qu'elle ait été perdue par un autre que toi.

L'homme s'écria que l'argent trouvé était bien le sien, et qu'il se contenterait des trente taëls ; mais le mandarin lui ferma la bouche.

— Cet argent, répéta-t-il, n'est pas le tien. Comment oses-tu le réclamer ? Je l'adjuge à Kin-hiao, qui l'emploiera à nourrir sa vieille

mère. Tâche de retrouver tes cinquante taëls.

Kin-hiao remercia mille et dix mille fois; il sortit très joyeux, en soutenant sa mère. Pris à son propre piège, le voyageur se retira confus, cachant mal son chagrin, au milieu du flot populaire qui témoignait hautement de sa satisfaction pour le jugement rendu.

Quand on veut nuire aux autres,
On se nuit à soi-même.
Soi-même on a la honte,
Et les autres s'en réjouissent.

Très honoré lecteur, parlons maintenant d'épingles d'or, devenues le pivot d'une curieuse histoire. Qui avait femme n'en a plus; qui n'en avait pas en trouve une. Dans l'aventure de Kin-hiao et du voyageur, qui veut garder l'argent le perd, et qui renonce à l'argent le gagne. Les faits sont différents; mais la voie du Ciel est toujours la même, ainsi que tu vas le voir.

Entre les natifs du district de Che-tching, du département de Kiang-tcheou, de la province du Tche-Kiang, comptait au premier rang Lou Lien-hien, mandarin d'une droiture et

d'une intégrité si parfaites que le surnom de *Pe-choui*[1] lui avait été donné. De génération en génération, la famille Lou entretenait une constante parenté avec la famille Kou, du même pays. Le chef de la famille Kou, qui se nommait alors Kou Lien-sse, ayant un fils appelé Hio-tseng, et Lou Lien-hien une fille appelée A-sieou, les parents échangèrent des promesses de fiançailles, en attendant l'époque où l'union de leurs enfants pourrait s'accomplir. On se traita dès lors comme gens qui ont contracté déjà une nouvelle alliance; mais la dame Lou étant morte avant la célébration du mariage, des délais s'imposèrent. Lou Lien-hien emmena son fils au siège de son mandarinat et presqu'aussitôt mourut lui-même. Hio-tseng ramena le cercueil de son père et eut à observer encore trois années de deuil.

Durant ce laps de temps, le patrimoine de l'orphelin fondit et s'amoindrit d'une façon désastreuse. A peine lui resta-t-il quelques masures délabrées, d'un si mince revenu, qu'il ne suffisait pas à le nourrir. Kou Kien-sse,

1. Eau limpide.

instruit de l'état d'indigence dans lequel celui qui devait être son gendre était tombé, eut la pensée de rompre les engagements pris et s'en ouvrit à sa femme.

— Lou Hio-tseng, dit-il, est aujourd'hui complètement ruiné. C'est la pauvreté même. Nous ne pouvons pas compromettre le bonheur de notre fille et pour sa vie entière. Il faut lui chercher un autre mari.

Il est vrai que Lou Hio-tseng est devenu bien pauvre, répondit la dame Kou [1]; mais ce mariage est arrêté depuis que notre fille et lui étaient encore enfants. Quel moyen saurions-nous trouver pour nous dégager ?

Chargeons quelqu'un de lui dire que les fiancés ont grandi et qu'il est temps de procéder au mariage, sans plus tarder; que de part et d'autre, entre gens de la classe des mandarins, on doit observer fidèlement les rites et que nous l'attendons. Ainsi mis en de-

1. Ici le texte dit la dame Mong, donnant le nom de famille personnelle de la femme du seigneur Kou; mais pour éviter au lecteur européen des confusions, il me parait préférable, comme on l'a fait déjà en plusieurs endroits, de désigner la femme sous le nom du mari.

meure de faire face à des dépenses au-dessus de ses forces, ce pauvre diable sera le premier à demander qu'on lui rende la parole donnée. J'exigerai sur le champ un acte de renonciation conforme, et tout sera terminé.

— Notre A-sieou a des idées à elle. Peut-être n'acceptera-t-elle pas cet arrangement.

— Une fille qui n'est pas encore sortie de la maison paternelle obéit à son père. On n'a pas à compter avec ses volontés. Fais-lui comprendre doucement quel est son devoir, et ne parlons pas de cela davantage.

Immédiatement, la dame Kou alla trouver sa fille et lui communiqua les intentions du chef de famille.

— Le devoir de la femme, dit A-sieou, est de ne jamais déplacer son affection. Considérer la richesse dans le mariage, c'est agir à la façon des barbares. Si mon père méprise tous ceux qui sont pauvres, et ne sait honorer que les riches, ses sentiments ne sont pas conformes aux vrais principes des relations sociales, et il sera difficile de lui obéir.

— Ton père va presser Lou Hio-tseng de procéder aux cérémonies du mariage. Ce jeune

homme ne peut pas faire les dépenses nécessaires et, s'il demande à revenir sur les engagements pris, tu n'auras qu'à te retirer de ton côté.

— Quelles paroles dites-vous là, ma mère ! quoi ! parce que la famille Lou manquera d'argent pour les dépenses de mon mariage, je devrai briser un lien auquel ma vie entière est attachée ! Jadis Tsien Yu-lien se précipita dans les flots, laissant une impérissable mémoire. Si mon père entreprend de me violenter, je renoncerai à la vie. Croyez bien que rien ne me retiendra.

La dame Kou, voyant sa fille en de telles résolutions, eut compassion d'elle, en même temps qu'elle s'effraya de ses menaces. Elle réfléchit et conçut un plan, qui était de faire appeler Hio-tseng à l'insu de son mari, de venir à son aide afin qu'il envoyât promptement les présents de noces, et d'accomplir ainsi le mariage sans qu'il pût surgir aucun empêchement.

Kou Kièn-sse eut à s'absenter pendant quelques jours pour visiter une de ses terres et toucher l'argent de son fermage. La dame profita de cette absence, tint conseil avec sa fille

et, promettant une bonne récompense au vieux jardinier Ngeou s'il exécutait bien ses ordres, elle le chargea d'aller en secret engager le jeune seigneur Lou à venir lui rendre visite, avec recommandation de se présenter à la petite porte extérieure du jardin qui donnait sur la campagne.

Le vieux jardinier arrive à la maison de la famille Lou. Il voit :

> Une entrée pareille à celle d'une chapelle en ruines ; une masure qui ressemble à un four effondré ; des fenêtres ouvertes à tout vent ; la cuisine froide et déserte, sans la fumée d'aucun feu, sans la vapeur d'aucun mets ; des murs lézardés et tant de tuiles absentes que, si la pluie vient à tomber, on ne sait plus où poser le pied ; de vieilles chaises et de vieux bois de lit disloqués, tout au plus bons à faire du feu. C'est l'image d'une noble famille écroulée. Qui s'intéresserait au descendant d'un honnête mandarin !

Ne nous arrêtons pas à relater les étapes de cette situation désastreuse ; mais disons que Lou Hio-tseng avait une tante, qui était veuve et qui demeurait non loin de là. Cette tante avait un fils nommé Liang Chang-pin, marié depuis peu à une excellente femme. Tous trois vivaient ensemble et, sans posséder la richesse,

jouissaient d'un bien-être suffisant. Hio-tseng était allé chez sa tante, chercher la nourriture qui manquait chez lui. Le jardinier, quand il arriva, ne trouva pour lui répondre qu'une vieille servante en cheveux blancs, à laquelle il fit part des instructions qu'il avait reçues.

— Ayez soin de prévenir le Seigneur Lou, le plus vite possible, insista-t-il. C'est dans son intérêt que ma maîtresse, durant une courte absence du maître, veut l'entretenir d'une chose importante. Il n'y a pas de temps à perdre et, surtout, de la discrétion..

Le jardinier s'en retourna et la vieille se mit à penser : voilà une affaire à ne pas négliger et une commission que je ne puis confier à personne. Je connais le chemin de la maison de la famille Liang. Jadis, du temps que mon maître défunt vivait encore, je m'y suis rendue plus d'une fois en accompagnant sa sœur. Je n'ai pas à hésiter sur ce que je dois faire. Aussitôt, confiant à une voisine la garde du pauvre logis, elle obligea ses mauvaises jambes à se mettre en route et à franchir les dix *li* qu'il s'agissait de parcourir.

A son entrée dans la maison Liang, elle

aperçut Lou Hio-tseng, attablé devant un bol de riz, en compagnie de sa tante. Elle se hâta de transmettre fidèlement les paroles du message de la famille Kou et la dame Liang engagea vivement son neveu à profiter sans délai de ces dispositions de bon augure. Dans son cœur, le jeune homme ressentit une grande joie ; mais il était couvert d'habits si misérables que l'idée de se présenter ainsi vêtu lui inspirait une honte extrême. Il pria son cousin Liang Chang-pin de lui prêter un costume complet. Ce fut là le point de départ de cruels malheurs.

Le cousin Liang Chang-pin était un exécrable sujet, foncièrement vicieux, capable de toutes les perfidies. A l'instant même, dans son cerveau, surgit une idée diabolique. Il répondit :

— Le costume est tout prêt. Seulement, aujourd'hui, pour se rendre à la ville, il est bien tard. Les maisons des mandarins sont profondes. Ta belle-mère veut te voir et te parler, cela n'est pas douteux; mais enfin, ses véritables intentions, personne ne les connaît. Écoute bien mon humble avis ; il sera mieux que

tu couches ici et que tu partes demain matin, de bonne heure. Il n'est pas prudent de s'aventurer la nuit.

— Peut-être sera-ce mieux ainsi, fit Hio-tseng.

Et Liang Chang-pin continua :

— J'ai, dans le voisinage, une petite affaire urgente à traiter. Je serai promptement de retour et, ensuite, je vous ferai la conduite à votre départ. Votre vieille servante est fatiguée de sa longue course. Nous la garderons aussi jusqu'à demain.

La dame Liang loua les bonnes intentions de son fils ; au maître comme à la servante elle-même offrit l'hospitalité.

Qui aurait soupçonné que si Liang Chang-pin tenait à retenir la vieille femme, c'était dans la crainte que le jardinier revenant chez son cousin, n'apprît par elle le retard apporté à la visite de Lou Hio-tseng, ce qui eût fait échouer ses mauvais desseins ?

Le pervers qui viole les lois du Ciel parvient facilement [à tromper les hommes ;
Il trompe même le diable, en s'y prenant bien.

Se cachant de sa mère et de son cousin, Liang Chang-pin revêtit à l'instant ses plus beaux habits, sortit sans qu'on l'aperçût et se dirigea tout droit vers la demeure de la famille Kou.

La dame Kou avait ordonné au vieux Ngeou de tenir ouverte la petite porte extérieure du jardin, et de ne pas s'en écarter. Le soleil était couché depuis longtemps ; l'obscurité régnait, lorsque Ngeou vit s'avancer dans l'ombre noire un jeune homme très correctement vêtu qui, les yeux fixés sur la porte du jardin, semblait vouloir la franchir, sans oser pourtant s'y décider.

— Êtes-vous le seigneur Lou ? demanda le vieux gardien.

— Précisément, répond Liang Chang-pin en s'inclinant. Votre maîtresse m'ayant fait appeler, je m'empresse d'obéir, et je vous prie de m'annoncer.

Le vieux jardinier conduit en toute hâte le visiteur dans le pavillon servant d'entrée, l'invite à s'asseoir quelques instants et court prévenir sa maîtresse. La dame Kou charge une gouvernante d'introduire l'hôte qu'on attend

dans les appartements intérieurs, et Liang, au sortir du pavillon d'entrée, voit venir encore au-devant de lui deux servantes tenant des lanternes de gaze à la main. On lui fait traverser des salles grandes et petites ; il pénètre enfin jusqu'à l'intérieur du pavillon rouge, décoré de riches peintures, éclairé de nombreuses bougies, où la maîtresse du lieu se tenait.

Ce Liang Chang-pin était d'une extraction commune. C'était un véritable paysan, complètement illettré, et la situation fausse dans laquelle il se sentait n'était pas pour lui donner des manières aisées. Il commença par se mettre à genoux, répondant aux compliments d'usage qui lui étaient adressés par des urbanités grossières et des paroles embarrassées. La dame Kou trouva tout d'abord bien étrange qu'un jeune fils de famille mandarinique eût de pareilles façons ; ensuite, elle pensa que la misère change les hommes, qu'il n'était pas responsable d'une déchéance imméritée et qu'il fallait avoir compassion de lui.

Le thé fut servi, puis le repas du soir, et la dame envoya dire à sa fille que le moment

était venu de sortir de sa chambre, afin d'avoir une entrevue avec le fiancé. A-sieou s'y refusa d'abord ; mais, après que sa mère l'eut fait appeler deux ou trois fois, elle se dit intérieurement : « Mon père veut rompre la promesse de mariage ; s'il devait en être ainsi, contrairement à nos espérances, que du moins je puisse voir une fois celui qui m'était destiné, et je mourrai d'un cœur tranquille. » Elle quitta donc la chambre où l'on brode et apparut, le rouge au front.

— Approche, ma fille, dit la dame Kou, et salue le jeune seigneur. Le petit rite sera suffisant.

Le faux Lou Hio-tseng fit deux saluts de la main ; A-sieou les lui rendit et voulut se retirer ; mais sa mère la retint.

— Puisque vous êtes mari et femme, quel empêchement y a-t-il à échanger quelques paroles ?

Et sur un siège, tout près d'elle, A-sieou se plaça.

Tandis que l'intrus, remué jusqu'aux moëlles, dévorait des yeux la belle et délicate jeune fille, celle-ci baissait la tête sans rien dire, satisfaite

d'avoir contemplé l'homme auquel son sort était lié, pleine d'angoisses aussi qui lui arrachaient des larmes. La fausseté et la droiture étaient en présence, faisant naître les sentiments les plus opposés.

Quand les servantes apportèrent les mets et le vin pour le souper, la dame Kou ordonna de disposer deux tables, de telle sorte qu'elle et sa fille, assises devant l'une, se trouvassent en face du fiancé, assis devant l'autre. Alors elle s'expliqua nettement sur ladémarche qu'elle avait provoquée, déclarant qu'elle avait appelé Lou Hio-tseng dans l'intention de réaliser au plus tôt les promesses de mariage, avouant que cette façon d'agir n'était pas très conforme aux rites, mais s'excusant sur les difficultés de la situation.

Le faux Lou Hio-tseng remerciait avec des paroles de plus en plus embrouillées ; ses traits étaient contractés, sa figure était rouge et, lorsque la dame en vint à parler des résolutions extrêmes dont sa fille l'avait menacée, au cas où l'union projetée serait rompue, il bredouilla tout à fait. La dame mit cette attitude étrange sur le compte d'une grande timidité, qui ne

lui déplaisait pas trop. Devant le vin, il fit montre de beaucoup de réserve, se donnant, bien au rebours de la vérité, pour un très petit buveur, ce qui ne laissa pas de militer encore en sa faveur. Ordre fut donné de préparer une chambre dans le pavillon des hôtes, afin de le garder jusqu'au lendemain.

Le prétendu gendre feignit de vouloir, par discrétion, prendre congé à l'instant même. On lui représenta qu'on avait encore à l'entretenir d'affaires importantes, et sa résistance ne fut pas longue, joyeux qu'il était de voir ainsi marcher les choses au gré de son désir.

Bientôt les servantes annoncent que la chambre de l'hôte est prête. L'hôte salue, et les servantes le conduisent à sa chambre, tenant de hautes lanternes à la main [1].

Accompagnée de sa fille, la dame Kou rentre dans les appartements privés. Elle fait ouvrir ses coffres ; elle en tire quatre-vingt taëls de son épargne, deux vases d'argent et des ornements de tête, épingles et fleurs d'or, au nombre de seize pièces, d'une valeur de cent

1. Il s'agit de lanternes de gaze, fixées à l'extrémité d'un long bâton.

taëls environ. Elle remet le tout à A-sieou.

— Je ne possède rien de plus, dit-elle. Porte toi-même à ton fiancé cet argent et ces bijoux, pour qu'il puisse envoyer les présents d'usage et faire face aux dépenses des noces, que nous voulons célébrer sans retard.

— Comment oserais-je porter cela moi-même? objecte A-sieou en rougissant.

— Ma fille, les rites ont certainement leur poids ; mais il est telles circonstances où la nécessité de saisir un temps propice devient la suprême loi. Si ce n'est toi-même qui, dans les termes dont une femme peut user vis-à-vis de son mari, expose à ce jeune homme la situation qui lui est faite et le presse de vaincre ses scrupules, comment acceptera-t-il les moyens que nous lui offrons pour arriver au but ? Cet infortuné n'a guère l'expérience du monde. Qu'il hésite, qu'il aille consulter des étrangers, qu'on lui conseille de temporiser, et tout ce que l'amour maternel m'avait inspiré pour correspondre à tes vœux se trouve anéanti. Le repentir, ensuite, viendrait trop tard. Va donc, et cache ces objets dans tes manches, comme il convient de cacher un secret.

— Cependant, je ne saurais aller seule.

— La gouvernante t'accompagnera.

La dame Kou appelle, en effet, la gouvernante et lui ordonne de conduire sa maîtresse à l'appartement du jeune Seigneur, afin qu'ils puissent causer ensemble, dans le mystère de la nuit, des projets formés pour leur union. Cet ordre est donné à haute voix ; à voix basse, elle ajoute :

— Tu te tiendras en dehors de la porte, de manière à ne pas les gêner dans l'entretien qu'ils doivent avoir.

Retournons maintenant près de Liang Chang-pin, installé dans le pavillon de l'Orient[1]. Se doutant bien qu'il se tramait quelque chose, il n'avait pas la moindre envie de dormir et ne s'était pas couché. Il attendait, il écoutait, il réfléchissait, lorsqu'un peu après la première veille[2], on heurta légèrement à sa porte, et la gouvernante apparut, annonçant :

1. Le pavillon réservé aux hôtes.

2. La première veille est de 7 h. à 9 h. du soir ; la seconde, de 9 h. à 11 h. du soir ; la troisième, de 11 h. du soir à 1 h. du matin ; la quatrième, de 1 h. à 3 h.; la cinquième et dernière, de 3 h. à 5 h.

— Mademoiselle elle-même vient vous voir.

Le fourbe se précipita au devant de la charmante visiteuse. Il salua de nouveau, selon le cérémonial des rites, tout en se réjouissant dans sa pensée d'être si bien servi par les événements. En présence de la dame Kou, il se sentait paralysé ; seul avec la jeune fille, ce fut tout différent. Il trouva des compliments empressés, des protestations chaleureuses, des discours insinuants. De son côté, A-sieou était moins intimidée ; la conversation s'anima, et deux larmes vinrent aux yeux de l'innocente enfant, quand elle parla des intentions redoutables de son père. L'odieux personnage fit de laides grimaces qui la touchèrent, croyant y voir l'expression d'un gros chagrin. Il la remerciait, il l'exhortait, il la tenait à la taille, et elle ne le repoussait pas. Quant à la gouvernante, demeurée en dehors de la chambre, entendant ces jeunes gens se lamenter ensemble, elle aussi versait quelques pleurs.

A-sieou prit ce moment pour sortir l'argent et les bijoux de ses manches, en répétant toutes les recommandations que sa mère lui avait dictées. Le misérable accepta sans hésiter ; puis

il éteignit la lampe, enveloppa de ses bras celle qu'il appelait sa femme et la supplia de ne lui rien refuser. La jeune fille fut terrifiée par cette attaque imprévue, tremblant que sa voix et ses cris ne fussent entendus des servantes et n'amenassent un scandale affreux. Ses forces la trahirent ; elle succomba.

On dit communément qu'il faut réfléchir trois fois à toute affaire importante, sous peine d'avoir plus tard les regrets et le repentir. La dame Kou voulait fournir secrètement au jeune Lou les moyens de parvenir à la réalisation d'un mariage depuis longtemps arrêté. C'était là une idée louable, une belle et bonne intention ; mais comment n'avoir pas exigé que le vieux jardinier vît, une fois du moins, le futur époux, de manière à bien reconnaître l'homme qu'il introduirait dans la maison ? Ne suffisait-il pas que la dame Kou fît appeler le fiancé, reçût ouvertement sa visite, lui remît ce qu'elle voulait lui donner, avec les instructions nécessaires, et attendît ensuite les événements ? En agissant ainsi, elle ne commettait aucune faute ; mais il était mille fois contraire à toute convenance, dix mille fois inconvenant

que la jeune fille assistât à l'entrevue, et surtout de l'envoyer elle-même porter les explications et les présents. Evidemment c'était ouvrir la route aux accidents les plus fâcheux. Admettons qu'au lieu d'avoir affaire à un imposteur, on eût hébergé le véritable Lou Hiotseng, nul emportement n'était-il à redouter de sa part ? L'imprudence eût-elle été moins coupable, par ce seul fait que les conséquences en eussent été moindres ? Triste exemple d'errement dans une profonde tendresse. Voilà une mère qui veut assurer le bonheur de sa fille et qui le détruit [1].

A-sieou avait promptement regagné sa chambre, sous la conduite de la gouvernante, et le calme apparent s'était rétabli dans la maison. A la cinquième veille, la dame Kou ordonna aux servantes d'inviter l'hôte à se lever, et à

1. Si cette histoire était un pur roman, on s'étonnerait de voir un auteur discuter et juger ainsi des événements que lui-même aurait inventés et réglés ; mais je rappellerai ici ce que j'ai cru devoir dire déjà dans un précédent volume, à savoir que toutes les narrations du recueil dont j'ai tiré celles que je traduis sont regardées par les Chinois comme reposant sur des faits véritables.

venir prendre du thé et des gâteaux avant de se remettre en route. Comme le traître s'éloignait, elle lui répétait encore :

— Mon mari va bientôt revenir. Que le sage gendre se hâte de tout préparer et d'envoyer son message ; qu'il ne perde pas un instant.

Le vieux jardinier ouvrit la petite porte du jardin. Liang Chang-pin s'élança joyeusement dans la campagne. Tout en marchant d'un pas léger, il songeait et se disait : « J'ai possédé une vierge de famille mandarinique, et cela sans qu'il m'en coûte rien ; bien plus, je m'en vais chargé de riches dépouilles ; qu'on ne découvre pas la moindre trace de ma personne, et j'aurai fait la plus heureuse expédition. Ce qui serait fâcheux, ce serait que Lou Hio-tseng partît à son tour ; mais on attend le seigneur Kou d'un instant à l'autre. Arrangeons-nous d'abord pour retenir le cousin jusqu'à demain. Si, d'ici là, le seigneur Kou est arrivé, le prétendant n'osera plus se rendre à l'invitation qu'on lui avait faite, et tout sera merveilleusement combiné ». Ayant raisonné de la sorte, il alla s'installer dans une taverne, but et mangea fort à son aise et ne rentra chez lui qu'au milieu du jour.

Lou Hio-tseng, depuis le matin, s'agitait dans une impatience fiévreuse, désolé de n'avoir pas ces vêtements qui lui étaient promis et sans lesquels il ne pouvait partir. La tante aussi avait perdu patience ; elle avait envoyé chercher son fils à l'endroit où il avait annoncé qu'il devait régler une affaire, et avait appris seulement qu'on ne l'y avait pas vu. Alors, elle avait prié sa bru de remettre elle-même à Lou les habits qu'il attendait ; à quoi la jeune femme avait répondu que son mari serrait ses effets dans un coffre et qu'il en emportait la clef.

Cette bru de la dame Liang, qu'il devient à propos de faire connaître, était d'une beauté remarquable et d'une distinction parfaite ; elle avait reçu dans la maison paternelle une brillante éducation littéraire. Elle était la fille d'un licencié du nom de Tien, homme intègre et de grand talent, dont la carrière avait failli être brisée par les rapports malveillants d'un supérieur qui le jalousait. Le père de Liang Chang-pin, étant en relations de parenté avec Lou Lien-hien, appela sur l'injustice qui se tramait l'attention de ce mandarin, que son amour de

l'équité avait fait surnommer *Pe-choui*, et Pechoui, par sa grande influence, conjura le danger.

Pour reconnaître un tel service, Tien avait donné sa fille, qui était son bien le plus précieux, au fils de l'homme qui avait attiré sur lui une si importante protection. Ce n'était point, d'ailleurs, un mariage heureusement assorti. La fille de Tien tenait de son père ; elle avait de l'intelligence et de la hauteur. Les instincts grossiers et l'absence de probité qu'elle rencontrait chez son mari la blessaient au vif. Parfois, elle ne lui ménageait pas la qualification de rustre, et des querelles surgissaient fréquemment entre les époux. Cette façon de fermer les coffres et de prendre les clefs, au lieu de les confier à sa femme dénote, du reste, assez bien de quel naturel était ce mari.

La mère, la femme et le cousin s'irritaient tous trois dans un grand ennui, lorsqu'ils virent arriver Liang Chang-pin, la figure enluminée comme une matinée de printemps. Sa femme aussitôt l'interpella :

— Ton frère cadet [1] comptait sur toi pour

1. Façon de parler dans le caractère de la langue chinoise.

lui prêter des habits. Où donc as-tu été boire du vin et passer la nuit entière, sans qu'il fût possible de te trouver ?

L'interpellé ne répondit rien. Il rentra tout droit dans sa chambre, afin d'y cacher soigneusement le contenu de ses manches. Il reparut ensuite, et dit à son cousin ;

— L'affaire qui m'appelait m'a retenu toute la journée d'hier ; il ne m'a pas été possible de revenir. Ne m'en veuille pas, je t'en prie. Aujourd'hui déjà il se fait tard ; mais, demain, tu ne manqueras pas ton rendez-vous. Ce ne sera qu'une petite perte de temps.

— Il faut remettre immédiatement à ton frère les vêtements qu'on lui a promis, reprit la femme. Il s'occupera de ses sérieuses affaires aujourd'hui ou demain, à sa volonté.

— Non seulement des vêtements me sont nécessaires, ajouta Lou Hio-tseng ; mais aussi des bas et des souliers. Je te serai bien reconnaissant de me fournir absolument de tout.

— J'ai des souliers de satin noir, actuellement entre les mains du cordonnier, mon voisin. Ce soir, j'irai les réclamer et, demain matin, tu les auras.

Lou Hio-tseng fut donc obligé d'attendre encore jusqu'au lendemain, et cela sans être au bout de ses peines, car Liang Chang-pin, prétextant un mal de tête, ne se leva que pour l'heure du déjeuner ; ensuite, il rangea, pièce à pièce, la robe de dessous, la robe de dessus, les souliers, les bas, etc. Il ne songeait qu'à gagner du temps.

Lou Hio-tseng, n'osant pas revêtir sur le champ les habits que son cousin lui prêtait, il fallut trouver encore un coupon de toile et tout envelopper avec soin. La tante fit un autre paquet, contenant du riz blanc avec quelques légumes. Elle chargea un paysan de porter les bagages, en accompagnant son neveu. Elle recommanda bien au jeune homme de ne pas la laisser dans l'incertitude et, si le mariage avait lieu, de le lui annoncer promptement.

Le traître Liang fit la conduite à son cousin, durant un assez long parcours, afin de jouer le rôle de conseiller plein de sollicitude.

— Que mon frère cadet se tienne bien sur ses gardes. Est-ce dans une bonne, est-ce dans une mauvaise intention qu'on l'appelle ? Nous ne pouvons pas le deviner. Selon moi, le mieux

serait d'entrer, la tête haute, par la grande porte de la maison; qui sait s'il ne s'agit pas de te faire un affront et de te congédier brutalement ? On a envoyé le jardinier pour t'engager à venir; voilà une démarche qui te couvre. Si l'on a de bonnes intentions à ton égard, on ne manquera pas de te bien accueillir; si, au contraire, on te fermait la porte au nez, tu aurais, parmi les passants, des témoins pouvant certifier que tu reçois une injure imméritée; tandis que dans un lieu isolé, à cette petite porte du jardin, si l'on voulait te faire un mauvais parti, tu serais privé de toute assistance.

Lou Hio-tseng trouva que son cousin pensait sagement.

Par derrière, il est l'ennemi ; par devant, il fait bon visage ;
L'homme au cœur droit est vis-à-vis de l'homme sans cœur

Arrivé chez lui, le jeune Lou se hâta de revêtir ses habits d'emprunt. Un bonnet manquait au costume, ceux du cousin n'étant pas à la mesure de sa tête. Il dut songer à rendre propre le seul bonnet qu'il possédât; il le nettoya donc avec soin. La vieille servante se fit

prêter par des voisins un fer à repasser. Les déchirures furent recollées, les endroits blanchis furent noircis avec de l'encre ; mais cette réparation prit beaucoup de temps, et plus d'une heure s'écoula avant que, rassuré sur l'ensemble de sa toilette, Lou Hio-tseng pût, enfin, se diriger vers la maison de la famille Kou.

Il arrive ; le portier lui oppose tout d'abord que le maître est en voyage.

— Tu peux annoncer à ta maîtresse que Lou Hio-tseng demande à la voir, répond le jeune homme du ton d'assurance qui appartient aux véritables fils de famille.

Le portier apprenait ainsi à quel visiteur il avait affaire.

Il hésitait, cependant, et objectait qu'en l'absence du maître il n'osait pas transmettre cet avis.

— Ta maîtresse m'a fait appeler, insista Lou ; va m'annoncer et sois certain que tu n'encourras aucun reproche.

Ces paroles rassurèrent le gardien de la porte. Il alla donc prévenir sa maîtresse.

— Le seigneur Lou demande à voir madame ; faut-il le laisser entrer ?

La dame Kou fut saisie instantanément d'une vive inquiétude. « Tout était convenu, l'autre jour ; pourquoi revient-il aujourd'hui ? » pensa-t-elle. Elle ordonna de conduire le seigneur Lou dans la grande salle, et envoya la gouvernante s'informer près de lui des motifs qui le ramenaient.

La gouvernante obéit ; mais à peine a-t-elle aperçu le visiteur, qu'elle court rejoindre la dame en s'écriant :

— Cet homme est un faux Lou Hio-tseng ; ce n'est pas celui de l'autre soir. Celui qui est déjà venu avait de l'embonpoint et le teint foncé en couleur. Celui d'aujourd'hui est mince, et il a le teint blanc.

— Est-ce là une chose possible ? s'écrie la dame à son tour.

Elle se rend dans la salle contiguë et regarde à travers les stores [1]. En effet, c'est un autre homme ; la gouvernante a dit vrai. La dame, très émue, charge cette gouvernante de re-

1. Ces stores, posés dans les maisons chinoises au lieu de cloisons pleines, entre le salon de réception et les appartements intérieurs, permettent aux femmes de voir et d'entendre sans se montrer.

tourner auprès de l'étranger, de causer avec lui et de le questionner minutieusement sur les petites affaires de famille, afin de savoir comment il répondra. Pas un mot, dans les réponses, qui ne fût d'une justesse parfaite. L'émotion de la dame allait grandissant.

Quand le faux Lou Hio-tseng s'était présenté, la dame Kou avait ressenti une première impression de surprise qui était presque de la méfiance. La distinction innée de celui qu'elle avait maintenant sous les yeux, la beauté de ses traits, l'élégance de ses manières et de son langage lui disaient qu'il devait être le véritable. Elle l'interroge sur l'objet de sa visite; il expose qu'il était absent de chez lui, le jour où un heureux message lui fut porté; qu'il est revenu seulement ce matin même; qu'il s'est empressé d'accourir et qu'il espère obtenir son pardon pour ce retard involontaire. Il parle avec un accent de sincérité qui ne permet pas de conserver le moindre doute. La dame Kou voit clairement qu'il dit vrai; elle se demande seulement quel démon a pu déjà venir à sa place. Elle se rend près de sa fille et lui raconte ce qui se passe.

— Tout cela, déclare-t-elle, est par la faute de ton père, qui n'a pas respecté les lois du Ciel. Qui ne respecte pas les lois du Ciel attire sur lui de grands malheurs. Cette aventure est affreuse; heureusement personne du dehors ne la connaîtra. Ecartons-en jusqu'au souvenir ; mais que faire, à présent que ton fiancé est là, que je l'ai fait appeler et que je n'ai plus rien à lui remettre?

Une seule faute a été commise;
Elle a suffi pour perdre la partie.

A-sieou, écoutant parler sa mère, reçut un choc si terrible qu'elle demeura comme foudroyée durant quelques instants. Pour définir les sentiments qui s'agitaient dans son cœur, il faudrait des expressions qui n'existent pas. Dira-t-on qu'elle était troublée, mais ce qu'elle éprouvait était bien autre chose que du trouble ; dira-t-on qu'elle était confuse, mais ce qu'elle éprouvait était bien autre chose que de la confusion; dira-t-on qu'elle étouffait de colère, mais il faudrait peindre une colère nourrie d'affliction mortelle et du plus sombre désespoir. Elle reprit cependant possession d'elle-

même, en fille d'une nature énergique, qui a son plan arrêté.

—Allez le voir, dit-elle à sa mère; pour moi, je sais ce qui me reste à faire.

La dame Kou accéda au désir de sa fille; elle entra dans la grande salle ; le jeune seigneur Lou la salua selon les rites usités entre gens de distinction, montrant une aisance qui contrastait singulièrement avec les allures de son prédécesseur.

— La pauvreté me paralysait, débuta-t-il; ma belle-mère daigne me manifester que ses bonnes dispositions ne sont pas changées. Je lui en dois et je lui en garderai une éternelle reconnaissance.

Au comble de l'embarras et ne sachant que répondre, la dame Kou ordonna à la gouvernante de fermer les portes extérieures et d'aller chercher A-sieou. Comment la jeune fille eût-elle consenti à se faire voir? Elle charge la gouvernante de transmettre seulement ces paroles : « Le seigneur Lou ne devait pas s'attarder à la campagne; il n'a pas su reconnaître les bons sentiments que, ma mère et moi, nous avions pour lui. »

Lou Hio-tseng se récrie :

—J'ai été malade et hors d'état de venir sur le champ. J'arrive aussitôt que cela m'est possible. Est-il juste de m'accuser ainsi d'ingratitude ?

A-sieou s'est approchée du store[1] et répond :

— Il y a trois jours, je vous appartenais ; aujourd'hui je ne suis plus digne d'entrer dans votre noble maison ; rien ne saurait racheter ce malheur. Il me reste deux épingles de tête et une paire de boucles d'oreilles en or. Acceptez ce petit souvenir que je vous offre et cherchez ailleurs un bon mariage. Il ne faut plus songer à moi.

La gouvernante reparaît à l'instant ; elle présente les bijoux au seigneur Lou, qui, ne voyant-là qu'un gage pour appuyer des prétextes de rupture, refuse obstinément de s'en saisir ; mais A-sieou dit encore :

— Prenez et gardez ce que je vous envoie. Bientôt mes intentions vous seront éclaircies. Maintenant, je vous en prie, retirez-vous au plus tôt.

1. Voir ci-dessus la note de la page 291.

A peine achevait-elle de prononcer ces derniers mots, d'une voix altérée, qu'on l'entendit rentrer en sanglotant dans l'appartement intérieur.

Lou Hio-tseng, qui commençait à trouver la situation étrange, voulut avoir une explication nette et ne craignit pas de la demander hardiment :

—Si pauvre que je sois, je ne suis pas venu pour recevoir l'aumône de ces bijoux. Votre fille, ma fiancée, paraît manifester la volonté de rompre notre mariage. Pourquoi, madame, ne prononcez-vous pas une parole? Si c'était là le traitement qui m'attendait, pourquoi m'avoir fait appeler?

— Ma fille et moi, nous n'avons nullement varié de sentiments. Il advient seulement que votre retard à vous rendre à notre appel a fait croire à ma fille que vous traitiez légèrement cette affaire de mariage et qu'elle s'en est offensée. Ne cherchez pas autre chose.

Le jeune homme n'était pas convaincu. Il se mit à parler du temps où son père vivait encore, de l'affection qui régnait alors entre les deux familles, de la ruine qui avait fondu sur

la sienne, des tristes conséquences qu'elle pouvait avoir et cependant des dispositions généreuses dont la preuve paraissait lui avoir été donnée. « Mon sort est dans les mains de ma belle-mère, appuyait-il ; comment est-il possible qu'en trois jours l'idée de rompre, qu'elle n'avait pas, lui soit venue ? »

Ce plaidoyer se poursuivait avec animation, sans que la dame Kou trouvât le moyen de l'interrompre, quand tout à coup on entendit à l'intérieur le bruit d'un grand tumulte, et l'on vit accourir des servantes essoufflées, criant : « Malheur ! malheur ! vite, vite, au secours de mademoiselle ! » Terrifiée, la dame se sent prête à défaillir ; la gouvernante la soutient et l'entraîne jusqu'à la chambre où l'on brode [1]. Avec une écharpe en gaze de soie, la jeune fille s'est pendue au-dessus de son lit. Déjà elle est inanimée ; tous les efforts sont vains pour la rappeler à la vie ; la respiration a cessé. La chambre retentit de lamentations.

On annonce à Lou que sa fiancée est morte ; il croit qu'on dresse un nouveau piège pour se

1. La chambre des jeunes filles.

débarrasser de lui et laisse deviner sa pensée. Alors, la dame Kou ordonne qu'on l'amène, afin qu'il s'assure de la vérité, et, toute en pleurs devant ce corps charmant, étendu sur le lit sculpté recouvert de soie brochée :

— Que mon sage gendre, dit-elle, contemple du moins une fois celle qui devait être sa femme.

Dix mille flèches pénétrant à la fois dans le cœur donneront à peine une idée de ce que ressentit Lou Hio-tseng en cet instant. Les larmes l'envahirent et l'étouffèrent.

— Mon sage gendre ne doit pas demeurer ici plus longtemps, reprit la mère désolée. Il est de mauvais propos à craindre et des considérations à garder.

Elle fit signe à la gouvernante de mettre les épingles et les boucles d'oreille d'A-sieou dans les manches du seigneur Lou; puis, le jeune homme fut reconduit jusqu'aux portes du dehors.

Demeurée seule, la dame Kou s'occupa de préparer les funérailles de la morte, en même temps qu'elle expédiait un serviteur vers son mari, pour l'inviter à revenir sans retard. Elle

lui mandait simplement que leur enfant s'était tuée, ne voulant pas survivre au mariage rompu. Kou Kien-sse fut profondément affecté; il revint enterrer sa fille et tomba dans une tristesse incurable.

Un poème fut composé en l'honneur d'A-sieou. On y rencontre des vers tels que ceux-ci :

> L'engagement qui lie deux existences est d'une valeur qu'au-[cune richesse ne saurait égaler.
> Quel abîme creusé par la scélératesse d'un traître !
> Elle se sert d'une écharpe de soie pour sauver l'honneur de [son époux ;
> On apprend que son corps fut souillé, mais non pas son [cœur.

Parlons maintenant de Lou Hio-tseng et de ce qu'il devint, quand il eut regagné sa pauvre demeure. La vue des bijoux qu'on avait placés dans ses manches lui causa tout d'abord une crise de larmes et de gémissements ; il réfléchit ensuite à tant d'événements extraordinaires, cherchant vainement à s'en expliquer les causes. L'influence de sa malheureuse destinée était la seule qu'il pût découvrir. Le jour suivant, après une nuit d'insomnie, il réunit tous les effets qu'il avait empruntés, les enveloppa

soigneusement et se rendit chez sa tante pour les restituer. Liang Chang-pin, qui prévoyait bien cette visite de son cousin, n'avait pas manqué de sortir, afin de l'éviter. Le neveu se trouva seul avec sa tante ; il lui apprit l'acte accompli par A-sieou, ce qui glaça le sang de la vieille dame. Elle voulut que Lou Hio-tseng prît un peu de nourriture, mais elle ne put le retenir longtemps ; il avait hâte de rentrer dans sa solitude.

Quand Liang Chang-pin revint, son premier soin fut de dire à sa mère :

—Il paraît que vous avez vu le cousin. Est-il allé chez la dame Kou ?

— Il y est allé hier, répondit la dame Liang, et, chose bien étrange, sa fiancée s'est donné la mort, sans alléguer d'autre motif que le retard de trois jours qu'il avait mis à faire sa visite.

— Ohia ! quel dommage ! une si belle jeune fille !

Cette exclamation inconsciente fut pour la dame Liang une révélation.

— Où donc l'as-tu vue ? s'écria-t-elle.

Et, pressant de questions le coupable, qui s'était trahi, elle l'amena à confesser toute la

vérité. La mère, épouvantée, indignée, hors d'elle-même, reprocha à son fils l'infamie de sa conduite et le maudit ; puis elle eut une syncope qui lui fit perdre le sentiment. Liang Chang-pin voulut se retirer dans sa chambre ; mais, ayant tout entendu, sa femme en avait fermé la porte et, de l'intérieur, lui criait :

— Misérable! la justice du Ciel ne tardera pas à te payer de ton crime. Ne pense pas que tu puisses l'éviter ; dès à présent, va de ton côté et laisse-moi du mien.

Maudit par sa mère et repoussé par sa femme, l'homme devint fou de colère. D'un coup de pied, il enfonça la porte, saisit par les cheveux celle qui avait espéré lui échapper et la battit cruellement. Aux cris de sa bru, la dame Liang accourut. Elle écarte son fils ; elle réconforte de son mieux la jeune femme ; enfin, craignant pour ses jours, elle la met en palanquin et la fait reconduire chez les siens.

La vieille dame était brisée par tant d'émotions. L'inquiétude la dévorait, à l'idée que tout ne fût découvert. De grands frissons la prirent, durant une nuit sans sommeil ; la fièvre intense suivit et, sept jours après, elle expira.

Apprenant que sa belle-mère était morte, la bru revint pour assister aux cérémonies funèbres et prendre le deuil. Liang Chang-pin, dont la rancune était vivace, l'accueillit avec des injures et lui dit :

— Je pensais que tu serais restée chez ta mère à tout jamais. Comment se fait-il que je te retrouve ici ?

— Tu as commis des infamies, reprocha la femme ; tu as fait mourir ta mère de chagrin et tu tournes aujourd'hui ta rage contre moi. Crois bien que, sans la mort de notre mère, je n'aurais jamais songé à revoir ta face de brigand.

— Est-ce que j'ai besoin de toi pour continuer ma race ? Est-ce que je tiens, moi, à te revoir ? Sois avertie que je te répudie, et ne reparais pas dans ma maison.

— Certes, c'est un grand bonheur pour moi d'être répudiée et de n'avoir plus rien de commun avec un pareil homme. J'en rends grâces au Ciel, et je ferai une offrande pour le remercier

L'union de Liang Chang-pin avec la fille du mandarin Tien, dont les circonstances ont été

rapportées plus haut, n'était point de celles que la prédestination a déterminées. L'heure était venue de la dénouer. Après avoir épuisé toutes les injures que la fureur lui suggérait, le mari forcené ne voulut pas avoir proféré de vaines menaces. Libellant à l'instant, de sa main, un acte de répudiation en règle, il y apposa son cachet et le remit à sa femme. Celle-ci salua deux fois la tablette où résidait l'âme de sa belle-mère[1], et, sans regarder en arrière, s'éloigna rapidement.

> Quand on porte ses vues sur les femmes des autres,
> On s'attire le malheur de ne pouvoir se faire aimer de sa propre femme.
> N'est-il pas lamentable qu'une épouse sans tache, comme la fille de la famille Tien,
> Ait à subir le divorce, à la suite d'une scène d'injures et d'imprécations?

Divisons notre récit en deux branches, et retournons dans la famille Kou. La pauvre mère

1. Une tablette portant le nom du défunt figure dans les cérémonies funéraires, et l'âme qui a quitté le corps est supposée s'y reposer. La même tablette est ensuite placée sur l'autel commémoratif des parents défunts, établi dans les habitations privées.

pleurait sa fille chaque jour et plusieurs fois s'était dit que, si le vieux jardinier n'avait pas été le complice de l'homme introduit par lui, il eût bien su reconnaître que cet homme n'était pas le seigneur Lou. Profitant d'une nouvelle absence de son mari, elle fit appeler ce jardinier, afin de l'interroger; mais le vieux Ngeou, quand il s'était acquitté de son message, n'avait pas vu la figure du seigneur Lou; et c'était le seigneur Lou lui-même qui, allant emprunter des habits, avait inspiré l'idée du crime à celui qui l'avait commis. Le visiteur qui ne s'était pas fait attendre était un faux Lou Hio-tseng, et c'était le vrai Lou Hio-tseng qui s'était présenté trois jours plus tard. La dame Kou savait très bien que deux personnes différentes étaient venues; le vieux jardinier n'en connaissait qu'une. De quelque façon qu'on l'interrogeât, comment tirer de lui le moindre éclaircissement? La dame, exaspérée, ordonna qu'on l'étendît par terre et qu'on lui donnât trente coups de rotin.

A quelques jours de là, Kou Kien-sse, se promenant dans son jardin et reprochant à ce vieux serviteur que les allées fussent mal ba-

layées, il s'excusa sur ce qu'il ne pouvait bouger, pour avoir été violemment battu. Le seigneur Kou le questionna sur ce qui avait pu motiver un tel châtiment, et le battu raconta, sans rien omettre, la commission dont il avait été chargé, la visite du seigneur Lou Hio-tseng, ses entrevues durant la nuit dans les appartements intérieurs, en un mot tout ce qu'il savait ou croyait savoir.

La colère du mandarin fut grande. Il fit appeler ses porteurs de palanquin et alla trouver immédiatement le chef du district, réclamant la vie de Lou Hio-tseng en paiement de celle de sa fille. Aussitôt le chef du district prit dans ses mains l'accusation ; il donna l'ordre que Lou Hio-tseng fût amené à son tribunal pour y être interrogé et jugé.

Lou Hio-tseng était un homme simple ; il exposa la vérité, en ce qui le touchait, sans le moindre déguisement ni la moindre réticence. Il avait reçu des bijoux ; mais non pas ceux de la libéralité la plus importante. Quant à cette entrevue privée dans l'appartement intérieur, quant à être jamais entré par la petite porte du jardin, il n'en était absolument rien. Appelé

comme témoin, le vieux jardinier lui fut confronté. Ce bonhomme avait des yeux troubles; la figure du premier visiteur, qui était venu après le jour tombé, il ne l'avait pas bien vue. Le maître le pressant de parler, il prétendit reconnaître Lou et n'en démordit plus. De son côté, le chef du district tenait à faire preuve de zèle, par considération pour le seigneur Kou. Il ordonna que l'accusé fût mis à la question la plus rigoureuse et, dans les souffrances intolérables de la torture, le malheureux Lou avoua tout ce qu'on voulut : que la dame Kou lui avait remis de l'argent et des bijoux pour l'aider à offrir les présents de noces, qu'il avait été séduit par la beauté de la jeune fille et qu'il avait abusé d'elle, qu'il avait eu le tort de reparaître malencontreusement au bout de trois jours et qu'il avait ainsi causé la mort d'A-sieou, pénétrée de honte et de chagrin. Les aveux furent mis par écrit, et le juge formula cette sentence :

« Entre Lou Hio-tseng et A-sieou, il y eut » des paroles de mariage; mais avant que les » fiançailles ne fussent régulièrement arrê» tées, Lou Hio-tseng s'est introduit dans la

» chambre de A-sieou, l'a séduite par la pers-
» pective du mariage et est ainsi l'auteur de
» sa mort. Conformément à la loi punissant le
» crime de séduction à l'égard d'une vierge, je
» le condamne à être étranglé. »

Aussitôt, Lou Hio-tseng fut conduit dans la prison des condamnés à la peine capitale, et le chef du district adressa le rapport de cette affaire à son supérieur hiérarchique.

A la nouvelle du jugement rendu, la dame Kou fut terrifiée. Elle apprit que la vieille servante de Lou était elle-même tombée malade d'émotion, et que l'infortuné n'avait personne pour lui porter du riz dans sa prison. Elle ne pouvait douter de son innocence ; elle se reprochait d'être la seule coupable ; elle remit de l'argent à la gouvernante, en la chargeant de trouver un homme qui fît passer des secours au prisonnier. Enfin, à plusieurs reprises, elle supplia son époux de ne pas permettre que la sentence fût exécutée. Ces prières-là produisirent un effet tout contraire à celui qu'elle en espérait.

Des bonnes choses, on ne parle guère ;
Des mauvaises, la nouvelle a bientôt parcouru mille *li*.

Une complainte fut composée, qui se vendit dans les rues.

Cela ne fut pas non plus pour calmer le ressentiment du seigneur Kou. Il lui tardait que Lou Hio-tseng fût enfoui dans la terre des morts.

Ici se place l'entrée en scène d'un personnage digne d'attention. Il se nommait Tchin-lien ; il était fils d'un docteur de la même promotion que Kou Kien-sse, qui l'appelait pour cette raison son neveu de promotion [1], et il exerçait la haute charge de censeur impérial. Ce personnage important était jeune, actif, clairvoyant aimant à reviser les causes obscures ; et justement il arrivait dans le Kiang-si, avec la mission d'examiner et de contrôler les derniers jugements qu'on y avait rendus. Kou Kien-sse alla au devant de lui, afin d'expliquer et de justifier par avance la condamnation de Lou Hio-tseng, qui lui tenait au cœur. Le censeur Tchin-lien l'écouta sans le contredire, mais demeura impressionné par les propres discours de son oncle de promotion autrement que celui-ci ne l'imaginait.

1. Les docteurs d'une même promotion se donnent le nom de frère.

A peu de jours de là, dans la ville de Lin-kong, le grand juge ouvrait ses assises. La frayeur régnait parmi tous les mandarins en fonctions du département, tenus de comparaître à l'audience avec les gens qu'ils avaient condamnés.

Tchin-lien expédie d'abord quelques causes. Il arrive à celle de Lou Hio-tseng ; il lit attentivement le procès-verbal des aveux et, interrogeant le condamné :

— Les bijoux que l'on t'a donnés, les as-tu tous reçus, dès ta première visite ?

— L'humble serviteur n'a pas fait deux visites ; il n'en a fait qu'une seule.

— Cependant, je vois dans tes aveux qu'une première fois tu t'es rendu chez le seigneur Kou et que, trois jours après, tu y es retourné ; que signifie cela ?

— On m'a mis à la torture ; ces aveux ne sont pas sincères et la vérité la voici : Du vivant de mon père, il avait été convenu que j'épouserais la fille du seigneur Kou. Mon père, qui n'amassa aucune richesse dans l'exercice de ses fonctions, étant venu à mourir, sa perte nous réduisit à la pauvreté et les ressources

me manquèrent pour procéder à la célébration des fiançailles. Le seigneur Kou voulait rompre le projet de mariage. La dame Kou n'approuvait pas cette manière d'agir ; elle m'envoya secrètement son jardinier pour m'inviter à venir la voir, avec l'intention de me fournir elle-même les moyens de parer aux dépenses nécessaires. Je fus retenu à la campagne durant trois jours. Dans la seule visite que j'ai faite, je n'ai vu que la dame Kou. Quant au crime de séduction à l'égard de celle qui devait être ma femme, comment l'aurais-je commis alors que, de son vivant, je n'ai pas même connu son visage.

— Si tu n'as pas même vu la jeune fille de son vivant, qui donc t'as donné les bijoux qui lui appartenaient?

— La jeune fille resta derrière le store, me reprochant d'être venu trop tard et d'avoir ainsi rendu notre mariage impossible. Ensuite, elle me fit porter par sa gouvernante les bijoux que j'ai reçus d'elle, en me disant de les accepter comme souvenir. Je croyais qu'on cherchait uniquement des prétextes pour me donner congé et je m'expliquais assez vive-

ment avec ma future belle-mère, quand tout à coup A-sieou s'est retirée dans sa chambre et s'est ôté la vie. Pourquoi? Jusqu'à présent je ne l'ai pas compris.

— Selon ton dire, tu ne serais donc pas entré, un soir, par la petite porte du jardin?

— Jamais, en vérité, je ne suis entré par le jardin.

A ce point de son interrogatoire, le censeur impérial pensa : Est-il à croire qu'on eût fait venir exprès ce jeune homme, si l'on n'avait à lui donner qu'une paire de boucles d'oreilles et deux épingles de mince valeur? Pour que A-sieou ait parlé comme elle l'a fait, il faut que quelqu'un ait reçu précédemment d'autres objets de prix. Pour qu'elle se soit pendue de honte et de désespoir, il faut aussi que le crime de séduction ait été commis.

Alors il appela le jardinier :

— Quand tu es allé chez Lou Hio-tseng, l'as-tu vu?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Si tu ne l'as pas vu quand tu es allé chez lui, comment as-tu pu reconnaître que l'homme que tu introduisais était bien lui?

— Lui-même m'a dit qui il était, et qu'il venait par suite de l'invitation que je lui avais portée. Ma maîtresse m'avait donné l'ordre de l'introduire, je l'ai introduit. Comment supposer que les choses se soient passées autrement ?

— Combien de temps a duré sa visite ?

— J'ai appris qu'on l'avait retenu à dîner et qu'on lui avait fait de grands cadeaux. Enfin, il n'est parti qu'à la cinquième veille.

Lou Hio-tseng protestait contre la fausseté de cette déposition. Le censeur le fit retirer, puis, continuant à interroger le jardinier :

— Quand ce Lou est venu pour la seconde fois, est-ce encore toi qui l'as introduit ?

— La seconde fois, il est entré par la grande porte de la rue, et non par le jardin. Cela ne me regardait plus.

— Pourquoi, dès la première fois, n'est-il pas entré par la grande porte, et pourquoi te venait il chercher à cette porte du jardin ?

— En même temps que la maîtresse m'avait chargé de lui remettre une lettre, elle m'avait recommandé aussi de lui dire qu'il devrait entrer par le jardin.

Le censeur donna l'ordre de ramener Lou Hio-tseng et lui demanda :

— On t'avait dit d'entrer par le jardin. Pourquoi es-tu venu par la grande porte de la rue?

— J'ignorais quelles intentions on avait, en réalité, à mon égard. Cette petite porte détournée m'inspirait quelque méfiance. J'ai mieux aimé prendre droitement le grand chemin.

Evidemment Lou Hio-tseng et le jardinier ne sauraient s'entendre, pensa Tchin-lien. Le mystère à découvrir est entre eux, mais en dehors d'eux.

Indiquant du doigt Lou Hio-tseng au jardinier, il poursuivit :

— Celui qui arriva par le jardin avait-il bien cette figure? Es-tu certain de le reconnaître? Il faut me répondre sérieusement.

— Il faisait nuit déjà. Je n'ai pas pu distinguer assez nettement sa figure pour être sûr de le reconnaître aujourd'hui.

— Puisque Lou était absent, quand tu es allé chez lui, à qui as-tu remis la lettre?

— Chez lui, il y avait une vieille servante.

C'est à elle que j'ai remis la lettre et que j'ai fait les recommandations.

— A qui as-tu parlé encore de ta commission ?

— Je n'ai parlé à personne autre. La vieille était toute seule. Personne autre ne m'a vu ni entendu.

Le censeur réfléchissait : comment pourrais-je condamner un homme sur des bases d'accusation si peu solides ? Et comment pourrais-je donner satisfaction à mon vieil oncle de promotion [1] ?

Il voulait que la vérité se fît jour. Il questionna Lou de nouveau :

— Tu as dit que tu étais à la campagne. A quelle distance était-ce de la ville ? et quel jour as-tu reçu la lettre ?

1. On trouvera sans doute bien étrange que ni la dame Kou, ni la gouvernante, ni les servantes, qui toutes avaient vu le premier comme le second visiteur et pouvaient dire si c'était ou non le même homme, ne soient appelées en témoignage par ce grand juge si désireux de découvrir la vérité. Cela tient à ce qu'en Chine, à cette époque du moins, les femme n'étaient jamais appelées à témoigner en justice. De nos jours encore, le fait est rare et exceptionnel.

— La distance est de dix *li*[1]. La lettre m'est parvenue le jour même de son envoi.

Le censeur frappa sur la table avec violence et s'écria :

— Tu dis que tu as attendu jusqu'au troisième jour avant de te rendre chez la dame Kou ; cela est faux. Recevant une invitation de si bon augure et n'ayant qu'une si courte distance à franchir, comment serais-tu resté trois jours inactif ? Il est évident que tu mens.

— Que le père calme sa colère et qu'il daigne m'écouter. Manquant de tout, j'étais allé dans la maison de ma tante pour demander un peu de riz. C'est là que la lettre me fut apportée ; et je voulais me rendre immédiatement à l'invitation qui m'était adressée. Malheureusement, je n'avais que des vêtements en lambeaux. Je priai mon cousin de me prêter un habillement propre. Il y consentit ; mais il s'absenta presqu'aussitôt, appelé par une affaire urgente. Il ne revint que le lendemain soir, et c'est ainsi que je perdis deux jours entiers.

1. Environ 4 kilomètres.

— Ton cousin savait-il pour quel motif tu lui empruntais des habits ?

— Assurément, il le savait.

— Comment se nomme ton cousin ? Quelle profession exerce-t-il ?

— Il se nomme Liang Chang-pin. Il est cultivateur. Sur cette réponse, le censeur impérial Tchin-lien déclara que, pour ce jour-là, l'audience était close et la suite de l'enquête remise au lendemain.

Un esprit élevé comme une montagne ne se décide pas lé-
[gèrement ;
Un cœur compatissant comme Bouddha attend que peu à peu
[la lumière se fasse.
Ce procès émouvant trouble l'esprit des vieux et des jeunes.
L'innocence opprimée, hélas ! cela ne se voit que trop sou-
[vent.

Le lendemain, les huissiers du tribunal suspendaient une pancarte avec cette inscription : « Moi, censeur impérial, je me trouve atteint » subitement par une indisposition. Que tous » les mandarins retournent à leur poste res» pectif et vaquent aux affaires publiques, at» tendant que, par un ordre spécial, ils soient » convoqués de nouveau. »

Laissons les fonctionnaires de tout rang s'enquérir à l'envi de la santé du grand juge, et allons retrouver Liang Chang-pin dans sa maison. Depuis qu'il avait appris la condamnation à mort de Lou Hio-tseng, son cœur s'était singulièrement allégé et la respiration lui était revenue. Un jour, il entend du bruit devant sa porte ; il jette un coup d'œil au dehors et voit un marchand d'étoffes revêtu d'une robe blanche[1], coiffé d'un bonnet de deuil tout neuf. Le marchand, parlant le patois du Kiang-si et se disant du département de Nan-tchong, racontait qu'il avait eu l'intention de faire son commerce dans la contrée ; mais que, son père étant mort, il ne songeait qu'à reprendre en toute hâte la route de son pays. Il avait encore à vendre quelques centaines de pièces d'étoffe et cherchait quelqu'un pour les acheter au plus vite, même à très bas prix. Des acheteurs se présentaient, offrant de prendre deux ou trois pièces ; mais le marchand refusait de les satisfaire. Il répétait qu'à vendre au détail il dépenserait beaucoup

1. Une robe de deuil.

trop de temps et que, ce qu'il voulait, c'était de vendre tout en bloc, dût-il perdre sur le marché. Le débat se prolongeant, Liang Chang-pin finit par sortir de son logis et par demander au marchand :

— Combien de pièces vous reste-t-il et quel est le prix que vous en voulez?

— Il me reste plus de 400 pièces et je les donnerais pour deux cents taëls, dit le marchand.

— Un preneur pourrait se trouver; mais à la condition de diminuer encore quelque chose.

— Qu'on me mette l'argent dans la main, pour que je puisse partir à l'instant même, et je diminuerai encore dix taëls.

Liang Chang-pin examinait les échantillons avec convoitise. Il se rendit sur le bateau, où les marchandises étaient emmagasinées ; il regardait et maniait vingt fois les mêmes étoffes, tournant autour des ballots et ne cessant de tout déprécier.

— Tu ne m'as pas l'air d'un acheteur sérieux, grommela le marchand. Tu mets le désordre dans mon bateau, et tu me fais perdre mon temps.

— Pourquoi donc ne serais-je pas un acheteur sérieux?

— Montre-moi ton argent, si vraiment tu as l'intention d'acheter.

— Eh! bien, baissez encore un peu et voilà 80 taëls, que je vous offre, pour vous alléger de moitié.

— Cette offre est tout à fait ridicule. Comment ferais-je une remise plus forte, justement pour ne placer que la moitié de mes marchandises? J'avais bien raison de dire que je perdais mon temps avec toi.

Et, se tournant vers le rassemblement qui s'était formé :

— Puisqu'il n'est personne à la porte du Nord, parmi tant de monde, pour acheter mon lot de 400 pièces, peut-être à la porte d'Orient serai-je plus heureux. Allons-y.

Liang Chang-pin, calculant le gain considérable que lui assurait un marché conclu à si bas prix, n'était pas homme à laisser partir le marchand.

— Vous vous montrez bien intraitable, reprit-il; je cède donc et je prendrai tout, mais en ce cas-là quel sera votre dernier prix?

— Si vraiment tu prends tout, je rabattrai 20 taëls.

Liang Chang-pin prétendait obtenir un rabais de 40 taëls; le marchand s'y refusait absolument. Les assistants intervinrent, criant qu'il fallait trancher la difficulté et fixer à 170 taëls la somme à payer; si bien que le vendeur finit par y consentir, à la condition toutefois d'être payé séance tenante.

— Je n'ai pas assez d'argent comptant pour solder une si grosse somme, dit Liang Chang-pin; mais j'ai des bijoux. Les prenez-vous en compte?

Le marchand refusa d'abord; puis, se ravisant tout à coup :

— Il faut en finir. Apportez vos bijoux; je m'en arrangerai pourvu qu'ils soient estimés à leur juste valeur.

Liang Chang-pin invita le marchand à entrer dans sa maison. Les lingots, avec deux paires de tasses en argent, firent exactement 100 taëls. Ensuite on pesa des bijoux en or, jusqu'à représenter la valeur totale de 170 taëls. Le vendeur livra les étoffes, et l'acheteur res-

sentit la joie de l'homme qui vient de doubler son capital.

L'être cupide méconnaît toute prudence ; il est comme le [serpent qui voudrait manger l'éléphant.
Heur et malheur sont d'ailleurs difficiles à prévoir ; c'est [parfois la sauterelle qui se rend maîtresse de la cigale.

Or donc, ce marchand d'étoffes n'était autre que le censeur Tchin-lien. Ayant fermé son tribunal sous prétexte de maladie, il avait chargé secrètement un officier de l'armée attaché à sa personne, nommé Nié, de se procurer des étoffes, de louer un bateau et d'aller l'attendre dans le district de Chi-tsing, où bientôt il l'avait rejoint, n'amenant avec lui qu'un petit domestique de toute confiance. Nié jouait le rôle de commis ; le petit domestique gardait le bateau ; aucune indiscrétion n'était à craindre. Tels étaient les procédés surprenants dont le célèbre Tchin-lien faisait usage.

En rentrant dans son bateau, le censeur prit un ordre d'arrestation tout préparé. Il chargea Nié de se saisir, sans aucun bruit, de Liang Chang-pin, et il écrivit une lettre

au seigneur Kou, qu'il priait de venir le retrouver au tribunal.

On annonce que le grand juge est guéri et qu'il va siéger de nouveau. Avant que l'audience ne soit ouverte, Tchin-lien reçoit le seigneur Kou dans l'arrière salle du prétoire; il veut qu'il partage son déjeuner et lui verse du vin. Kou Kien-ese ne manque pas de rappeler l'affaire dont il attend la conclusion avec tant d'intérêt.

— Justement, mon cher oncle de promotion, si je vous ai prié de revenir aujourd'hui, c'est pour que nous causions de ce procès qu'il s'agit de tirer au clair.

Disant cela, il ordonne à un petit serviteur d'apporter son coffre de voyage. Il en tire deux paires de tasses en argent et plusieurs bijoux en or, qu'il met sous les yeux du seigneur Kou.

— Comment ces objets sont-ils entre vos mains ? s'écrie le vieux mandarin très étonné. Ces vases d'argent m'appartiennent et voilà des bijoux qui appartiennent à ma femme.

— Dans ces objets est le secret de la mort de votre fille bien-aimée, répond Tchin-lien.

Que mon oncle de promotion me permette de le quitter, pour reprendre mon audience; et qu'il veuille bien demeurer ici. Ses derniers doutes ne tarderont pas à se dissiper.

Ordre est transmis de laisser entrer le public. Les huissiers annoncent la continuation de l'affaire Lou. Le censeur appelle devant lui Liang Chang-pin et, sans préambule :

— Dans la maison du seigneur Kou, tu as accompli de belles choses.

Ces paroles font sur le misérable l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Comme il se raidit, comme il cherche une réponse, les tasses d'argent avec les bijoux d'or lui sont brusquement présentés, et la même voix de tonnerre demande :

— D'où vient tout cela ?

Il lève la tête. Dans le grand juge, il reconnaît le marchand d'étoffes. Ecrasé, bouche béante, il prononce ces seuls mots :

— J'ai mérité la mort.

— Je te fais grâce de la question, puisque tu avoues. Expose maintenant les circonstances détaillées du crime que tu as commis.

Le coupable, se voyant perdu, n'essaya d'au-

cun subterfuge. Il raconta tout ce qu'on sait, sans rien déguiser de la vérité. Après que le procès-verbal de ses aveux eut été rédigé, le censeur voulut encore que le jardinier lui fût confronté.

— Regarde bien l'homme qui est devant toi, dit-il au vieux Lou. Est-ce celui que tu as introduit par la petite porte du jardin ?

Le vieux Lou fixa l'homme attentivement et répondit :

— Père, c'est lui ! c'est justement lui !

La lumière était complètement faite. Tchin-lien ordonna aux satellites vêtus de noir d'enlever la cangue et les menottes que portait Lou Hio-tseng pour les appliquer à Liang Chang-pin, après que, séance tenante, il aurait reçu quatre-vingts coups de bâton. Ensuite, il rendit son arrêt ainsi motivé :

« Liang Chang-pin subira la peine capitale,
» par application de la loi qui punit de mort
» le crime de la séduction d'une vierge ; il sera
» livré au mandarin gouvernant son district,
» pour être gardé en prison jusqu'au jour de
» l'expiation.

» Les quatre cents pièces d'étoffes seront

» vendues, pour le prix de leur vente être res-
» titué au trésor.

» L'argent, les tasses, les bijoux, retirés des » mains du coupable, seront confiés au vieux » jardinier Lou, pour être rendus à la dame » Kou, tandis que Lou Hio-tseng conservera » les boucles d'oreilles et les épingles de tête » dont A-sieou lui a fait don.

» Lou Hio-tseng est remis immédiatement » en liberté. »

L'innocent, qui revenait à la vie, salua et remercia son sauveur.

La vérité est apparue, aussi clairement que dans un miroir ;
L'un est joyeux de sa résurrection, un autre de recevoir la satisfaction qui lui était due.
La morte et le vivant ont obtenu justice ;
Le censeur a été clairvoyant comme un esprit du Ciel.

Kou Kien-sse, de l'arrière salle, avait tout entendu. Dès que Tchin-lien sortit du prétoire, il courut au devant de lui et, avec effusion, le complimenta :

— Sans votre admirable perspicacité, les mânes de ma fille seraient restés en souffrance ; mais par quels moyens avez vous pu

retrouver ces vases d'argent et ces bijoux ?

Le censeur le lui expliqua, à son grand étonnement et à sa grande admiration. Le seigneur Kou, toutefois, eut encore une pensée qui lui vint aux lèvres :

— La femme de Liang a dû connaître cette horrible affaire. Une partie des bijoux qui nous ont été enlevés demeure sans doute en sa possession. Ne pourrait-on pas aussi l'appeler et l'interroger ?

Rien de plus facile, répondit Tchin-lien.

Aussitôt, il expédia à Che-tching un courrier porteur d'instructions conformes. Kou Kien-sse remercia de nouveau son neveu de promotion, prit congé et s'en retourna.

Liang Chang-pin arriva dans la prison de Che-tching, en même temps que l'ordre d'informer contre sa femme parvenait au mandarin de ce district. Le premier soin de celui-ci fut d'interroger le condamné :

— Comment se nomme ta femme ? A-t-elle eu connaissance de tes actions criminelles ?

Liang Chang-pin, dans son cœur, nourrissait la haine.

— Ma femme se nomme Tien, dit-il ; c'est

elle-même qui, par l'amour du gain, m'a poussé à faire ce que j'ai fait.

Sur cette déclaration, le mandarin envoya chercher la dame Tien, afin qu'elle comparût devant lui. La jeune femme, qui n'avait plus ses parents, vivait auprès de son frère aîné appelé Tien-tchang, travaillant à l'aiguille avec sa belle-sœur pour gagner sa vie. Ce frère, par bonheur, fut instruit du danger qui la menaçait, au moment même où le mandat d'amener était délivré. Il courut la prévenir sans perdre un instant. Loin de partager la frayeur qui se lisait sur le visage de Tien-tchang, elle prit soin de le rassurer, disant qu'elle saurait bien conjurer le péril. Elle se cacha dans un palanquin, munie de son acte de répudiation, se fit conduire tout droit chez le père d'A-sieou, et demanda à voir la dame Kou.

Cette visiteuse inattendue était grande et bien faite. La dame Kou eut un trouble des yeux ; il lui sembla que l'ombre de sa fille lui apparaissait.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-elle, sous l'empire d'une étrange émotion.

L'inconnue était tombée à genoux. Elle répondit :

— Je m'appelle Tien ; j'étais la femme de Liang Chang-pin. Ayant horreur d'un tel mari, je l'avais quitté. Le chef de votre noble maison ignore cela. Il m'enveloppe dans un crime dont je suis innocente. Je vous conjure de me sauver.

En prononçant ces derniers mots, elle présenta l'acte de répudiation à la dame Kou et gémit tout en larmes :

— Mère, le père est bien dur pour moi[1] !

Cette fois, la dame crut entendre la voix de sa fille bien-aimée. Elle fondit en larmes à son tour, et laissa échapper ces paroles inconscientes :

— Ma fille ! ma fille ! que me dis-tu ?

La suppliante continuait :

Après avoir été trompée par un infâme, votre noble fille n'a pu supporter la vue de son véritable fiancé. Sa mort attesta la pu-

1. Ces expressions *mère, père*, qui donnent lieu ici à une double entente, sont en chinois des façons de parler usuelles, d'inférieur à supérieur.

reté de son âme. Qui aurait pensé que le père ne chercherait pas à découvrir la vérité par des informations précises, et qu'il irait jusqu'à mettre en péril la vie de l'infortuné Lou Hiotseng ! Heureusement tout s'est éclairci très vite ; mais ce jeune homme est sans soutien, sans famille. Que ma mère songe au mal qu'on lui a fait ; qu'elle daigne parler au père pour qu'il ne soit pas abandonné [1]. Dans le séjour des neuf fontaines [2], cette fille si regrettée en éprouvera du contentement.

Une scène de douleur et d'attendrissement se produisit alors, qui serait difficile à décrire. Saisie d'une crise nerveuse, la jeune femme avait perdu connaissance ; la dame Kou, troublée jusqu'au fond de l'âme, avait éclaté en sanglots. La gouvernante et toutes les servantes étaient accourues, s'efforçant de réconforter leur maîtresse et donnant des soins à

1. Le texte dit littéralement que le mariage projeté ne doit pas être rompu, ce qui serait peu intelligible en français, après que la jeune fille est morte ; mais ce qui veut dire, chez les Chinois, où le principe de l'adoption est si large, que Lou Hiotseng doit être traité comme un gendre posthume.

2. L'Elysée des chinois.

l'étrangère pour la tirer de son évanouissement. Quand un peu de calme se fut rétabli, la dame Kou, considérant attentivement celle dont l'apparition lui avait, dès l'abord, causé une impression si vive, lui dit tout à coup :

— As-tu ton père et ta mère ?

— Hélas ! non, je les ai perdus tous deux.

— Moi, je n'ai plus d'enfant. En te voyant, il me semble que je revois ma fille. Veux-tu, par adoption, être pour moi une nouvelle fille ?

— Vous servir toute ma vie, pour moi ce serait le bonheur, répondit la jeune femme en s'inclinant profondément.

Ainsi des sentiments plus doux se firent jour et, quand le seigneur Kou rentra chez lui, il y trouva réfugiée la fugitive de Che-tching dont lui-même avait sollicité l'arrestation ; mais, convaincu de son innocence par la preuve qui lui en était fournie, il écrivit au mandarin de Che-tching une lettre dans laquelle il mit l'acte de répudiation, priant ce mandarin de cesser les poursuites et d'en aviser le censeur.

La sagesse et les vertus de la fille adoptive que sa femme s'était donnée surent bientôt

toucher Kou Kien-sse; il voulut l'adopter aussi. Alors, la dame Kou, qui avait insisté déjà pour que Lou Hio-tseng fût considéré et traité par eux comme un véritable gendre, soumit à son mari cette proposition :

— Notre fille adoptive est jeune et belle. Pourquoi ne pas la donner en mariage à Lou Hio-tseng et continuer ainsi l'alliance traditionnelle ?

Le seigneur Kou pensait souvent aux maux qu'il avait fait subir injustement à Lou Hio-tseng. Il en avait de grands remords. Il approuva le projet de sa femme et, craignant que le jeune homme n'accueillit ces ouvertures avec défiance, il alla lui rendre visite, il le pria de lui pardonner et, ensuite seulement, il aborda la question qu'il avait en vue. Lou Hio-tseng commença par opposer des refus ; à la fin, cependant, le seigneur Kou insistant avec force, il se rendit. Les fiançailles se firent promptement et l'on choisit un jour heureux pour la célébration du mariage.

Kou Kien-sse, dans sa conversation avec Lou Hio-tseng, avait parlé simplement d'une parente qu'il lui destinait et, de son côté, la

dame Kou, annonçant à sa fille adoptive l'intention qu'elle avait de la marier à un jeune bachelier, ne s'était pas expliquée davantage. Les nouveaux fiancés étaient unis déjà quand ils apprirent, Lou Hio-tseng qu'il avait épousé celle qui avait été la femme de Liang Chang-pin, et la fille adoptive de la famille Kou, qu'elle avait pour époux le gendre prédestiné de ses parents d'adoption.

Lou Hio-tseng et sa femme formèrent une très heureuse union. Ils pratiquèrent grandement la piété filiale et recueillirent l'héritage du seigneur Kou, qui n'avait pas d'autres enfants. Poussé et soutenu par son beau-père, le gendre, doué d'ailleurs d'un mérite réel, avait travaillé avec ardeur et passé de brillants examens ; il parvint aux plus hauts grades littéraires. De deux garçons qu'il eut, l'un porta le nom de Lou et l'autre prit celui de Kou, afin que les sacrifices aux ancêtres se perpétuassent dans les deux familles. Liang Chang-pin, au contraire, ne laissa pas de descendants.

Une nuit de joie criminelle a perdu celui qui l'avait [cherchée ;
Le mariage prospère, l'union de longue durée ont été [pour un autre.
Si quelqu'un, de nos jours, était capable d'imiter l'infâme [Liang Chang-pin,
Qu'il médite sur cet exemple, terrible enseignement du [passé.

FIN